

**Contes et
légendes de tous
pays [000] –
Contes et**

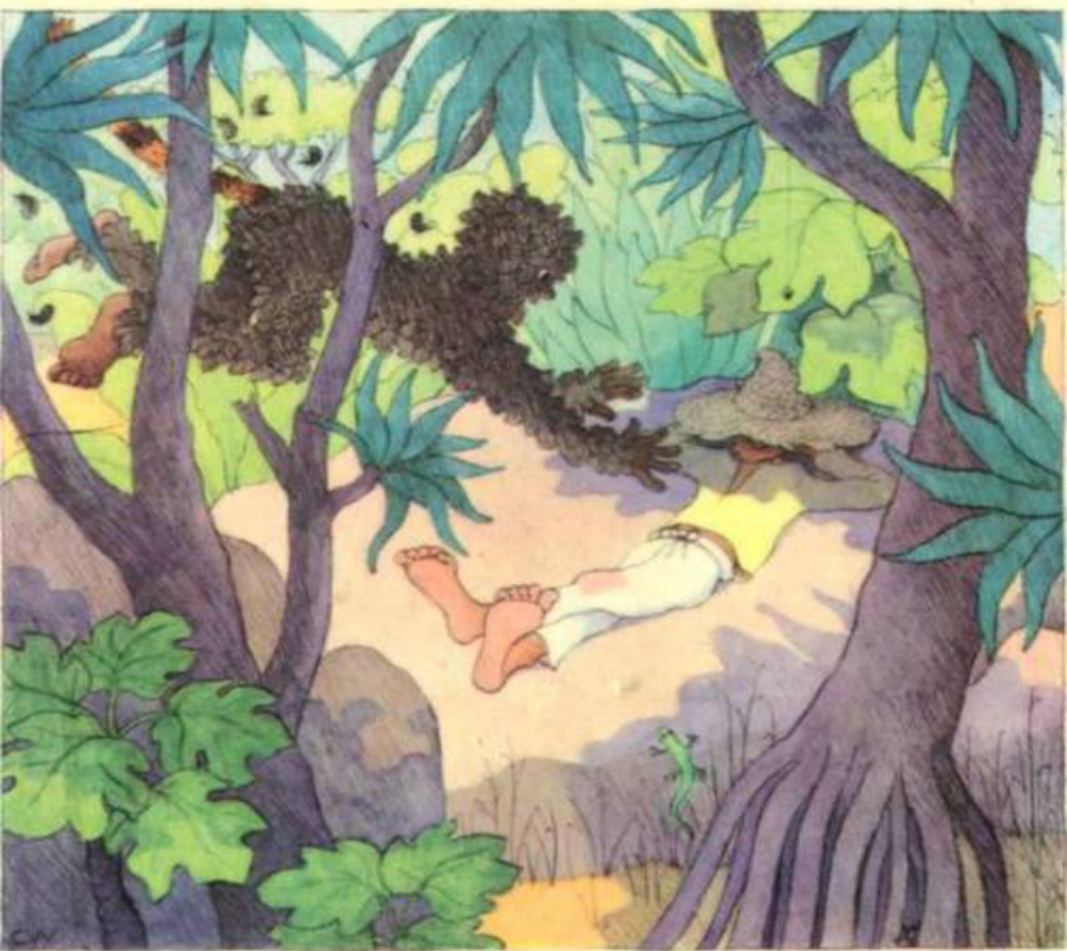
**S. Hassām
A. Rassool**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

S. HASSAM A. RASSOOL

CONTES ET LÉGENDES DE L'OCEAN INDIEN



FERNAND NATHAN

**CONTES ET LÉGENDES
DE L'OCÉAN INDIEN**

**PAR
S. HASSAM, A. RASSOOL**

***ILLUSTRATIONS DE
CARLO WIELAND***

*À mes bien chers enfants
Anwar, Haider et Tasneem.*

Introduction

À l'est du continent africain, dispersés autour de Madagascar, se trouvent trois groupes d'îles qui ont eu des fortunes diverses : les Mascareignes, les Seychelles et les Comores. Avant leur découverte, les marins qui se rendaient aux Indes passaient par le cap de Bonne-Espérance, puis longeaient la côte de l'Afrique à l'ouest de Madagascar. Ce n'est qu'après l'exploit de Vasco de Gama, célèbre navigateur portugais, que s'ouvrit la route qui contourne Madagascar et les Mascareignes. Ce dernier groupe d'îles comprend Maurice, la Réunion et Rodrigues ; il doit son nom à Pedro Mascarenhas qui, selon la légende, aurait découvert ces îles dès le XVI^e siècle.

L'île Maurice, la plus importante du groupe, se trouve à 800 kilomètres de la côte orientale de Madagascar. Les marins arabes l'auraient abordée les premiers et l'auraient nommée *Dina Arobi*, sans cependant s'y installer. Un témoignage plus certain est la découverte de l'île par le navigateur portugais Diego Fernandez Pereira, le 20 février 1507 ; il l'appela *Cerné*, mais lui non plus n'y séjourna pas.

À la suite d'une violente tempête, une expédition hollandaise y accosta le 17 septembre 1598. Elle était commandée par le vice-amiral Wybrant Van Waërwijck, qui prit possession de l'île et la baptisa *Mauritius*, en l'honneur du stathouder Maurice de Nassau, qui gouvernait alors la Hollande.

La colonisation hollandaise, d'ailleurs intermittente, ne fut pas un succès, car les Hollandais, qui ne réalisèrent pas l'importance stratégique de cette petite île, l'abandonnèrent en 1710.

À son tour, le capitaine français Guillaume Dufresne d'Arsel s'empara de Maurice, au nom du roi Louis XIV, le 20 septembre 1715. Et l'île fut nommée *Isle de France*.

Il fallut, cependant, l'arrivée du capitaine Bertrand François Mahé de La Bourdonnais, en 1735, pour que l'île subît une heureuse transformation, car c'est grâce à l'habile direction et à l'excellente organisation de ce génial administrateur qu'elle devint enfin une véritable colonie, fertile et prospère. Jusqu'alors, l'Isle de France était regardée comme une simple dépendance de sa voisine, l'île Bourbon. Mais La Bourdonnais en fit le siège administratif et le lieu de résidence du gouverneur. Cet état de fait subsista jusqu'en 1810, année où l'île devint possession britannique.

Les dommages que causaient les corsaires vers la fin du XVIII^e siècle à la flotte et au commerce britanniques créèrent pour les Anglais l'impérieuse nécessité de s'emparer de leur quartier général, l'Isle de France. Ils résolurent alors de se servir de l'île Bourbon comme tremplin qui leur permettrait de mieux saisir leur proie. Pour cela, les forces anglaises s'emparèrent d'abord, en mai 1804, des îles Seychelles et, en mai 1809, de la petite île Rodrigues, qui avait été également découverte par Pereira en 1507. Un an plus tard, le 9 juillet 1810, après une lutte acharnée, l'île Bourbon capitulait devant les Anglais.

Malgré la lourde défaite que les Anglais subirent par la suite à l'Isle de France dans le combat du Grand-Port – bataille qui est restée une page glorieuse de l'histoire navale française, et dont le nom est inscrit parmi celui d'autres batailles fameuses sur l'Arc de Triomphe à Paris – ils ne voulurent pas rester sur cet échec et mirent tout en œuvre pour atteindre leur but. D'importantes troupes furent débarquées au nord de l'île et marchèrent sur la capitale. L'escadre française croisait à quelques milles et la défense terrestre était presque nulle. Le dernier gouverneur français de l'Isle de France, Charles-Mathieu-Isidore Decaen, devant ces forces supérieures, jugea la résistance désespérée. Et, la mort dans l'âme, il se résigna à capituler le 2 décembre 1810. Les Anglais occupèrent l'île aussitôt, mais lui laissèrent son nom jusqu'au 5 septembre 1811. Ce jour-là, ils lui restituèrent son appellation originelle, Mauritius, en français : Maurice.

C'est par le traité de 1814 à Paris que l'île Maurice fut officiellement cédée à l'Angleterre, tandis que l'île Bourbon fut rendue à la France.

L'île Maurice est caractérisée par la diversité de sa population. Depuis trois siècles, toutes les races humaines s'y sont mêlées et l'on peut y retrouver des Blancs, des Jaunes et des Noirs dont le degré de civilisation, les mœurs et les religions sont totalement différents.

Maurice possède dans l'océan Indien un certain nombre de petites dépendances, disséminées au nord, au nord-est ou nord-ouest, à des distances diverses : Rodrigues, la plus importante, les îles Chagos, Agalega et l'archipel de Cargados Carajos. La superficie globale de ces dépendances représente à peine 12 pour cent de celle de Maurice, qui est de 1 865 kilomètres carrés.

Situées à 1 700 kilomètres au nord de Maurice, les îles Seychelles auraient été découvertes au Moyen Âge par des trafiquants arabes en route vers les ports de l'Afrique orientale. Le groupe des îles Amirantes, au nord-est de Madagascar, fut, quant à lui, découvert par Vasco de Gama en 1502.

Le plus grand des gouverneurs français de ces contrées, La Bourdonnais, décida, en 1742, une expédition commandée par Lacaze Picault, pour visiter ces îles que les Portugais avaient appelées les *Sept Frères*. Par la suite, on les nomma *Seychelles*, en l'honneur de Moreau de Séchelles, alors ministre de Louis XV. La plus importante des îles de cet archipel fut appelée *Mahe*, en souvenir de Mahé de La Bourdonnais. Quelques Français s'y installèrent et y firent souche. Ces îles cessèrent d'être françaises en 1804, quand elles devinrent possession anglaise et dépendance de Maurice. En 1903, elles reçurent le statut de colonie de la couronne britannique.

Comme à Maurice, la population des îles Seychelles comprend différents groupes ethniques.

Quant à l'île de La Réunion, située à 220 kilomètres au sud-ouest de Maurice, son destin a été tout autre. Elle fut visitée par les Arabes, qui la nommèrent *Dina Margabin*. C'est en février 1507 qu'elle fut découverte par Pereira. Depuis 1642, elle appartient toujours à la France, la prise de possession étant due d'abord au capitaine Goubert, le 26 juin 1638, et ensuite au commandant Pronis. C'est encore le gouverneur La Bourdonnais qui, perfectionnant les organisations déjà existantes, donna à l'île un nouvel essor qui contribua à sa prospérité.

On peut suivre l'histoire de La Réunion en énumérant tous les noms qui lui ont été successivement donnés : *Dina Margabin*, *Santa Apolonia*, *Mascareigne*, *Bourbon*, *île Bonaparte* et enfin *La Réunion*. En août 1792, une union s'était réalisée entre les Marseillais et la Garde nationale pour défendre les Tuileries. C'est en souvenir de ce fait que la Convention décida de donner à l'île le nom de La Réunion.

À l'époque de sa découverte, La Réunion n'était qu'une île déserte couverte de forêts. En 1662, un Français, Louis Payen, eut l'intuition de ce qu'on pourrait tirer de cette terre vierge. Il y débarqua avec un autre colon et une dizaine de Malgaches. Trois ans plus tard, vingt-cinq colons débarquèrent à leur tour, puis cinq filles, ensuite d'autres colons venant de Fort-Dauphin. Cela constitua le noyau de la population définitive, qui n'a cessé de s'accroître ; elle comprend spécialement des habitants d'origine française, africaine, malgache et même indienne et chinoise.

Les îles Comores (de *Kamar*, la lune) constituent un petit archipel à quelque 500 kilomètres au nord de Madagascar. Elles auraient été peuplées à l'origine par des Iduméens venus de la mer Rouge à l'époque du roi Salomon (X^e siècle av. J. -C.). Des migrations successives, depuis le début de l'[hégire](#)^[1] jusqu'au XIX^e siècle, ont amené la formation d'une population d'origine diverse : Arabes et Chiraziens, Dimatsaha apparentés aux Malais, Anatalaotras, Makoa et

Cafres africains.

L'administration française a contrôlé peu à peu ces îles : Mayotte en 1841, Mohéli en 1886, Grande-Comore et Anjouan en 1909. Mais dès 1912, elles furent rattachées administrativement à Madagascar. Et finalement ce petit archipel conquiert, en 1948, sa complète autonomie administrative et financière.

En décembre 1961, un nouveau statut a étendu cette autonomie à l'ensemble de la gestion des affaires comoriennes, confiées à un Conseil de gouvernement et à une Chambre des députés.

Aussi curieux que ceci puisse paraître, le français est parlé dans toutes ces îles malgré les quelque 10 000 kilomètres qui les séparent de la France et l'extrême diversité des races qui les peuplent. Les Indiens et les Chinois âgés préfèrent encore s'exprimer dans leurs langues respectives. En plus du français – et à l'exception des Comores où la langue usuelle est le swahili, l'arabe étant utilisé comme langue sacrée et juridique par une majorité de lettrés – le patois créole est devenu le seul langage que tous les Mauriciens, Rodriguais, Seychellois, Réunionnais connaissent.

Le patois créole est riche d'expressions idiomatiques, mais ne s'écrit pas. Jadis, il était constitué de phrases simplifiées où entraient et s'incorporaient mélodieusement des mots malgaches et africains (bantous). Il est issu du français, dont il s'est détaché au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Mais ce n'est pas dans le français littéraire qu'il faut en chercher l'origine. Il est né des premiers efforts que firent les esclaves pour parler la langue de leurs maîtres, car il fallait trouver un instrument d'échange. Il est depuis devenu la langue du peuple, la langue des serviteurs, des ouvriers, des conteurs, des chanteurs et aussi de tous les jeunes enfants qu'élèvent les nénénes, ces fidèles nounous d'origine africaine ou malgache.

Dans ces îles, la nénène fait partie de la famille où elle travaille, et celui qui a été élevé par elle lui garde d'affectueux sentiments toute sa vie. Bien qu'elle supporte les colères, la turbulence, les niches de son petit maître ou de sa petite maîtresse avec une invariable patience, elle ne cesse de dire de tout cœur : « *Ça mo zenfant-ça* » (c'est mon enfant). Et l'enfant, devenu grand, est toujours heureux de revoir sa nénène, toute fière de lui ; il se souvient des histoires, contes, récits, légendes que la vieille lui racontait.

En fait, la nénène contribue, directement ou indirectement, autant que les parents, à la première éducation de l'enfant. En voici un

exemple :

— Nénène, raconte-moi éne zistoire !

Le petit bout de fille qui parlait ainsi était assise sur une petite balançoire qu'agitait doucement une vieille nénène aux cheveux crépus qui blanchissaient avec l'âge. La peau rose et dodue de l'enfant formait un curieux contraste avec celle de la femme noire, toute ridée et tendue sur des os qui pointaient des angles indiscrets.

Elles étaient installées sous l'ombre fraîche d'un grand manguier planté au milieu de la pelouse qui s'étendait devant la grande maison de style colonial. C'est là que la nénène emmenait tous les jours l'enfant pendant les heures chaudes de la journée. Il fallait occuper la petite fille et la garder à l'ombre pendant une heure ou deux – entreprise ardue, car l'enfant débordait de santé et de vitalité.

Un jour, à bout de patience, la vieille nénène avait pris l'enfant dans ses bras et avait commencé une histoire... Depuis, l'enchantement quotidien n'avait jamais cessé et la voix zézayante devait chaque jour inventer une histoire pour sa minuscule maîtresse. Oh ! les légendes ne manquaient pas et, sous des faits simples, on retrouvait un mélange bizarre de sorciers africains, de bons et de méchants maîtres blancs, de pêcheurs intrépides et de poissons multicolores qui parlaient longtemps encore après qu'on les eut sortis de l'eau, de loups-garous venus faire peur aux méchants enfants qui refusaient de dormir...

Aujourd'hui, l'air était particulièrement lourd et la vieille s'assoupissait, mais, déjà fort exigeante, la petite voix insista :

— Nénène ! une histoire ! Tu es méchante, je veux une histoire !

— Les petites filles sages ne disent pas « je veux » ; ne sais-tu pas ce qui arriva à la petite fille du marchand de mangues ?

— Celui qui vient tous les samedis portant son grand panier sur la tête avec les mangues rouges et jaunes ?

— Oui, celui qui porte le grand panier. Il avait une petite fille qui était très capricieuse et aussi très gourmande. Un jour, avant de partir vendre ses mangues, il l'appela et lui dit d'aller chercher une bouteille d'eau à la source. « Alors, tu me donneras une mangue. – Non, ma fille, car je dois les vendre pour rapporter de l'argent à la maison. » Quand il fut parti, la petite fille, qui était fort en colère, se sauva en courant vers la rivière. Ses petits pieds nus ne faisaient pas de bruit sur le sentier de terre battue et on l'entendait seulement crier : « Je veux des mangues, je veux des mangues... » Elle était trop petite pour cueillir elle-même les fruits dans l'arbre.

— Il faut les acheter au marché, interrompit la petite fille blanche et rose.

— Mamzelle Solanze, les petites filles pauvres n'ont pas d'argent. Et celle-là ne le méritait pas, car sa colère allait apporter un grand malheur dans sa famille. En effet, alors qu'elle courait ainsi, tête baissée, elle se heurta à une vieille femme qui marchait toute courbée :

« Enfant, où cours-tu ? »

— Je ne sais pas ; je veux des mangues.

— Aide-moi à marcher et je t'en donnerai.

— Non, je veux des mangues tout de suite.

— Comment s'appelle ton père ? »

L'enfant trépignait toujours et voulait s'en aller, mais la vieille tenait fermement sa main : « Vilaine ! vilaine ! Laisse-moi ; je veux des mangues ! » Et elle donna un coup de pied à la vieille femme. Aussitôt ce fut terrible ; la vieille saisit l'enfant et, la prenant sous son bras, elle l'emmena avec elle...

— Où ça ? fit en écho la petite fille rose et blanche, terrifiée.

— Personne ne l'a plus revue, continua la nénène. Le marchand de mangues a cherché longtemps son enfant. Un soir il est entré chez moi tout tremblant. Il avait vu un grand loup-garou qui lui avait appris que sa fille était avec une méchante sorcière qui l'avait emmenée avec elle pour la punir. Et depuis personne ne l'a revue... Voilà ce qui arrive aux méchantes petites filles, qui disent toujours « je veux ».

L'histoire de tous les peuples, grands ou petits, commence par les légendes. Selon Edouard Schuré, la légende, rêve lucide de l'âme d'un peuple, est sa révélation vivante. Puisse donc le lecteur connaître ces lointains pays de beauté – ces perles éparpillées dans l'océan Indien – sinon par un voyage immédiat, du moins par ce petit livre qui renferme des légendes, aussi bien que des contes, de Maurice, Rodrigues, Agalega, les îles Chagos, l'archipel Cargados Carajos, les Seychelles, La Réunion et les Comores !

Je suis redevable à M^{me} J. Breysach qui a bien voulu m'aider, avec une indéfectible gentillesse, dans le présent recueil. Je voudrais aussi remercier mes jeunes frères Hussein et Dawood (Gorah) qui m'ont fourni de la documentation, ainsi que Claude Nathan, qui a toujours encouragé mes efforts par ses amicales suggestions.

S.H.A.R.

Le Message du paille-en-queue (Île Maurice)



EUX qui, de nos jours, se promènent sur les plages de l'île Maurice ou qui vont en bateau jusqu'aux petites îles qui l'entourent, peuvent apercevoir de grands oiseaux de mer au plumage blanc et à la longue queue droite, voler çà et là en poussant des cris rauques. Ils nichent dans les creux des grands rochers et sont très aimés des habitants de l'île pour leur bel aspect. L'un de ces oiseaux, appelés pailles-en-queue, apporta la joie et l'espoir de la délivrance à tout l'équipage d'un navire.

Cela se passait à la fin du XVI^e siècle. En l'an 1598, les Hollandais montèrent une expédition de huit vaisseaux pour s'emparer des îles Mascarenhas (La Réunion) et Do Cirné (Maurice), au cas où celles-ci seraient trouvées inhabitées.

Le jeune Abel Janssen s'était engagé comme mousse à bord d'un des navires. Il avait 12 ou 13 ans et ne pouvait se douter qu'il commençait sa carrière par un voyage qui durerait des mois et même des années. Orphelin de père, il était maintenant le seul soutien de sa mère et il s'était engagé pour subvenir à ses besoins. Son courage et sa gaieté lui conquièrent bientôt les bonnes grâces de l'équipage, et les premières semaines de voyage parurent fort agréables à l'enfant.

L'expédition semblait placée sous le signe de la chance, et les marins se félicitaient déjà d'avoir atteint le cap de Bonne-Espérance sans encombre, quand une violente tempête les assaillit.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les lourds vaisseaux marchands, comme les Hollandais en construisaient à cette époque, furent environnés de vagues énormes qui s'abattaient avec fracas sur les ponts de bois qui grinçaient.

Les marins luttèrent de leur mieux contre les éléments déchaînés, mais la violence du vent était telle qu'ils ne purent empêcher la destruction des mâts et d'autres pièces d'équipement.

La première rafale emporta la moitié des voiles du navire où se trouvait Abel. Le capitaine criait en vain à ses matelots de carguer le reste de la voilure. La seconde rafale brisa le mât de misaine au ras du pont et emporta le hunier et le perroquet du grand mât. Le mât d'artimon seul restait debout. Le lourd vaisseau, désormais sans appui, se mit à balloter de-ci, de-là, ébranlé de toutes parts par de formidables coups de mer. Les marins attendaient leur fin et même le capitaine dut renoncer à maintenir un cap quelconque. Pendant deux jours, le navire dériva, roulé tel un tonneau sur les lames énormes.

Le troisième jour, une accalmie de quelques heures laissa espérer la fin de la tempête, mais hélas ! bientôt le vent soufflait de nouveau avec autant de violence.

Une rafale, plus forte que les autres, s'engouffra dans le grand hunier et le navire pencha lourdement à tribord. Il devenait urgent d'abattre le mât d'artimon si l'on voulait éviter le pire. Les marins, affolés, coururent aux haches pour couper les échelles de haubans qui soutenaient le mât. Par malchance, la seule hache qu'on trouva était vieille et elle se brisa tout net au premier coup.

La situation devenait dramatique : quelques minutes de plus et le vaisseau allait sombrer ! Les matelots épouvantés criaient à tue-tête et ajoutaient au vacarme. Seul le capitaine avait gardé son sang-froid et donnait des ordres que l'on n'écoutait pas. Enfin sa voix domina un instant le tumulte : « À la voile, cria-t-il, un coup de couteau dans la voile ! »

Personne n'obéissait, et le capitaine, à qui sa corpulence ne permettait pas de telles acrobaties, se désespérait, quand on vit s'élancer le petit mousse.

Encouragé par les cris de ses camarades, Abel grimpa aux cordages le plus vite qu'il put et, ayant atteint le grand hunier, il le fendit d'un vigoureux coup de couteau. Aussitôt la voile se déchira et le navire se redressa brusquement.

Tous se réjouissaient quand des cris de détresse remplacèrent les cris de joie : le petit mousse, saisi par le retour d'une corde au bout de laquelle pendait une poulie, était jeté à la mer. Allait-il donc payer de sa vie son acte courageux ?

Revenu à la surface après son plongeon, Abel se débattait en criant : « À moi, Polly ! Polly ! » C'est alors que l'on vit un magnifique chien danois s'élancer d'un bond du gaillard d'avant. Abel avait

recueilli le chien tout petit et, depuis, celui-ci ne l'avait plus quitté et lui était entièrement dévoué. Grâce à l'intervention du chien, le petit mousse put échapper à la noyade et tous à bord s'employèrent à le réconforter, tout en le félicitant d'avoir, par son audace, sauvé le navire.

La tempête fit rage durant toute la nuit, mais au matin le calme revint et les premiers rayons d'un soleil hésitant éclairèrent un bien triste spectacle. Des débris de mâts et de toile jonchaient le pont, et le navire faisait eau de toutes parts. La matinée fut occupée à boucher les trous tant bien que mal. Une voilure de fortune fut installée avec toute la voile disponible et, craquant des cordages et du bois, le navire fut enfin en état de reprendre sa marche. Les autres navires de l'expédition n'étaient visibles nulle part et, comme celui-ci avait trop souffert pour pouvoir supporter longtemps la haute mer, le capitaine décida de trouver un mouillage le plus tôt possible. L'île Do Cirné semblait la plus proche et l'on mit le cap dessus.

Une bonne brise d'ouest soufflait constamment maintenant et poussait le navire vent-arrière. Malgré cela, il n'avancait pas à plus de trois nœuds à l'heure. La lenteur de la navigation influença le moral déjà bien bas de l'équipage. Les marins désespéraient de jamais toucher terre et se traînaient tout le long du jour sur le pont, désœuvrés et découragés. Seul le petit mousse avait conservé un peu de sa gaieté et on le voyait toujours s'affairer en chantant de-ci, de-là, suivi de son chien. Les vieux matelots haussaient les épaules en le voyant passer :

— On voit bien que tu es jeune moussaillon ! Va ! Tu fais le flambard, mais tu ne sais pas que bientôt nous n'aurons plus rien à manger.

— Il aurait mieux valu périr dans la tempête, grommelait un autre.

Abel avait confiance dans les paroles du capitaine : puisque celui-ci avait dit qu'on allait sur l'île Do Cirné, il fallait prendre patience.

— Le capitaine ! Tu le crois donc plus savant que les autres ? Où est-elle, son île ? Depuis six jours nous la guettons en vain...

Et tous de murmurer. Cette île qu'on leur promettait était peut-être un mythe ? Un artifice employé par le capitaine pour les encourager ? Combien de temps encore leur faudrait-il continuer à voguer sur ce vaisseau fantôme, qui grinçait de toutes parts et menaçait de s'effondrer sous leurs pieds ?

Le mousse ne les écoutait pas et, à plusieurs reprises dans la journée, il allait grimper lestement jusqu'à la boule du cacatois pour scruter l'horizon.

Deux jours encore passèrent ainsi et, un matin, le chien Polly découvrit sur le pont un étrange oiseau blanc à longue queue qui poussait des cris rauques et perçants. Son aile était blessée et il ne pouvait s'envoler. Les marins accoururent aux aboiements du chien.

— Je reconnais cet oiseau, s'écria le plus âgé d'entre eux. C'est un paille-en-queue et j'en ai déjà vu près de l'île Do Cirné à un précédent voyage. Dieu soit loué, la terre n'est pas loin !

En l'entendant, Abel s'élança dans les cordages et fut bientôt à l'extrémité du mât, à son poste d'observation favori. Il ne tarda pas à découvrir à l'horizon des contours plus foncés, qui grandissaient et se précisaient :

— Terre, terre ! cria-t-il aux marins qui dansaient de joie.

Ils étaient donc sauvés ! L'allégresse fut à son comble quand le capitaine constata avec sa longue-vue la présence de cette terre : il s'agissait bien de l'île Do Cirné, et bientôt ils pourraient s'y reposer de leurs fatigues et de leurs émotions. Jamais oiseau n'avait été plus providentiel, et tous entourèrent de soins le paille-en-queue blessé qui leur avait rendu l'espoir !



Le Robinson de l'île Maurice



E suis Français. Oui, je me souviens maintenant. Je m'appelle Jacques Lebrun.

— Que faisais-tu sur l'île quand nous t'avons trouvé ?

— Je me cachais, j'avais peur, j'avais toujours peur...

Ce dialogue se tenait sur le pont d'un navire hollandais, entre les marins de l'équipage et un homme qu'ils avaient recueilli sur l'île Maurice, alors connue du nom de Cirné.

Quand, au cours d'une expédition en 1601, le *Pigeonneau*, commandé par l'amiral Ermansen, toucha terre, les marins virent un homme en haillons s'enfuir. Intrigués, ils le recherchèrent car il n'y avait pas trace d'autres habitants dans l'île. L'homme qu'ils capturèrent semblait atteint de folie, il se plaignait sans cesse et parlait par saccades et grognements. De ce charabia ressortaient quelques mots tronqués de hollandais, de français et d'anglais.

Le commandant du *Pigeonneau*, après quelques jours passés dans l'île, repartit pour la Hollande rendre compte de sa mission. Il emmena avec lui l'homme trouvé dans l'île et dont la situation l'intriguait beaucoup.

En voyant s'éloigner le rivage, l'homme fut pris d'un accès de désespoir violent. Quand enfin il se calma, ce fut pour se réfugier dans un coin retiré du pont d'où il refusa de bouger. Les marins, compatissants, l'entouraient de soins, mais durant les premières semaines de la navigation il resta farouche et taciturne. Il mangeait à peine et ne prêtait aucune attention à ce qui se passait autour de lui. Ses yeux hagards laissaient entrevoir quelque tragédie et tous respectaient son mutisme.

Enfin, un matin, il sembla se réveiller de sa torpeur. Il s'agita, regarda autour de lui avec étonnement et demanda où il se trouvait. On le lui dit. Il demanda alors d'où il venait, comment il se trouvait à bord de ce bateau.

Il faisait de visibles efforts pour se souvenir, quelques lueurs d'intelligence semblaient se faire jour à travers son cerveau... mais en vain. Il retomba vite dans son état de demi-sauvagerie. Son œil redevint hagard et il se réfugia dans son coin habituel en poussant des cris plaintifs.

À partir de ce jour-là, cependant, l'état de l'homme alla s'améliorant. Il s'intéressait au travail des marins et les aidait. Le voyage se prolongeant à cause des tempêtes que rencontrait le *Pigeonneau*, il finit même par s'approprier tout à fait. Seule la mémoire lui manquait... Jusqu'au jour où la lumière se fit :

— Je me souviens, je m'appelle Jacques Lebrun...

Les matelots, se réjouissant de la guérison de leur protégé et curieux de percer enfin le mystère qui l'entourait, se rassemblèrent autour de lui. L'homme les regarda un long moment en silence et enfin commença son histoire :

— J'avais quinze ans quand je m'embarquai sur un vaisseau marchand. Depuis je n'ai cessé de courir le monde. J'ai connu des fortunes diverses, mais j'aimais ce rude métier et, après quelques mois passés à terre, je reprenais la mer.

Quand j'eus bourlingué ainsi pendant une dizaine d'années, je fis la connaissance d'un marin anglais du nom de Bill, qui devint bientôt mon meilleur ami. Nous décidâmes de chercher fortune ensemble et nous nous embarquâmes sur un navire anglais qui allait charger des épices en fraude dans les îles de la Sonde.

L'appât du gain nous avait attirés, mais nous ne devons pas tarder à le regretter. Durant une escale à Malacca, une violente dispute éclata entre le capitaine et son second, un nommé James Wilson. Le capitaine fut tué et Wilson, menacé d'être appréhendé par les autorités hollandaises, dut s'enfuir.

Wilson était un être brutal et sans scrupules, mais il s'était montré jusque-là un homme de parole et un excellent marin. C'est ainsi qu'il put convaincre plusieurs d'entre nous de l'accompagner dans sa fuite. Il obtint aussi l'assistance de trois Noirs auxquels il promit de rendre la patrie et la liberté.

Par une nuit sans lune, nous nous emparâmes d'une jonque et nous

mêmes à la voile. Nous étions dans les premiers jours de décembre et le beau temps favorisa notre fuite. La traversée fut longue. Wilson se dirigeait tant bien que mal sur les étoiles et le soleil, maintenant le cap au sud-ouest.

Les Noirs s'impatientèrent et commencèrent à douter de revoir un jour leur patrie. Ils suppliaient Wilson, mais celui-ci les rabrouait :

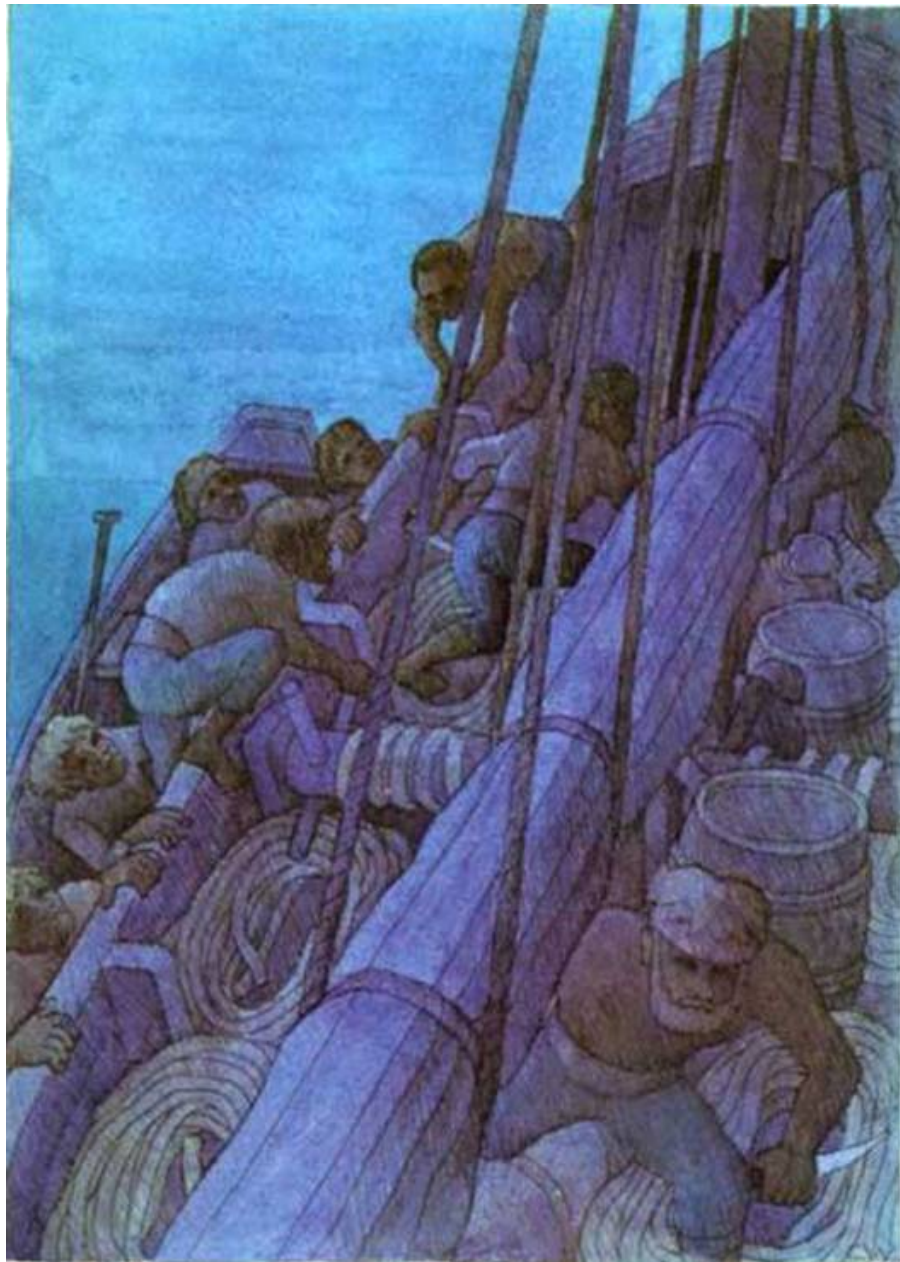
« Un esclave ne pose pas de question ! Au travail, fainéants ! C'est moi votre maître maintenant et vous me suivrez partout ! Au travail ! »

Les Noirs tremblaient devant sa colère et méditaient en silence leur vengeance. Wilson avait d'ailleurs beaucoup changé et nous commencions tous à douter de lui. Il imposait sa loi et les matelots lui obéissaient en tout. Seuls Bill et moi-même nous méfiions de lui, mais nous n'osions lui tenir tête.

Un soir, un des matelots surprit les Noirs qui, peu rassurés quant au sort qui les attendait, complotaient sur le pont. Ils croyaient tout le monde endormi et ne se méfiaient pas. Le capitaine fut mis au courant de leur projet : tuer tous les Blancs, pour s'emparer du bateau. Fou de colère, Wilson les fit immédiatement jeter à la mer, où ils ne tardèrent pas à se noyer sous l'œil insensible de l'équipage, sourd à leurs supplications.

Bill ne devait pas tarder à les rejoindre, emporté par une fièvre maligne, et je restai seul avec Wilson et ses matelots, me promettant bien de m'échapper à la première occasion.

Après bien des vicissitudes, nous abordâmes dans une île qui ne semblait pas inconnue à Wilson et qu'il nous désigna du nom de Cirné.



Par une nuit sans lune, nous nous emparâmes d'une jonque,

— C'est le nom de l'île sur laquelle nous t'avons trouvé, lui dirent les marins.

— Ainsi Wilson n'avait pas menti ! Il n'avait pas menti non plus en nous promettant de nous faire fortune... Il avait seulement omis de préciser qu'il nous conduisait à un nid de pirates.

À peine avions-nous débarqué qu'une troupe d'hommes sinistres s'approcha, ayant à sa tête un vieil Arabe en haillons mais dont les yeux perçants dénotaient une extrême énergie. Wilson le salua et entra en conciliabule. Après bien des discussions, Wilson fut reconnu comme étant dorénavant le lieutenant du chef des pirates, et l'on mit sur pied le mode de partage des prises futures entre les Arabes et les Anglais. Quand je compris à quelle bande de forbans j'avais affaire, je protestai :

« Ce n'est pas possible, mon capitaine ! J'ai toujours été un honnête marin, je ne veux pas devenir un pirate... »

La réponse cinglante de Wilson ne me laissa aucun espoir :

« Il est bien temps d'avoir des scrupules ! Il fallait y penser à Malacca ; maintenant tu feras comme tout le monde. Toute tentative d'insubordination sera réprimée, et chez les pirates on ne fait pas de frais de procès. »

Cela signifiait la mort à la moindre incartade. Je me tus, mais je résolus aussitôt de m'enfuir à la première occasion.

Celle-ci se présenta cette même nuit. On nous avait fait monter à bord d'un boutre sale et puant, mouillé au milieu d'une rivière aux eaux calmes. Le rivage n'était pas éloigné et, quand tout le monde fut endormi, je me glissai le long d'une corde et gagnai terre à la nage.

Pendant plusieurs jours, j'errai à travers d'épaisses forêts. J'étais émerveillé de cette luxuriance verdoyante et, comme les fruits sauvages abondaient, je ne souffrais pas de la faim. Je marchais résolument dans la direction opposée au campement des pirates.

Quand de nouveau je me trouvai en vue de la mer, la beauté des lieux me réconforta de mon infortune et je décidai de m'établir là en attendant des jours meilleurs.

À l'aide d'un couteau, seule arme que j'avais pu emporter, je coupai de larges feuilles de palmier et je construisis un abri que je dissimulai parmi les arbres d'une petite colline.

La nouveauté de ma vie m'empêcha au début de ressentir l'ennui. Je craignais toujours les pirates, et mon temps se partageait en guets et en expéditions pour me procurer de la nourriture. Celle-ci ne

manquait pas. Je pouvais cueillir des fruits frais tous les jours. Je plongeais dans l'eau claire et ramenaient souvent d'assez gros poissons. Je dénichais des œufs de toutes sortes. Je découvris même un grand oiseau qui ressemblait à un énorme canard au gros bec crochu. Ces drontes, ou dodos, avaient des ailes trop petites pour leur corpulence et, comme ils ne pouvaient s'envoler, je les attrapais facilement. Il suffisait de s'embusquer avec patience aux abords des marais pour découvrir leur cachette.

Non, je ne souffrais pas de la faim, mais du manque de feu. Je n'osais en allumer, craignant de signaler ainsi ma présence aux pirates. Je les redoutais par-dessus tout, car je savais bien qu'ils ne m'épargneraient pas s'ils me retrouvaient. Je dus donc me résigner à manger de la viande et du poisson crus.

Je ne saurais vous dire combien de mois passèrent ainsi. Je vivais dévoré d'ennui et de chagrin. Ma seule distraction était de nager longtemps dans la mer bleue aux eaux tièdes. Je rentrais épuisé à ma cabane et trouvais alors apaisement et consolation dans le sommeil.

Un matin, je constatai avec épouvante que j'avais des accès de démence. J'avais des tremblements nerveux, et la colère et le chagrin me submergeaient des heures entières. J'en sortais abattu et ne me souvenant de rien.

Étais-je donc condamné à devenir fou sur une île quasi déserte d'où je ne sortirais jamais ? Affolé à cette idée, je tentai une expédition au camp des pirates. Peut-être y trouverais-je une pirogue abandonnée qui me permettrait de m'enfuir. Qui sait ? Je pourrais même apercevoir un navire de guerre les poursuivant et qui m'aurait secouru...

Je trouvai le camp désert. Ils étaient sans doute partis pour quelque expédition. Je vis leurs casernes remplies de butin, mais n'emportai rien pour ne pas éveiller leur méfiance. À quoi d'ailleurs m'auraient servi des pièces d'or sur une île déserte ?

Peu de jours après, alors que j'étais en proie à la désolation, un violent orage éclata. Il faisait presque nuit en plein jour et le vent soufflait avec rage. Je me hâtais vers ma cabane, mais avant que j'y arrivasse la foudre tomba à quelques mètres d'elle et mit le feu aux grands arbres résineux qui l'entouraient.

Comment vous dire ma joie à la vue de la longue flamme rouge ? J'avais tant désiré ce feu que je ne songeai pas qu'il détruisait ma cabane, installée à grand-peine et que j'avais, à force de patience, rendue presque confortable. Je m'assis sur un rocher et regardai, émerveillé, l'incendie se propager. Les flammes dansaient : bleues, jaunes, rouges ! Les colophanes s'embrasaient et éclataient comme des

décharges de mousquetons. Et je chantais et je riais, réconforté par la chaleur du feu, oubliant ma peur des pirates et ma condition misérable.

Quand je revins à moi – était-ce quelques heures ou quelques jours après, je ne sais – le soleil brillait à nouveau dans un ciel sans nuage. Seuls des squelettes d'arbres calcinés témoignaient de l'incendie. Je me tournai vers la mer et là, au fond de la baie où j'avais nagé si souvent, je vis s'avancer un navire toutes voiles dehors. Je crus tout de suite que c'étaient les pirates qui avaient découvert mon abri et qui venaient me prendre, et je m'enfuis... Fou que j'étais alors, car je comprends maintenant que ce bateau était le vôtre, mes amis. Vous m'apportiez le salut et je voulais le fuir... Oh ! Comment, comment vous remercierai-je jamais assez ?

Jacques Lebrun pleurait de joie et les rudes matelots s'attendrissaient en le voyant renaître à la vie, au bonheur...



Les Sept Fées

(Île Maurice)



UNE des plus curieuses montagnes de l'île Maurice se trouve dans la chaîne de Moka et porte le nom de *Pieter Both*. Elle fut ainsi nommée du nom d'un gouverneur hollandais qui fit naufrage dans l'océan Indien, car son aspect évoque de façon saisissante une silhouette humaine. Elle est en effet dominée par un énorme rocher, sculpté, dirait-on, par les vents et les pluies. Son origine pourtant est tout autre, et voici ce que la légende nous apprend.

Vers la fin du XVI^e siècle, les Hollandais qui débarquèrent dans l'île furent émerveillés en découvrant les richesses de cette petite terre océane. Celle-ci était alors couverte d'une forêt d'ébéniers et d'autres arbres aux essences rares. Les bois précieux étant très appréciés en Europe pour l'ébénisterie, les Hollandais virent tout de suite le profit qu'ils pourraient tirer de l'exploitation de ces forêts.

N'étant pas assez nombreux pour ce travail, ils décidèrent de faire venir, de Batavia, des condamnés indonésiens et indiens pour couper les ébéniers. Et quelques mois plus tard, un navire débarquait une cinquantaine d'hommes qui firent aussitôt retentir les forêts des coups sourds des haches et des scies.

Parmi les bûcherons indiens, il y en avait un qui se nommait Siankat. C'était un garçon d'une vingtaine d'années, à l'esprit particulièrement vif et éveillé. Alors que ses compagnons étaient seulement préoccupés de travail et de nourriture, et des bons ou mauvais traitements qui leur étaient infligés, Siankat se plaisait à observer ce qui l'entourait. Tout, dans ce pays si différent du sien, l'intéressait et éveillait sa curiosité.

Au bout de quelque temps, le bûcheron avait compris les secrets de

ce nouveau climat. Il savait à merveille prédire le temps qu'il ferait le lendemain... Nul mieux que lui ne savait choisir les ébéniers qu'il faudrait abattre et, pour toutes ces qualités, ses maîtres l'appréciaient beaucoup. Peu à peu il obtint plus de liberté et, tandis qu'au milieu de la journée ses compagnons prenaient un repos bien gagné, Siankat allait se promener, à la recherche d'une nouvelle fleur ou d'un sous-bois ombragé où il pouvait rêver en paix à son pays lointain.

Un jour qu'il s'était ainsi éloigné des autres bûcherons et qu'il traversait une forêt, il entendit des chants mélodieux s'élever non loin de là. Très intrigué, il s'approcha sans faire de bruit et là, au milieu d'une clairière, il découvrit un spectacle étrange.

La clairière était assez vaste, mais d'énormes massifs de bougainvillées rouges et mauves en tapissaient un côté et, de l'autre, deux ou trois frangipaniers étendaient leurs branches chargées de fleurs odorantes. Une rivière coulait au milieu et tombait en cascade à l'extrémité de la clairière. Le soleil à cet endroit éclairait l'eau de tous ses rayons et un arc-en-ciel jouait dans l'écume blanche.

Mais le plus étonnant était bien le tableau que formaient sept belles dames qui se ressemblaient comme des sœurs.

Elles étaient assises au bord de l'eau et tressaient des couronnes de fleurs. Elles étaient vêtues de voiles multicolores et leurs longs cheveux noirs flottaient dans le vent.

Elles étaient belles et tout autour d'elles était beau. Encore enfant, Siankat avait déjà entendu parler des fées qui habitent dans les forêts et il ne douta pas un instant que les sept merveilleuses créatures fussent des fées.

Longtemps Siankat resta sans bouger à les observer et à écouter leurs chants qu'accompagnaient les gazouillis des oiseaux. Il dut enfin rejoindre ses compagnons, mais, émerveillé de tant de splendeurs, il se promit bien de revenir chaque jour et de jouir, en cachette, de ce tableau qui le transportait dans l'irréalité du pays des rêves.

Siankat ne manqua pas à sa résolution. Tous les jours, à midi, il se dirigeait vers la clairière enchantée en prenant des chemins détournés pour ne pas éveiller la curiosité des bûcherons. Il se dissimulait dans un buisson et restait là, sans bouger, à contempler les fées.

Jour après jour, il devint plus joyeux. Sa tâche même lui semblait légère et il chantait souvent en maniant la lourde hache. Ses compagnons s'étonnaient de sa gaieté, mais il garda jalousement son secret et nul ne soupçonna l'origine de son bonheur.

Un soir que les bûcherons avaient terminé leur travail plus tôt que de coutume, Siankat se dirigea vers la clairière : pour voir si les fées y

étaient toujours.

Des chants et des éclats de rire lui annoncèrent leur présence. En effet, les fées étaient là qui se baignaient dans la rivière. Elles chantaient et s'ébrouaient si bien que c'était plaisir de les regarder. Certaines allaient même jusqu'à se mettre sous la cascade pour jouer avec l'écharpe de l'arc-en-ciel.

Siankat était émerveillé et ne savait plus très bien ce qu'il faisait. Il avait envie de chanter et de danser ! Oh, comme il aurait aimé se joindre à elles !

Tout à coup, il aperçut dans l'herbe, parmi les fleurs, tous les voiles que les fées avaient retirés avant d'entrer dans l'eau. Une idée de gamin lui vint à l'esprit : il s'approcha tout doucement et s'empara des voiles ! Il les tint entre ses bras, respirant le parfum qui s'en échappait. Tout tremblant de joie, il ne songeait même plus à regagner sa cachette.

Cependant les fées, qui ne s'étaient encore aperçues de rien, furent lasses à la fin de s'ébattre dans l'eau claire. Ô sacrilège, leurs vêtements avaient disparu et, là, près des massifs de bougainvillées, un grand jeune homme les tenait dans ses bras, souriant avec délices !

Le cri d'indignation des fées tira Siankat de sa rêverie :

— Nos voiles, nos belles étoffes ! Rends-nous nos vêtements, beau jeune homme...

Aucune réponse. Siankat regardait les fées, toujours souriant et ne semblait pas avoir entendu :

— Es-tu sourd jeune homme ? N'as-tu pas honte du vilain tour que tu nous joues ?

— Prends garde jeune homme, dit une autre, ces voiles ont un pouvoir magique et, si tu refuses de nous les rendre, il t'arrivera malheur.

Enfin, Siankat parut s'éveiller. Il ouvrit les bras et leur présenta les étoffes multicolores en un geste d'offrande :

— Venez les chercher, les voilà !

Mais les fées ne l'entendaient pas de cette façon. Elles ne pouvaient sortir de l'eau dans leur nudité et, comme Siankat ne voulait toujours pas leur rendre leurs voiles, elles le métamorphosèrent en une statue de pierre.

Les autres Indiens cherchèrent longtemps leur compagnon. Enfin, guidés par un grand bruit semblable au tonnerre, ils parvinrent à la clairière enchantée qui était maintenant déserte. La grande statue de

pierre qui s'élevait là était si ressemblante qu'ils n'eurent aucun doute sur le sort de Siankat.

Quant aux fées, elles se réfugièrent en un lieu désert nommé *Grand-Bassin* où, dit-on, elles vivent encore. Pour adoucir la peine qu'elles avaient infligée à Siankat, elles transportèrent sa statue sur une haute montagne afin qu'il pût encore jouir du spectacle qui lui avait coûté la vie, en voyant au loin chanter et danser les fées de la forêt.

Les Hindous de l'île Maurice, qui connaissent cette légende, désignent encore cette montagne du nom de *Mooria Parvatt* (montagne à face humaine).



La Cascade de Ziamamou

(Île Maurice)



LLONGÉ dans l’herbe haute, Ziamamou rêvait de son pays lointain et d’une enfance heureuse. Hélas ! il ne reverrait sans doute jamais plus sa terre de Madagascar, le village indigène toujours animé de chants et de rires. Et sa mère, où était-elle maintenant ? Il y avait environ deux ans de cela, une expédition d’hommes blancs avait fait irruption dans le village. Ziamamou, alors âgé d’une dizaine d’années, fut emmené ainsi que sa mère. Dans leur infortune, ils se consolaient de ne pas être séparés, mais hélas ! ils connurent bientôt ce malheur. Lors de la vente des esclaves sur le rivage, l’enfant fut arraché des bras de sa mère, tombée dans un lot différent.

De cette séparation, Ziamamou ne se rappelait que ses pleurs qui se perdaient dans les cris de douleur de tous. Qu’il avait souffert ce jour-là ! Et qu’il souffrait depuis !

Il avait eu la malchance en effet d’avoir un maître qui ne s’occupait presque jamais de ses esclaves mais s’en remettait à son intendant. Celui-ci était cruel et exerçait partout une surveillance sévère pour que tous travaillassent le plus possible.

Au début, le jeune Ziamamou avait eu pour tâche de balayer sans cesse les nombreuses allées des jardins de la propriété – travail qui était toujours à recommencer et qui donnait de faciles prétextes aux colères de l’intendant. Depuis quelques mois, il avait été promu à la garde d’un petit troupeau de zébus. Avant même le lever du soleil, il poussait hors de l’étable une dizaine de bêtes et les menait paître à une lieue de là. Le pâturage était en bordure d’un champ de maïs et le jeune garçon devait aussi surveiller celui-ci pour en écarter les voleurs.

Ce travail permettait à Ziamamou de goûter un peu de répit. Cet enfant privé d'affection avait trouvé un refuge dans la nature. Il aimait rester immobile des heures durant. Les oiseaux alors s'approchaient sans crainte et babillaient tout à leur aise. Il avait même réussi à apprivoiser un bulbul, qui venait tous les jours lui rendre visite. Au milieu de la prairie, un grand flamboyant étalait ses branches au feuillage aérien. En été, les grappes de fleurs rouges dont il se couvrait faisaient le ravissement du petit garçon. Il tressait des guirlandes pour ses bêtes et les trouvait belles ainsi parées. Il en tressait aussi pour lui et courait se mirer dans l'eau du ruisseau. Il sifflait son ami le bulbul :

— Viens par ici, viens ! Regarde comme je suis riche avec mon beau costume rouge ! Les enfants du maître n'en ont pas de pareils !

Plusieurs fois déjà, le terrible intendant avait surpris Ziamamou plus occupé à regarder voler les oiseaux ou nager les poissons du ruisseau qu'à surveiller ses bêtes qui croquaient à belles dents des épis de maïs. La bastonnade qui s'ensuivait faisait crier de douleur le jeune garçon, mais, l'intendant parti, il oubliait le mauvais traitement sous la caresse du soleil :

— Tu peux bien me battre, méchant homme, mais moi aussi je suis riche, plus riche que toi qui ne sais jamais voir la beauté des choses qui t'entourent, et tu ne pourras jamais m'empêcher de regarder les oiseaux voler dans le ciel bleu, l'eau courir joyeusement sous les nénuphars et les fleurs épanouir leurs mille couleurs au soleil !

Mais un jour que Ziamamou s'était enivré plus que de coutume des petits bonheurs qui le consolait de sa triste vie, il s'endormit dans l'herbe en rêvant à son pays natal. Il revoyait en songe sa maman au doux sourire et lui aussi souriait dans son sommeil. Or, l'intendant arriva dans le champ et, en voyant Ziamamou étendu au soleil, couvert de guirlandes de fleurs et souriant à ses rêves, il fut rempli de fureur : comment ! un esclave qui s'endort à la tâche, un esclave qui est heureux et beau, et cela sous les yeux mêmes de son maître ? C'en était trop pour le méchant homme !

Des cris et des coups de bâton tirèrent Ziamamou du sommeil. Les coups pleuvaient sur le garçonnet sans défense : sur le dos, les bras, les jambes, la tête même. Il eut beau pleurer et supplier, rien n'y fit. Enfin, l'intendant eut mal au bras d'avoir tant frappé et s'arrêta. Il regarda, impassible, le petit corps meurtri et saignant étendu à ses pieds :

— Et maintenant au travail ! Crois-tu donc que je te nourrisse pour dormir toute la journée ?

Tout tremblant, l'enfant se releva avec peine et rassembla le troupeau :

— Je reviendrai, méchant garnement, et gare à toi si je te trouve encore à rêvasser !

Ziamamou pleurait de souffrance et de chagrin, mais il craignait tellement le retour de son maître qu'il n'osa pas aller jusqu'au ruisseau pour y laver ses plaies. Et jusqu'à la fin du jour il demeura près des bêtes.

Cette nuit-là, il ne put dormir sur la paille rude de sa couche. Il souffrait tant. Les autres esclaves l'avaient consolé de leur mieux, mais, harassés de fatigue, tous dormaient maintenant dans la case. A chaque mouvement que faisait Ziamamou, ses blessures se rouvraient et les brindilles de sa paillasse s'y enfonçaient douloureusement.

À la fin, n'en pouvant plus, il se leva, fit quelques pas, se rassit, voulut s'allonger, mais ne le put. Il enjamba les corps de ses compagnons d'infortune, étendus sur la paille à même le sol de terre battue, et se dirigea vers la porte. Au-dehors, la lune brillait et, par les interstices des poutres mal jointes, il pouvait voir à l'extérieur comme au grand jour. Deux chats jouaient dans un coin de la cour, le chien de garde n'était plus à son poste, et il entendait les singes jacasser dans les hautes branches des manguiers.

Tout à coup, il fut pris de l'envie irrésistible de s'enfuir. La lune semblait rappeler et où trouverait-il meilleur refuge qu'auprès de ses amies les bêtes ? Il ne pourrait subir de plus mauvais traitement que chez ce maître dont le cœur était aussi dur que la pierre de la montagne. Il allait partir d'ici, se cacher dans les bois et il trouverait bien quelque chose à se mettre sous la dent. Bien des fois déjà, il avait connu les affres de la faim et les privations ne l'effrayaient pas, pourvu qu'il fût libre. Au moins, n'aurait-il plus à souffrir des coups de bâton.

Doucement, il ouvrit la porte et sortit. Le moment était propice à sa fuite, car il ne rencontra personne. Guidé par la lune qui répandait sa douce lumière dans les sentiers, il partit en courant vers la forêt.

Après une heure de marche, il crut entendre le babil d'une eau courante. Tout joyeux, il courut encore plus vite et arriva bientôt au bord d'une rivière. L'eau, scintillante sous les rayons de la lune, bondissait de rocher en rocher. Ziamamou s'assit sur la rive et lava ses blessures. Comme on était en été, il fut vite séché par la chaude brise qui soufflait. Quelques framboises le désaltérèrent et c'est le cœur plus léger qu'il reprit sa marche, remontant le cours de la rivière et s'enfonçant toujours plus avant dans les bois.

L'aube pointait à l'horizon et déjà les oiseaux s'éveillaient dans les grands bambous qui bordaient la rivière, quand tout à coup, au détour du sentier, Ziamamou vit devant lui un grand rideau d'écume blanche qui faisait un bruit assourdissant : c'était une cascade !

Tout heureux, car dans son pays il avait toujours entendu parler des cascades comme de génies bienfaisants, il décida de faire halte. Il était maintenant suffisamment éloigné de la propriété de son maître pour ne plus avoir peur d'être repris. Il avisa un talus blotti au pied d'un rocher. Il s'y allongea et dormit d'une traite toute une journée et toute une nuit tant était grande sa fatigue.

Le surlendemain, les premiers rayons du soleil l'éveillèrent. Un bulbul, qui lui rappela son petit ami d'autrefois, s'était perché sur sa main et l'observait curieusement. Une tourterelle s'ébattait au bord de la cascade, d'autres roucoulaient dans un manguier voisin.

Ziamamou se leva avec peine, tant son corps meurtri le faisait souffrir. Il regarda autour de lui. De temps à autre, un rictus de douleur crispait sa pauvre face, mais il n'avait plus peur, car il savait qu'on ne viendrait pas le chercher en ces lieux sauvages. Une joie intense l'envahissait peu à peu et il se mit à fureter partout pour prendre connaissance de son nouveau domaine. Il trouva des goyaves et des mangues en abondance et s'abreuva d'eau pure. Enfin, il s'approcha de la cascade et plongea sous l'eau bouillonnante. Le jeu l'amusa et bientôt son rire enfantin s'égrenait à plaisir et faisait écho au chant des oiseaux.

Riant et s'ébrouant ainsi, il remarqua une large anfractuosité dans le rocher, derrière la nappe d'eau. Il s'y aventura et quelle ne fut pas sa surprise en débouchant sur une véritable petite grotte ! La cachette qu'il cherchait était toute trouvée, et il décida de s'y installer.

Ainsi les jours s'écoulèrent. Dans la journée, Ziamamou restait tapi dans sa caverne, s'occupant à l'aménager de son mieux. Il se sentait chez lui dans cet endroit sauvage, persuadé que personne ne l'y trouverait. La nuit venue, il sortait avec précaution en quête de sa nourriture. Il avait découvert, à deux heures de marche, un champ de maïs, et il allait s'y approvisionner de temps à autre en beaux épis. Des fruits en abondance et l'eau de la cascade complétaient ses menus et il vécut ainsi plusieurs semaines. Ses blessures étaient maintenant guéries et il était redevenu fort et agile.

Une nuit, cependant, le propriétaire du champ de maïs, qui avait remarqué la disparition de ses épis, se mit à surveiller son champ. Et c'est ainsi que le malheureux Ziamamou fut repris et reconduit chez son maître. La colère de l'intendant est facile à imaginer ! Pendant quelque temps l'enfant resta enchaîné, puis, comme il avait besoin de lui, l'intendant le renvoya aux champs, garder les troupeaux.

Ziamamou, ayant goûté à la liberté, ne put supporter de nouveau les mauvais traitements de son esclavage et il s'enfuit pour la seconde fois. Instruit par son expérience, il s'était muni de menus instruments,

dont un couteau qui lui permettrait d'aller à la chasse et même de construire un mobilier rudimentaire.

Il reprit le chemin de la cascade et l'on devine sa joie en entendant le bruit de la chute d'eau. Devant la nappe scintillante, Ziamamou dansa pour célébrer sa liberté. Les singes accoururent, les lièvres sortirent de leurs terriers, les oiseaux chantèrent et les grands cerfs arrêtaient leur course pour voir danser Ziamamou. Il enfouit sa tête dans les fougères, se roula dans l'herbe et jura qu'il serait son propre maître jusqu'à la fin de ses jours. Il réintégra son domaine et vécut de nouveau de fruits et d'eau fraîche.

Des mois et des années passèrent ainsi. Ziamamou était devenu un robuste adolescent et craignait de moins en moins d'être repris par son maître. Il habitait toujours sa caverne, aménagée maintenant comme une véritable petite cabane. Il avait une paillasse moelleuse faite de plumes d'oiseaux et d'herbes les plus souples. À l'aide de son couteau, il s'était fabriqué quelques ustensiles en bambou et il avait creusé des écuelles dans des noix de coco. Il s'adonnait aux plaisirs de la pêche et festoyait souvent de carpes succulentes arrosées de jus de jamrose et de miel sauvage. Il était maintenant le roi de ces lieux où personne jamais ne passait. Quelques animaux étaient devenus ses familiers : un petit singe qui le suivait partout, un cacatois au plumage multicolore ; des cerfs parfois lui rendaient visite et des faons s'attardaient au bord du talus.

Un jour que Ziamamou s'était aventuré un peu plus loin que d'habitude, il crut entendre des pas qui faisaient craquer les feuilles mortes. Il prêta l'oreille : des hommes approchaient. Affolé à l'idée d'être repris, il grimpa prestement dans l'arbre le plus proche et, le cœur battant, attendit.

Les pas se rapprochèrent et enfin, il vit deux hommes s'avancer, deux Noirs, deux de ses compagnons d'infortune. Il ne bougea pas, croyant qu'ils le cherchaient. Mais quelle ne fut pas sa surprise en entendant leur conversation :

— Maintenant que nous sommes libres, disait l'un, qu'allons-nous faire ?

— Travailler pour nous, répondit son compagnon, ou nous employer chez de bons maîtres.

Cela se passait en 1835. L'esclavage était aboli à l'île Maurice. Libres, ils étaient libres !

N'osant croire ce qu'il entendait, Ziamamou sauta de son arbre et courut derrière les deux hommes. Ceux-ci furent d'abord effrayés en voyant ce jeune homme vigoureux et d'aspect sauvage se précipiter

sur eux, mais Ziamamou les appela par leurs noms et se fit reconnaître d'eux. Il leur raconta comment il avait vécu durant ces dernières années et, à leur tour, ses compagnons lui apprirent, à sa grande stupéfaction, que l'esclavage avait été aboli dans l'île. À cette nouvelle, d'ailleurs, le méchant intendant et son maître étaient morts et Ziamamou pouvait donc revenir sans crainte parmi les siens.

La joie de Ziamamou fut grande. Il décida de se joindre aux deux hommes et de chercher du travail chez un bon maître. Ils ne tardèrent pas à en trouver un qui sut apprécier leurs qualités et, surtout, la vigueur du jeune homme, sa gaieté et son ardeur au travail.

Plus tard, mis en confiance, Ziamamou raconta à son maître sa vie derrière la cascade et lui montra l'endroit où il avait passé sa jeunesse. Quand le maître vit ce lieu caché, si sauvage et en même temps si pittoresque, il fut conquis d'emblée. Il baptisa la cascade du nom de Ziamamou, nom qui lui reste toujours, mais qui, en patois créole, devint « Diamamou ». De nos jours encore, l'expression « rester dans Diamamou » (demeurer dans Ziamamou) signifie habiter dans un lieu aussi caché et impénétrable que la cascade de Ziamamou !



Le Roi et Petit-Jean

(Île Maurice)



ETIT-JEAN est un gai luron, rusé comme pas un. Ses aventures sont inoubliables – qui ne connaît à Maurice son astuce, ses tours, ses voyages, ses combats, ses richesses d'un jour et sa pauvreté du lendemain – et s'il a échappé jusqu'ici à tous les dangers, c'est qu'il a un esprit vif et malin et sait se tirer des mauvais pas.

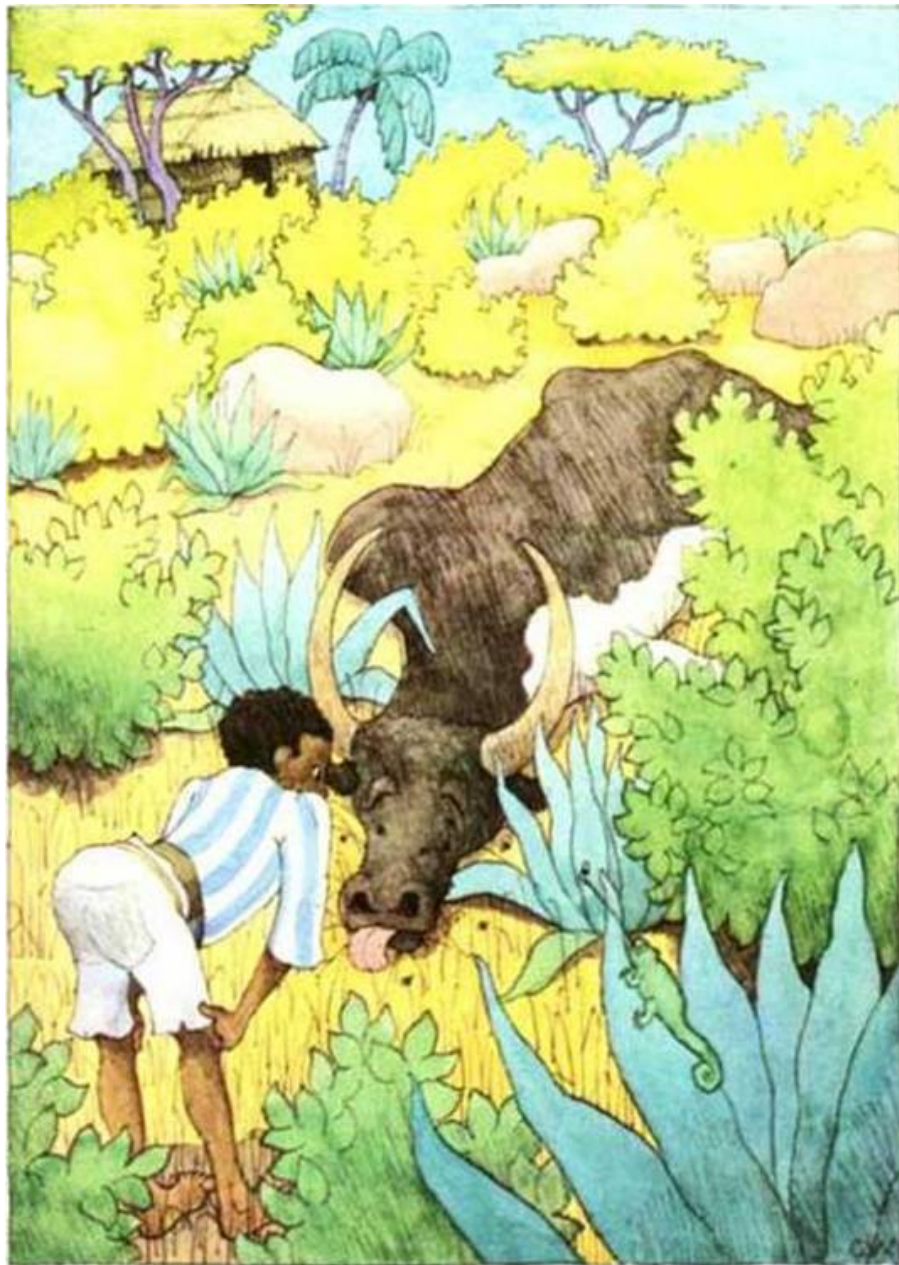
Petit-Jean possédait, pour toute fortune, une vache. Oh ! certes, elle n'était pas bien grosse, car elle n'avait pas beaucoup à manger, mais son lait suffisait à nourrir son maître. Or, un matin, quand Petit-Jean s'approcha pour la traire, il la trouva étendue de tout son long, morte de la veille et déjà froide comme marbre.

Un autre se serait désolé, aurait crié au malheur, à la malédiction... Petit-Jean, qui en avait vu d'autres, décida d'en tirer le meilleur parti possible. Il dépouilla la vache, étira sa peau et la mit à sécher.

Quand la peau fut prête, il en fit un ballot, qu'il mit sur sa tête et se rendit à la ville. Mais il eut beau faire le tour des bazars, des tanneurs, des maisons, personne n'en voulut.

« Qu'à cela ne tienne ! se dit-il. J'irai dans la grande ville, de l'autre côté de la montagne et, à la foire, je trouverai bien un acquéreur pour ma peau. »

Il lui restait encore quelques sous ; il acheta du pain, un peu de poisson salé, une banane et il se mit en route. De longues heures durant il marcha allègrement, son ballot de peau toujours sur la tête.



Il la trouva étendue de tout son long...

Vers le soir, il s'arrêta sous un arbre pour manger ses provisions et se reposer quelque peu. La forêt autour de lui se préparait pour la nuit, les animaux de toutes sortes se hâtaient vers leurs terriers et les oiseaux chantaient une dernière prière. À peine avait-il terminé son maigre repas qu'il entendit une galopade effrénée. Le sol en tremblait... et Petit-Jean aussi, car il savait que des voleurs traversaient souvent la forêt. Vite, il grimpa dans l'arbre. Il était temps : une bande de voleurs déboucha dans la clairière et vint s'arrêter justement sous l'arbre où se cachait Petit-Jean !

Celui-ci se faisait tout petit et se dissimulait de son mieux dans les branches feuillues. La curiosité cependant ne tarda pas à l'emporter. Que faisaient donc ces bandits ?

Assis en cercle, ils avaient étalé sur l'herbe une toile de jute et, au milieu, un énorme tas de pièces d'or et d'argent s'élevait en pyramide. Les voleurs comptaient leur butin et discutaient de son partage.

De plus en plus intrigué, Petit-Jean se pencha davantage et ce qui devait arriver arriva : il lâcha son précieux ballot !

La peau de vache avait tellement séché qu'elle était devenue plus dure que la pierre. Quand elle atterrit bruyamment au milieu des voleurs, ceux-ci crurent que le feu du ciel leur tombait sur la tête. Effrayés, ils enfourchèrent leurs chevaux et disparurent dans la forêt, contraints, dans leur hâte, de laisser le trésor étalé sur l'herbe.

Voilà une bonne aubaine pour notre Petit-Jean ! Il descend de l'arbre, ramasse les pièces d'or et d'argent et rentre chez lui, tout heureux de cette fortune.

Petit-Jean était un bon vivant. Il acheta une charrette et deux chevaux blancs, de beaux habits et, comme il était généreux, il se mit à faire des largesses à tout un chacun et à se conduire en riche seigneur.

La curiosité entre voisins est grande et son changement de train de vie ne passa pas inaperçu dans le village. On s'étonnait, au marché, de lui voir faire de menus achats avec des pièces d'or. Il ne se refusait rien, buvait du bon vin, faisait bombance... et ne travaillait pas plus qu'avant ! Les commérages allaient bon train : on parlait qui d'un trésor, qui d'un don magique – tant et si bien que le roi fut bientôt au courant de l'étrange fortune de Petit-Jean. Fort intrigué, il appela son intendant :

— Va me chercher cet homme. Je veux l'interroger moi-même afin de savoir comment il gagne tant d'argent. Les finances de mon royaume sont en triste état ; peut-être m'indiquera-t-il un secret pour y

remédier.

Quand Petit-Jean arriva au palais, il fut fort embarrassé pour répondre au roi. Comment dire la vérité sans risquer la prison ? Enfin il se décida :

— Sire, j'avais une vache qui est morte parce que je ne pouvais la nourrir convenablement. J'ai écorché sa peau, je l'ai fait sécher et je l'ai vendue. Les peaux de vaches, quand elles sont bien préparées, se vendent très cher. C'est avec l'argent tiré de la vente que j'ai commencé ma nouvelle fortune.

— En vérité, s'écria le roi, tu me donnes là un précieux conseil. Si la vente d'une seule peau de vache t'a donné la fortune, mon royaume est sauvé. Je sacrifierai mes innombrables troupeaux et leur vente aura tôt fait de remettre à flot les finances du pays.

Le roi remercia Petit-Jean et fit appeler son intendant :

— Qu'on tue toutes les vaches de mes troupeaux. Quand les peaux seront prêtes, tu les chargeras sur des charrettes et tu iras les vendre à travers le pays. C'est toi qui dirigeras l'expédition dont je te rends responsable. Attention aux voleurs et ne repars pas devant moi que tout ne soit vendu et au meilleur prix.

Hélas, l'intendant avait beau proposer ses peaux à tous ceux qu'il rencontrait, personne n'en voulait. Aucun acquéreur – fût-ce au plus bas prix – ni dans les villes, ni dans les villages. La chaleur était forte et le convoi de peaux répandit bientôt une odeur nauséabonde. L'intendant, cependant, s'obstinait à poursuivre sa route, n'osant paraître bredouille devant le roi. Enfin, à force d'être exposées au soleil et à la pluie depuis des mois, les peaux commencèrent à pourrir. Il fallut se débarrasser de la cargaison et rentrer au château.

La colère du roi fut terrible. Il fit pendre le malheureux intendant, mais sa rancœur n'était pas apaisée. Non seulement les finances du royaume n'étaient pas renflouées, mais il n'avait plus de troupeaux. C'est alors qu'il se souvint de Petit-Jean. Ce drôle se serait-il moqué de lui ?

— Holà ! Gardes ! Qu'on aille chercher Petit-Jean à la ville voisine et qu'on me l'amène pieds et poings liés !

Les gardes, selon les ordres du roi, arrêtèrent Petit-Jean. Ils le mirent dans un sac, malgré ses protestations, et reprirent le chemin du palais.

La route était longue, la chaleur écrasante et le sac pesait lourd aux épaules des gardes. Au premier cabaret qu'ils rencontrèrent, ils firent halte et, laissant leur fardeau bien ficelé à la porte, ils entrèrent

se désaltérer et se reposer.

Petit-Jean, pendant ce temps, ne restait pas inactif. Curieux de voir ce qui se passait à l'extérieur, il gratta la toile du sac avec ses ongles et parvint à faire un trou suffisamment large pour lui permettre de voir aux alentours. On n'était pas loin de midi et les passants étaient rares. Enfin, un piétinement de troupeau s'approcha, et Petit-Jean vit bientôt que c'était un jeune berger qui conduisait un troupeau d'une centaine de moutons. Il entrevit là le moyen de s'échapper :

— Hé ! Pst ! Berger !

— Holà, qui donc m'appelle ?

— Ici, regarde dans le sac près de la porte !

Le berger s'approcha fort intrigué.

— Aie pitié de moi, mon bon ami, lui dit Petit-Jean. Le roi m'a fait enlever par ses gardes afin que je devienne le gardien de ses écuries. C'est une bonne place où l'on est bien nourri et bien payé...

— De quoi te plains-tu donc, interrompit le berger.

— C'est que, vois-tu, j'ai une peur malade des chevaux. À l'avance, je suis fou de terreur quand je pense qu'il me faudra soigner et nourrir plus d'une centaine de ces animaux. Si tu connaissais quelqu'un que ce travail intéresse, je lui céderais volontiers ma place.

— Ta proposition me plaît, répliqua le berger. J'aime beaucoup les chevaux, qui sont des animaux fiers et intelligents, et je suis las de la compagnie des moutons, qui n'ont ni esprit ni sentiment. Mais comment faire ? Le roi voudra-t-il m'accepter ?

— Rien de plus facile ! Le roi m'a fait enlever de force parce qu'il ne trouvait personne qui voulait soigner ses chevaux, mais il ne m'a jamais vu et ne s'apercevra pas du changement. Ce qu'il veut, c'est un homme capable de soigner ses bêtes, qui sont de pure race et auxquelles il tient beaucoup. Si tu es d'accord, défais les nœuds de mon sac et mets-toi à ma place. Je referai les nœuds et le tour sera joué.

Ainsi fut fait. Le berger, ne se doutant pas de ce qui l'attendait, entra dans le sac. Petit-Jean, aussitôt, prit ses jambes à son cou, non sans toutefois emporter le troupeau de moutons : c'était toujours ça de gagné !

Quand les gardes sortirent du cabaret et voulurent reprendre leur fardeau, ils le trouvèrent plus léger :

— Bah ! dit leur chef en haussant les épaules, c'est tout simplement le bon vin que nous venons de boire qui nous a donné des

forces.

Ils reprirent allègrement leur chemin, et arrivèrent bientôt au palais où le roi les attendait avec impatience :

— Enfin vous voilà ! Et voilà ce maudit vaurien ! Qu'on attache une pierre au sac et qu'on le jette dans la rivière. C'est tout ce qu'un sujet mérite lorsqu'il trompe son roi.

Les gardes obéirent et c'en fut fait du pauvre berger.

L'affaire en serait restée là sans l'imprudence de Petit-Jean. Maintenant qu'il était sain et sauf, il avait oublié les dangers courus et, tout fier de son beau troupeau de moutons, il se promena non loin du palais. Il fut reconnu et la nouvelle de sa résurrection parvint jusqu'au roi qui le fit venir :

— Es-tu donc un suppôt du diable, coquin ? Je t'avais fait jeter à l'eau avec une pierre au cou, et te voilà bien vivant et, qui plus est, propriétaire d'un beau troupeau de moutons. Comment t'y prends-tu donc pour refaire ta vie et ta fortune en un tour de main ?

— Sire, répondit humblement Petit-Jean, c'est à vous que je dois ma fortune. J'en ai trouvé le secret au fond de la rivière et je vous remercie de m'y avoir fait jeter. Quand j'aurai vendu les moutons que voici, je plongerai de nouveau pour aller en acheter d'autres.

Ce discours remplit le roi d'espérance. Cette fois, il ne pouvait s'agir d'une plaisanterie car Petit-Jean était bien vivant, là, devant lui. Il appela ses gardes :

— Mettez-moi dans un sac semblable à celui où vous aviez enfermé cet homme. Ficelez le sac solidement, attachez-y une pierre et jetez-moi dans la rivière. Je veux enfin trouver le secret de la fortune.

L'ordre était étrange, mais les gardes craignaient trop leur maître pour discuter. Ils lui obéirent immédiatement et, rassemblant leurs forces, lancèrent le sac au milieu de la rivière. L'eau se referma, il y eut quelques remous, puis tout redevint calme... Et l'on n'entendit plus jamais parler du roi !



La Bourrique Magistrat

(Île Rodrigues)



ABRIEL, jeune mulâtre d'une vingtaine d'années, désespérait de trouver du travail à sa convenance et surtout à la hauteur, disait-il, de ses capacités. C'est que notre homme, qui était rusé comme pas un, mais pas très intelligent, avait décidé d'être professeur et ne voulait pas en démordre. Bien entendu, ses prétentions ne pouvaient aboutir : qui voudrait confier ses enfants à un jeune homme sans expérience et, qui plus est, sans diplôme sérieux ? Les journées de Gabriel étaient donc occupées à flâner au soleil.

Il aimait se promener aux abords du port et se faire raconter leurs aventures par les marins qui y faisaient escale. Il songea même à s'embarquer, mais une autre idée lui fit vite oublier celle-ci.

Gabriel avait maintes fois entendu parler de la naïveté et de la crédulité des habitants de l'île Rodrigues, qui est une dépendance de Maurice. Il prit donc le bateau et s'en alla chercher fortune de ce côté.

Dès que le bateau entra dans le port, Gabriel vit se presser sur le quai une multitude bigarrée. Port-Mathurin, capitale et port de Rodrigues, groupe les principaux bâtiments de l'île : les locaux commerciaux, le tribunal, le quartier général de la police, la résidence du magistrat (chef du pays) et celle de bien d'autres fonctionnaires... Les jours où l'on signale l'arrivée d'un navire, la ville voit sa population et son activité décupler.

C'est que l'événement le plus heureux pour tout Rodriguais est, sans contredit, l'arrivée d'un bateau, et principalement de celui qui vient régulièrement de Maurice, apportant le courrier et des

marchandises diverses...

L'arrivée du bateau est annoncée plusieurs jours à l'avance. Du plus haut point de l'île, on scrute sans cesse l'horizon et quand enfin le navire, qui n'est encore qu'un minuscule point noir à l'horizon, est aperçu, de toutes parts on l'annonce par ces cris : « *Sail ho !* » que les échos de la montagne répètent de concert avec les gens de la vallée.

De tous les villages, les habitants sortent et se dirigent vers le port. En dévalant la montagne, chargés de balles d'acacia, de haricots, de pois chiches ou d'autres denrées et de volatiles de différentes espèces, les hommes chantent en mesure des refrains joyeux pour se donner du courage. Les femmes mettent de belles robes multicolores et portent, elles aussi, de menus colis en poussant devant elles le gros bétail.

Tout ce monde se réunit sur le port en une foule dense, remuante, et surtout très bruyante. Les commerçants, qui flairent de bonnes affaires, vantent leurs marchandises. Des grappes de volailles toutes caquetantes sont pesées, soupesées et, après bien des discussions, jetées pêle-mêle dans de vastes cageots. Par moments, les cris des bœufs, des chèvres et des moutons couvrent le brouhaha et c'est alors un tintamarre assourdissant. Adieu, le calme et la monotonie habituels : c'est jour de fête à Port-Mathurin ! Tous, jusqu'aux notables de la ville, attendent le bateau impatiemment, certains pour accueillir des amis ou des parents revenant de Maurice, d'autres, plus modestement, pour recevoir un courrier ardemment désiré.

Telle était donc l'atmosphère qui régnait au port quand Gabriel y débarqua. Un instant abasourdi, il ne tarda pas à reprendre confiance et se mêla à la foule des indigènes. Il fit rapidement connaissance de ses nouveaux compatriotes et se débrouilla si bien qu'au bout d'une semaine il était installé dans une petite maison, un peu à l'écart de la ville.

Monsieur l'inspecteur, car tel était le titre que Gabriel s'était donné, eut beaucoup de mal à recruter des élèves. À Rodrigues, peu nombreux sont ceux qui cultivent les lettres. Le jeune homme, cependant, avait plus d'un argument pour se défendre :

— Envoyez-moi vos enfants, disait-il aux parents. Je leur donnerai de l'instruction, ce qui leur sera fort utile dans la vie. Et pendant qu'ils seront en classe, vous pourrez vaquer tranquillement à vos occupations, car ils ne polissonneront plus dans les rues.

Tant bien que mal, une dizaine d'élèves furent bientôt inscrits et Gabriel se mit au travail. Le misérable instituteur allait avoir du fil à retordre, car ces enfants, qui n'avaient pas du tout envie d'apprendre à lire, ne s'intéressaient pas aux leçons et bâillaient à qui mieux mieux en attendant la fin de la classe. Le maître, qui prenait sa tâche au

sérieux, se désolait de ne rien pouvoir leur apprendre. Un jour, il s'écria en colère :

— Vous êtes pires que des bourriques ! Je suis certain que j'obtiendrais plus de satisfaction si j'avais une bourrique comme élève.

La fenêtre était ouverte et un montagnard qui passait par là entendit l'apostrophe de l'instituteur. À la fin de la classe, il entra voir Gabriel :

— Maître, lui dit-il, j'ai entendu ce que tu disais tout à l'heure à tes méchants élèves. Je possède une bourrique qui est ma seule famille et ma seule fortune et je serais fier et heureux qu'elle sache lire. Voudrais-tu la prendre comme élève ?

Une telle proposition surprit beaucoup Gabriel, qui se retint pour ne pas éclater de rire et se moquer du bonhomme. Puis, à la réflexion, il se souvint de ce qu'on lui avait dit de la légendaire crédulité des indigènes et il résolut de tenter l'aventure :

— J'accepte, dit-il au montagnard. Mais comme c'est un travail particulièrement difficile, tu devras me donner pour cela au moins dix roupies par mois et me fournir du fourrage pour nourrir l'animal.

Le bonhomme, répétant que sa bourrique était ce qu'il avait de plus cher au monde, sa seule famille, sa seule fortune, accepta ces conditions et, dès le lendemain, amena l'animal chez l'instituteur. Celui-ci se disait en lui-même qu'il finirait bien par trouver un moyen pour se tirer de cette curieuse situation.

À la fin de chaque mois, le propriétaire venait payer la pension de la bourrique et s'enquérail auprès du maître des progrès de son élève :

— Oh, elle est très intelligente, répondait effrontément Gabriel. Elle progresse régulièrement et fait honte à tous ces enfants imbéciles qui ne veulent rien apprendre.

Au bout de trois mois, il eut même recours à une ruse de son invention pour mieux abuser le propriétaire. La bourrique, comme toutes celles de son espèce, était très friande de pois chiches. Gabriel prit donc un grand livre, mit une de ces graines entre chaque page et dressa l'animal à tourner les pages avec sa langue pour les attraper. La bourrique en mangeait une et, d'un coup de langue, tournait la page pour avoir la suivante. Quand elle fut bien entraînée à ce jeu, Gabriel fit venir le propriétaire :

— Regarde, mon ami, t'avais-je menti ? Ta bourrique est devenue si savante que lorsqu'elle a fini de lire une page, elle la tourne pour lire la suivante.

Devant ce prodige, le montagnard ne se tint pas de joie. Il

imaginait naïvement le plus bel avenir pour sa bourrique et la voyait institutrice à son tour dans quelques années. Il félicita chaudement Gabriel et doubla son traitement.

Cependant, malgré l'argent que lui rapportait son singulier élève, l'instituteur se trouvait dans de grandes difficultés pécuniaires. Son métier ne lui permettait pas de vivre très à l'aise, et Gabriel s'était endetté chez tous les commerçants. Ne sachant comment les payer et craignant d'être traduit en justice, il décida de vendre la bourrique. Il en obtint un bon prix et put ainsi payer ses dettes. Mais le montagnard n'oubliait pas sa chère bête et, à la fin du mois, Gabriel dut bien trouver une explication à son absence. Une fois de plus, il eut recours à la ruse :

— Que je suis heureux de te revoir, mon ami, dit-il au bonhomme. J'allais justement monter jusqu'à ton village pour t'annoncer une bonne nouvelle : ta bourrique est devenue tellement savante qu'elle a passé avec succès tous les examens nécessaires pour devenir magistrat. Elle siège maintenant au tribunal.

Le montagnard avait une telle estime pour sa bourrique, sa seule famille, sa seule fortune, qu'il crut sans peine les boniments de l'instituteur. Il récompensa largement Gabriel pour ses peines et, fier d'une telle réussite, se dirigea sans plus tarder vers le tribunal pour féliciter sa chère bourrique.

Le magistrat était en séance. Tranquillement, le montagnard traversa la salle, s'approcha et, sans se soucier de l'assistance, l'interpella familièrement :

— Eh, eh, ma belle bourrique, tu vois que j'avais raison de t'envoyer à l'école ! Tu me fais honneur et je suis fier de tes succès.

Le magistrat, dérangé dans son travail, demanda ce que voulait ce fou et ordonna de le faire sortir :

— Comment ! s'écria le bonhomme indigné, tu fais semblant maintenant de ne pas me reconnaître ? Souviens-toi que tu n'étais qu'une pauvre bourrique et que, si tu es haut placé aujourd'hui, c'est bien à moi que tu le dois.

Je me suis privé pour te payer des leçons et tu n'es qu'un orgueilleux et un ingrat, car sans l'instruction que je t'ai fait donner, tu ne serais pas magistrat aujourd'hui !

Insulter un magistrat en plein tribunal est une faute grave punie par la loi. On emmenait déjà le montagnard en prison, quand le magistrat, intrigué par les discours du bonhomme, voulut en savoir plus long. Il le questionna et, de fil en aiguille, apprit toute l'histoire.

Le propriétaire de la bourrique eut beaucoup de mal à admettre qu'il avait été berné. Quant à Gabriel, il fut condamné à six mois de travaux forcés et expulsé de l'île. Il apprit ainsi à ses dépens qu'on ne doit pas tromper son prochain en prétendant apprendre aux autres, fût-ce à une bourrique, ce que l'on ne connaît pas soi-même.



L'œuf et le Balai

(Île Rodrigues)



Quand Maria eut atteint ses dix-huit ans, tous les garçons du village voulurent l'avoir pour épouse, tant elle était belle. Les soirs de bal, elle avait tellement de cavaliers pour la faire danser qu'elle avait peine à marcher pour rentrer chez elle la fête finie, tant ses petits pieds la faisaient souffrir.

À force de s'entendre dire par tout le monde qu'elle était jolie comme un cœur, Maria était devenue très ambitieuse. Elle rêvait de belles toilettes et de beaux bijoux, tout un luxe qu'aucun des garçons du village ne pourrait jamais lui offrir. C'est ainsi que, l'une après l'autre, elle repoussait leurs demandes en mariage. Ses parents, qui auraient aimé la voir mariée et à l'abri du besoin avant qu'eux-mêmes ne disparussent, ne comprenaient pas son attitude et la pressaient d'accepter :

— Voyons, ma fille, ces prétendants sont tous d'excellents partis, et tu n'as que l'embarras du choix. Tu trouverais parmi eux un bon mari si tu ne t'entêtais sottement à les repousser. As-tu au moins une raison pour ce faire ?

Et la jeune fille répondait invariablement :

— Je ne me marierai qu'avec un roi qui aura une grande médaille d'or sur la poitrine et qui viendra me chercher dans une voiture doublée de satin bleu, parsemée de clous de diamant et tirée par quatre chevaux blancs.

Sa mère espérait qu'une telle folie lui passerait bien vite, car nul

roi ne viendrait jamais dans leur pauvre village pour demander sa fille en mariage.

Les jours passaient, et Maria s'entêtait toujours. Or, voilà qu'un beau matin, un galop de chevaux retentit dans la cour. Tous accoururent, et là, devant la porte de la maisonnette, ils virent s'arrêter une petite voiture parsemée de clous de diamant, doublée de satin bleu et tirée par quatre chevaux blancs. Un grand et beau jeune homme en sortit, portant sur sa poitrine une médaille d'or. Sans plus attendre, il se dirigea vers les parents de Maria :

— Je suis roi. J'ai vu votre fille en songe et je viens la chercher pour l'épouser.

Maria y consentit avec empressement, trop heureuse de voir son rêve se réaliser. Ses parents s'inquiétaient un peu de donner leur fille à un inconnu, fût-il roi, mais ils étaient heureux de la caser et ils acceptèrent le jeune homme pour gendre.

La noce se fit dès le lendemain, suivie d'un banquet, et, le soir venu, les nouveaux époux montèrent dans leur carrosse, en route pour le palais du roi. Les clous de diamant jetaient de tels feux qu'ils éclairaient la route mieux qu'une lanterne ; on y voyait comme en plein jour.

Dans son palais doré, la jeune femme menait l'existence dont elle avait rêvé. Elle possédait enfin le luxe qu'elle désirait : belle maison, beaux meubles, belles toilettes, beaux bijoux... Elle avait tout pour être heureuse ; seule l'attitude de son mari était bizarre. Le roi était généreux et ne lui refusait rien, mais il la laissait souvent toute seule, prétextant des parties de chasse ou des réunions avec des amis.

Maria ne tarda pas à s'ennuyer. Elle vivait dans le luxe, certes, mais aussi dans la solitude. Son mari la quittait dès l'aurore. Quand elle était seule dans son grand lit, des servantes lui apportaient, sur un plateau d'argent, du café au lait, des gâteaux, du miel et des fruits. Restée toute seule, elle soupirait et goûtait du bout des lèvres et sans grand appétit toutes ces bonnes choses. Une petite souris, qui trottait à travers la chambre, attrapait quelques miettes par-ci, par-là. D'abord silencieuse comme toutes les souris, elle finit par s'enhardir jusqu'à grimper sur le lit de Maria :

— Bonjour ! Que de bonnes choses ! J'ai grand faim ; sois gentille, fais-moi goûter à ton café au lait et à toutes ces friandises ; tu ne le regretteras pas...

Amusée, la jeune femme, qui s'ennuyait et se sentait bien seule, prit l'habitude de gâter chaque matin la petite souris. Et elle lui parlait comme à une amie, lui racontant ses soucis :

— Petite souris, petite souris, que je regrette d'avoir été si ambitieuse ! À quoi me servent ces bijoux, ces toilettes, ces assiettes d'or ? Mon mari ne me parle jamais de ses affaires et je le vois rarement seul. Quand il rentre pour le dîner, il a toujours un ou deux amis avec lui. Dès le repas terminé, il me demande de me retirer dans ma chambre car, dit-il, je gênerais leurs discussions. Oh ! que je suis malheureuse d'être si seule...

La petite souris se désolait du chagrin de son amie. Un matin, elle arriva plus tôt que d'habitude et lui dit :

— Dans deux jours, ce sera la pleine lune et j'ai appris que ce soir-là ton mari invitera de nombreux amis à dîner. Retire-toi de bonne heure dans ta chambre après dîner, et laisse les hommes bavarder entre eux. Puis, vers minuit, quand tous te croiront endormie, lève-toi sans faire de bruit et regarde au-dehors par une fente de ton volet. Le spectacle que tu verras dans la cour t'expliquera le comportement de ton mari.

Et la souris disparut aussitôt, sans donner plus d'explications à la jeune femme fort intriguée.

Deux jours plus tard, la lune, ronde comme une boule, éclairait de sa lueur blanchâtre le château et ses jardins. On y voyait comme en plein jour. Maria était impatiente de savoir ce qu'avait voulu lui dire la petite souris. Elle suivit ses conseils et, vers minuit, se mit aux aguets derrière sa fenêtre. Ce qu'elle vit alors dans la cour la glaça d'épouvante.

Son mari et tous ses amis avaient allumé un feu et dansaient un [séga](#) [2] tout autour. L'un d'eux, tout de noir vêtu, et tenant une poule noire d'une main et un grand couteau de l'autre, se détacha du cercle. Il tua la poule et, par trois fois, tourna autour des hommes en répandant le sang du volatile. Tous alors firent silence et enlevèrent leurs vêtements. Ils ne paraissaient pas nus car de longs poils leur couvraient le corps. De plus, en regardant attentivement, la jeune femme s'aperçut qu'ils avaient chacun une longue queue. Alors, elle comprit que son mari s'adonnait à la sorcellerie et qu'ils étaient, lui et ses amis, des loups-garous, ces terribles esprits malins dont elle avait entendu parler dans son enfance. D'effroi, elle faillit s'évanouir et eut juste la force de se traîner jusqu'à son lit où elle se blottit, toute tremblante et ne pouvant trouver le sommeil.

Dehors, les loups-garous avaient repris leur danse. Le rythme du séga s'accélérait de plus en plus et leurs grandes ombres noires bondissaient plus vite. Enfin, dans un grand hurlement, ils sautèrent par-dessus le feu et coururent dans la forêt à la recherche de quelque proie.

Le lendemain, quand la petite souris vint prendre son café, elle trouva Maria encore tremblante :

— As-tu compris quelle sorte d'homme tu as épousé ? Ce soir, quand le dîner sera terminé, au lieu de monter tout de suite dans ta chambre, reste derrière la porte et écoute la conversation qu'il aura avec ses amis.

La jeune femme suivit le conseil de son amie et voici ce qu'elle entendit :

— Tu nous avais promis un vrai festin de roi, mais tu n'as pas encore tenu parole. Nous avons faim de chair fraîche ! Quand donc mangerons-nous ta femme ?

— Vous êtes impatients, répondait le roi. Je vous inviterai au festin, mais l'heure n'est pas encore venue. Ma femme est encore trop maigre ; laissons-la engraisser un peu et nous aurons un bon rôti.

Maria, de plus en plus épouvantée, ne ferma pas l'œil de la nuit et attendit anxieusement la venue de la petite souris :

— Petite souris, petite souris, toi qui es ma seule amie, dis-moi, que dois-je faire pour échapper à ces monstres ?

— Tu dois te sauver, sans plus tarder, et retourner chez tes parents. La route est longue et l'entreprise sera difficile, car les loups-garous partiront à ta recherche et, comme ils courent plus vite que toi, tu seras vite rejointe.

— Hélas ! gémit Maria ; je devrai donc mourir ? Comme je regrette ma sottise passée et que ne donnerais-je pour retrouver mon village et ma case de paille !

— Ne pleure pas, lui dit la petite souris, tu as été bonne pour moi et je t'aiderai dans ta fuite. Ce soir, dès que tu seras partie, je mettrai un oreiller sous tes draps pour faire croire à ton mari que tu es bien là en train de dormir. Ainsi, quand il s'apercevra de sa méprise, tu auras déjà pris de l'avance.

La jeune femme écoutait pleine d'espoir.

— Emporte avec toi un œuf et un balai, continua la petite souris. Dès que tu entendas le galop des loups se rapprocher, jette l'œuf derrière toi sans te retourner. S'ils te poursuivent encore, jette le balai derrière toi sans te retourner. Si tu suis en tous points mes conseils, tu auras le temps d'arriver chez tes parents et alors tu n'auras plus jamais rien à craindre de ton mari.

Maria remercia son amie et, le soir même, se mit en route. Elle suivit scrupuleusement les conseils de la souris.

En effet, peu de temps après, elle entendit le galop des loups et leurs hurlements se rapprocher d'elle. Elle jeta alors l'œuf derrière son dos, et courut plus vite, sans se retourner. L'œuf devint d'abord une flaque, puis une mare, ensuite un lac et enfin une mer profonde aux eaux gluantes que les loups-garous, tout sorciers qu'ils étaient, eurent beaucoup de mal à traverser.

Une heure plus tard, Maria courait toujours. La lune éclairait la route, et elle ne tarda pas à apercevoir la bande des loups-garous qui, bondissant sur leurs pattes nerveuses, étaient de nouveau à ses trousses. Son mari devançait les autres et poussait des hurlements rageurs qui lui glacèrent le sang. Heureusement, elle avait encore le balai que lui avait donné la petite souris. Vite, elle le jeta derrière elle et courut encore plus rapidement, sans se retourner.

Oh, miracle ! Comme par magie, chaque crin du balai devint un buisson, puis un arbre, ensuite une multitude d'arbres ! Les loups entrèrent dans la forêt, mais celle-ci était si touffue qu'ils durent couper les arbres pour se frayer un chemin. Et ils cognaient par-ci et ils cognaient par-là, hurlant et se démenant, mais en vain ! La jeune femme, pendant ce temps, courait toujours et cet obstacle retarda tellement les loups-garous qu'elle parvint à la maison de ses parents sans avoir été rejointe.

Sa mère, qui désespérait de la revoir un jour, l'accueillit avec joie et son père ferma bien vite la porte et la barricada afin que nul ne vînt troubler leur bonheur. Maria, brisée par les émotions de ces derniers jours et essoufflée d'avoir tant couru, ne pouvait plus parler. Elle pleurait de joie en serrant ses parents sur son cœur. Enfin, elle raconta ses mésaventures. Quand elle eut fini, sa mère s'écria :

— Je suis si reconnaissante à ta petite souris de t'avoir sauvé la vie que plus jamais je ne tuerai de souris, même si elles mangent tous mes gâteaux coco.

Le lendemain, un grand banquet réunit tout le village pour fêter le retour de l'enfant prodigue. Personne, sauf Maria, ne remarqua qu'une petite souris grise trottait sous la table pour picorer les miettes.

Le Trésor maléfique

(Île d'Agalega)



ANS la petite île d'Agalega, il y avait un tamarinier auprès duquel les habitants ne passaient pas sans frissonner. Une légende voulait qu'il fût hanté, et le commerce des esprits n'est jamais de tout repos.

L'esprit qui hantait le grand arbre avait naguère, disait-on, fait trembler bien des hommes, et non des moins courageux. Il était alors pirate, connu sous le nom de Nestor le Rouge, et nul ne lui résistait. Les nombreux bateaux qu'il captura au cours de sa carrière lui apportèrent la richesse de leurs cargaisons et, quand il faisait escale, il menait grand train de vie. Sa cruauté était immense : il tuait lui-même tous ses prisonniers et il osa même enfermer une dizaine d'esclaves dans la grotte qu'il leur avait fait creuser pour y cacher ses trésors, afin que nul ne pût les lui ravir.

À sa mort, en guise de punition, il fut condamné à veiller sans relâche sur son trésor, jusqu'au jour où il trouverait quelqu'un de plus avare que lui pour prendre sa place.

Les années avaient passé, et l'esprit de Nestor le Rouge languissait d'ennui. Un raz de marée avait obstrué l'entrée de la grotte, et il avait trouvé refuge, depuis quelque deux cents ans, dans le tamarinier qui s'élevait justement entre deux rochers sur l'emplacement du trésor. Ah, combien le pirate maudissait sa cruauté passée ! Il aurait tout donné – y compris son or et ses pierres précieuses – pour pouvoir dormir tranquillement. Il rêvait aussi d'aller parfois errer sur l'océan et de se laisser bercer par le bruit des vagues...

Mais le temps passait, les années s'ajoutaient aux années et il ne trouvait personne qui pût prendre sa place.

Un jour, deux jeunes pêcheurs, qui s'étaient aventurés jusque-là, vinrent s'asseoir à l'ombre du tamarinier :

— Reposons-nous ici quelques instants avant de continuer notre marche !

— Sais-tu que Joseph a vendu sa barque ? Encore une que ce vieux grigou de Jacob aura achetée pour une bouchée de pain !

— Cela ne m'étonne pas ! Ma tante, tu la connais, Adrienne, la sœur aînée de mon père, eh bien, elle dit toujours qu'il est attiré par l'argent comme une abeille par le sucre. Il va et vient, tout de loques habillé, mais le soir, quand il a fermé sa porte et tiré ses volets, il s'assoit devant sa table et, toute la nuit, il compte et recompte sa fortune.

— Es-tu bien sûr de ce que tu dis ? Il possède seulement cinq..., non, six barques de pêche, et il n'a pu s'enrichir à ce point !

— Va savoir ! En tout cas, tous ici te diront qu'il vendrait son âme pour un sac d'écus.

À entendre leur conversation, Nestor le Rouge sentit l'espoir renaître. Voilà enfin un homme avare qui pourrait le remplacer ! Le soir même, il apparut en songe au vieux Jacob et lui proposa un marché :

— Je possède un trésor si grand que ta case ne suffirait pas à contenir la moitié de son or. J'ai été condamné à surveiller mes richesses, mais, si tu me procures un remplaçant, je serai libre et, pour te récompenser, je te donnerai la moitié du trésor. Attention ! Tu as seulement une journée pour réfléchir à ma proposition. Je viendrai chercher ta réponse demain soir.

Au matin, le vieil avare se réveilla encore tout ému par le rêve qui l'avait hanté. Il ne cessa d'y penser toute la journée et il aurait souhaité que ce ne fût pas seulement un rêve. Il se voyait, le soir, dans sa maison, enfouissant ses mains dans l'immense tas d'or. Quel plaisir ! Il en riait d'avance. Ah, si l'esprit revenait comme promis, il accepterait le marché sans hésiter ; il ne lui serait pas difficile ensuite de trouver une victime.

Or, dans la soirée, contre toute attente, alors que le vieux Jacob se désolait que son rêve ne pût se réaliser, l'esprit de Nestor le Rouge lui apparut.

On devine avec quelle hâte Jacob conclut l'affaire !

— Mais prends garde ! lui dit l'esprit. Si tu ne me trouves pas un remplaçant avant les douze coups de minuit, c'est toi qui y perdras la vie.

L'avare était tellement alléché par la promesse de l'or que la menace du pirate ne l'effraya pas. Sans plus réfléchir, il lui promit de trouver un remplaçant dès le lendemain.

À l'aurore, voilà notre homme planté sur le bord de la grand-route, dans l'attente d'un voyageur solitaire. Par malchance, il ne passait que des gens en groupe de deux, trois ou quatre. Pas un seul pêcheur, pas un seul paysan à qui faire sa proposition !

Les heures passaient et Jacob sentait l'inquiétude l'envahir. Il essaya même de lier conversation avec des pêcheurs et d'entraîner l'un d'eux à part, mais en vain. Le vieil avare n'était pas aimé dans le pays et les gens n'aimaient pas être vus en sa compagnie.

Plus le soleil baissait, plus l'angoisse de Jacob augmentait. Bientôt ce fut la nuit, une nuit sans lune, épaisse et sombre. Le vent qui soufflait en courtes rafales obliques glaçait ses vieux os. Il avait dû supporter la chaleur torride de midi et, maintenant, il frissonnait sous la bise du soir.

Les douze coups de minuit retentirent comme un glas funèbre. Adieu ses espérances ! Adieu ses rêves ! Bien pis : il se souvint de la terrible menace de l'esprit. Non !

Il ne voulait pas mourir ! Vite, vite il courut sur la route mais il ne rencontrait personne. Il entendait encore le son des cloches et il imaginait, en écho, le rire moqueur de l'esprit du pirate.

De plus en plus affolé, il courait de-ci, de-là, sans savoir où il allait...

Et voilà qu'involontairement, il se dirigea vers la falaise, là où se dressait le grand tamarinier. L'esprit malin, toujours en embuscade dans le grand arbre, attendait son remplaçant avec impatience. Lui aussi avait entendu les douze coups de minuit et il avait hâte d'être délivré de sa prison.

Jacob s'approche de l'arbre. L'esprit le voit venir, comprend qu'il n'a pas trouvé de remplaçant... Qu'à cela ne tienne ! C'est au tour du vieil homme maintenant d'être puni pour son amour de l'or ! Et l'esprit se prépare à exécuter sa menace.

Jacob fait encore un pas. L'esprit abaisse les deux longues branches du tamarinier et étrangle le malheureux.

C'est ainsi que le vieil avare est devenu, pour l'éternité, surveillant d'un trésor dont il n'aura jamais sa part !

Le Vieillard et le Requin

(Île d'Agalega)



Il y avait une fois un vieillard qui profitait du soleil pour se promener dans la campagne. Il était heureux de prendre enfin l'air, car depuis deux semaines il n'avait pu sortir de chez lui : des pluies torrentielles avaient rendu les chemins impraticables et avaient fait déborder les rivières. Les chauds rayons du soleil avaient tout remis en état, et la nature semblait plus belle que jamais.

Le vieillard suivait une vallée, quand son regard fut attiré par une masse noire qui remuait légèrement. C'était un requin que la crue de la rivière avait laissé sur l'herbe en se retirant. La bête, à moitié morte, supplia le vieillard de la ramener au bord de l'eau :

— Mais je suis trop vieux pour transporter un poids pareil, dit le vieillard. Jamais je n'aurais la force de te traîner jusqu'à la rivière, et ton corps glisserait entre mes mains.

— Laisse-moi entrer dans le sac que tu portes à l'épaule, suggéra le requin.

— Mais tu es fou, s'exclama le vieillard ; mon sac est bien trop petit pour que tu puisses y entrer. On voit que tu es à moitié mort ; ta vue a baissé !

— Laisse-moi faire, répondit le requin, je saurai me glisser habilement.

En effet, le gros poisson réussit à s'enrouler sur lui-même et à s'introduire dans le petit sac :

— Maintenant, dit-il au vieillard ahuri, traîne-moi jusqu'au bord de l'eau ; j'ai hâte de retrouver mon élément pour pouvoir respirer.

Avec beaucoup d'efforts, le vieil homme traîna le sac sur l'herbe jusqu'à la rivière. Il était épuisé par la marche avec un tel fardeau, et s'allongea sur la rive pendant que le requin frétillait d'aise en battant des nageoires.

Mais au lieu de s'éloigner dans l'eau, le gros poisson attrape la cheville de l'homme dans sa mâchoire :

— Holà ! que fais-tu là ? C'est ma jambe que tu tiens ; lâche-moi vite !

— C'est vrai, ricana la vilaine bête, mais j'ai grand-faim, et dans ce cas nécessité fait loi.

— Est-ce ainsi que tu me remercies de t'avoir sauvé la vie ? Sans moi tu serais mort à présent. Personne ne te donnerait raison d'une pareille ingratitude.

— C'est ce que nous verrons. Nous allons demander leur avis à tous ceux que nous rencontrerons.

Une poule s'avavançait sur le chemin. Le requin l'arrêta :

— Dis-nous qui a raison : je suis affamé, et ce maudit vieillard ne veut pas que je lui mange la jambe.

— Ne comptez pas sur moi pour défendre ce vieux. Il ne cesse de me chasser à coups de pierres si je vais dans sa cour becqueter quelques graines. Tout le bien qu'il me souhaite, c'est de me voir dans sa marmite.

— Tu vois, dit le requin d'un air moqueur au pauvre, c'est toi qui as tort ; tu n'es qu'un vieil égoïste.

À ce moment, une vache s'avança sur le chemin. Et le gros poisson la prit à son tour comme arbitre. Mais la vache n'aimait pas les hommes qui lui prenaient tout son lait et la nourrissaient chichement. Elle ne prit pas la défense du vieillard et conseilla au requin de se servir s'il avait grand faim.

— Voilà un chien qui s'approche, dit le vieillard. Celui-là est sûrement l'ami des hommes ; demandons-lui ce qu'il pense de ta mauvaise action.

— Dépêche-toi de lui raconter ce qui s'est passé car j'ai grand faim, s'impatienta le requin.

Le chien, après avoir écouté leur cas, réfléchit un instant et déclara :

— Avant tout, laissez-moi vous dire, chers amis, que je ne crois absolument pas à votre histoire de fou. Tu veux dire, bonhomme, que ce gros requin a pu pénétrer dans ce petit sac ! Laisse-moi rire !

— Mais si, affirma le vieillard, désespéré.

— Je ne suis pas aussi sot que toi, ajouta le chien. Je ne te croirai jamais sans l'avoir vu moi-même.

Poussé à bout, le requin se mit à faire la démonstration de son habileté. Il s'enroula, se rapetissa et s'introduisit dans le sac. Le chien sauta alors sur lui et le ficela solidement, et s'adressant au vieillard :

— Tu as eu tort de faire confiance à cette sale bête ; elle ne méritait pas que tu lui sauves la vie. Enfuie-toi et laisse-la périr, sinon elle n'hésitera pas à te manger la jambe.

À ce moment apparut un miséreux sur le bord de la rivière. Il s'adressa humblement au vieillard :

— Je devine que vous avez fait bonne pêche à voir votre sac plein de poissons frétilants. Auriez-vous la bonté de me donner un de vos poissons ? Je n'ai rien à offrir à mes enfants pour leur déjeuner ; ce serait un régal pour eux.

— Tu te trompes, ami ; il n'y a pas de petits poissons dans mon sac. Ce qui remue là, c'est un gros requin ; je te l'offre de bon cœur, et le sac avec. Mon vieil estomac ne peut plus digérer que la soupe.

Le miséreux, ivre de joie à l'idée de pouvoir nourrir sa nombreuse famille, se confondit en remerciements et s'éloigna en traînant le lourd fardeau.

Quant au vieil homme, il repartit chez lui, accompagné du chien qui gambadait joyeusement à ses côtés. Tous deux étaient satisfaits de la façon dont s'était terminée leur aventure.

Les Trois Souhaits

(Îles Chagos)



AOUL plia ses filets, rentra ses lignes et, péniblement, hissa l'ancre dans sa barque. Depuis l'aube il pêchait et, une fois de plus, sa pêche suffirait tout juste à nourrir sa famille. Il se faisait trop vieux et ne parvenait pas à entretenir les quinze enfants que lui avait donnés sa femme.

Quinze enfants ! Il en était fier, le vieux pêcheur, et il les chérissait tous, mais c'était une tâche très lourde de les élever. Dans deux ans, l'aîné des garçons pourrait prendre la relève et l'aider, mais tiendrait-il encore longtemps à faire ce dur métier ?

Dès l'aube, il quittait la grande case au toit de chaume, portant sur ses maigres épaules deux ou trois avirons et parfois même une grande voile blanche. Un morceau de pain et un peu de rhum, voilà sa nourriture pour la journée. Il s'en allait pêcher au loin, se laissant voguer au gré du vent, car ses bras n'avaient plus la force de remonter les courants à la rame.

Durant toute une longue journée il travaillait, mais il ramenait rarement assez de poissons. Les grosses prises réussissaient à se libérer de l'hameçon et le menu fretin qu'il offrait en vente au port de pêche lui rapportait juste quelques sous, de quoi assurer le pain quotidien familial, mais sans plus.

Ah ! qu'il était loin le temps où Raoul le pêcheur ramenait des filets pleins à craquer de thons, de gueules-pavées, de dames-berri et de homards. En ce temps-là, il rentrait fièrement au logis, les poches pleines de monnaie sonnante et trébuchante. Les enfants se rassemblaient pour l'entendre raconter ses exploits du jour, pendant

que leur mère, un large sourire éclairant son visage resplendissant de santé, attisait un grand feu de bois pour préparer le repas.

Un soir qu'il revenait de la pêche, le panier plus léger encore que d'habitude, il fut pris de désespoir à l'idée de rentrer chez lui les mains vides. Il s'assit au pied d'un cocotier et se mit à pleurer.

Tout à coup, ô surprise, il entendit quelqu'un lui dire :

— Pourquoi pleurer, vieil homme ? Le vent chante dans les filaos et le sable est chaud et doux. Regarde la mer, n'est-elle pas forte et vigoureuse ? Elle est bien plus vieille que ton père et le père de ton père et le père du père de ton père...

Tout ébahi, le vieux pêcheur regardait, les yeux écarquillés, celle qui lui tenait ces étranges propos. Devant lui, se tenait une merveilleuse créature ; ses cheveux dénoués flottaient dans le vent avec une odeur d'algues et de goémon, et elle était vêtue d'une robe scintillante comme les écailles des poissons quand le vieux pêcheur les sortait de l'eau :

— Madame !... Ô belle madame, répétait Raoul, tout tremblant d'admiration et d'effroi.

— N'aie pas peur, vieil homme, reprit l'étrange créature, je te connais et ne te veux que du bien. Depuis de longues années, je te vois travailler avec courage et je sais qu'aujourd'hui tu es dans la misère. Regarde ! Je suis la fée de la mer et bientôt, si tu le veux, tu retrouveras tes forces et tu seras riche.

Elle parlait encore que le vieux pêcheur sentait de nouveau son sang bouillonner dans ses veines et les muscles de ses bras se gonfler. Ô miracle ! Le vieil homme en pleurait de joie :

— Ô madame, belle madame, comment vous remercier...

— Prends ceci, continua la fée en souriant.

Et elle lui tendit trois noix de coco.

— Il te suffira d'invoquer mon nom et, à chaque fois que tu en couperas une, tu feras un vœu et il sera exaucé sur l'heure.

Ayant dit, la fée disparut et le vieil homme resta seul. Il se demandait s'il avait rêvé. Mais non car il sentait en lui une force juvénile et les trois noix de coco étaient bien réelles. Tout heureux de cette bonne aubaine, il se hâta vers sa case.

Sa femme, cependant, se mit fort en colère en le voyant rentrer sans poissons, avec seulement trois noix de coco dans les mains :

— Serais-tu devenu fou que tu me rapportes des noix de coco maintenant ? Tu veux donc nous faire mourir de faim ! Regarde tes

quinze enfants ! Ils ont besoin de manger pour grandir et de manger autre chose que des noix de coco !

— Calme-toi femme et, au lieu de crier, laisse-moi te raconter l'heureuse fortune qui nous arrive.

Et le bonhomme de relater sa rencontre. En l'entendant, sa femme se mit à crier de plus belle :

— J'avais raison de dire que tu étais devenu fou. Que vais-je devenir avec un mari pareil ? Une fée ! Il aurait mieux valu que tu nous apportes des poissons. La fée de la mer ! Et que veux-tu lui demander pauvre malheureux ? Encore des enfants ?

Ce disant, elle avait pris un grand couteau et fendu une des noix de coco. Aussitôt, la case se remplit d'enfants. Il y en avait des douzaines et de tous les âges. Ils s'accrochaient par grappes aux genoux du pêcheur et de sa femme. Ceux-ci, épouvantés, se lamentaient ne sachant que faire. Enfin, au milieu de tout ce vacarme, la femme reprit ses esprits et dit à son mari :

— Puisque tu peux faire un souhait en coupant une autre noix de coco, demande à ta fée de reprendre tous ces enfants dont nous ne savons que faire.

Raoul obéit. Et sitôt qu'il eut planté son couteau dans la deuxième noix, tous les enfants disparurent comme par enchantement. Mais hélas ! les pauvres gens s'aperçurent que leurs quinze enfants chéris avaient disparu avec les autres. Ils se lamentèrent de nouveau car, bien que ceux-ci leur eussent donné beaucoup de soucis, ils les aimaient tendrement.

Une fois de plus, la femme de Raoul trouva la solution :

— Il te reste encore une noix magique, mon cher mari. Prends vite ton couteau et demande à la fée de la mer de nous rendre nos quinze enfants.

Sitôt dit, sitôt fait. Le couteau est planté dans la troisième noix et voilà les quinze enfants sautant au cou de leurs parents.

Le pêcheur n'avait pas su profiter de l'occasion et il ne devint jamais riche. Cependant, s'il avait perdu les trois noix magiques, du moins avait-il conservé sa force retrouvée. De nouveau, il put manier aisément les rames de sa barque pour aller au loin chercher de gros poissons qu'il vendit un bon prix au marché. Par son travail, il put nourrir sa nombreuse famille sans plus jamais se décourager et la joie régna de nouveau dans la grande case, sous les cocotiers.



Le Singe trop rusé

(îles Chagos)



Il y avait une fois un singe très rusé qui se vantait de pouvoir se moquer de tout le monde et d'être toujours le gagnant de ses machinations.

Un jour qu'il se balançait gaiement sur la haute branche d'un filao, une hirondelle vint se percher près de lui. La conversation s'engagea :

— D'où viens-tu, charmant petit oiseau ?

— Je viens de la petite île que tu vois à l'horizon. C'est un endroit merveilleux où l'on peut trouver toute sorte de bonnes choses. Tu devrais aller y faire un tour ; tu ne le regretterais pas.

— Cela me plairait beaucoup, en effet. Mais, hélas ! je ne sais ni nager ni voler.

Toujours rusé, le singe réfléchit un instant et finit par trouver une combinaison très astucieuse :

— Écoute, petite hirondelle, si tu veux bien m'aider, j'ai une idée qui nous permettrait d'aller tous les deux jusqu'à l'île que j'ai la plus grande envie de connaître.

— Mais comment pourrais-je t'aider, puisque tu ne sais ni nager ni voler ?

— Voilà mon projet : avec la peau d'un gros concombre coupé en deux, je vais fabriquer un petit bateau. Tu te poseras sur l'avant, et tes deux ailes déployées nous serviront de voiles. Ma longue queue traînant dans l'eau sera le gouvernail, et nous ferons ainsi la traversée sans difficulté. Si tu consens, je t'offrirai une bonne récompense.

L'hirondelle fut tentée par cette façon originale de naviguer avec

un joyeux compagnon, et accepta. Le singe coupa habilement dans sa longueur un gros concombre, et le bateau se trouva prêt pour l'aventure. Mais ce jour-là la mer était très calme ; il n'y avait pas le moindre souffle de vent et les ailes de l'oiseau ne servaient à rien. Le bateau avançait à peine et le voyage s'éternisait. Après plusieurs heures de navigation, le singe commença à avoir grand faim. Il ne put résister à l'envie de croquer un morceau de la barque.

— Que fais-tu là, malheureux ? s'écria l'hirondelle.

— Ce n'est rien ; j'établis l'équilibre du bateau qui penchait trop de mon côté.

Une heure plus tard le singe croqua un autre morceau, toujours sous le même prétexte. Et comme la faim vient en mangeant, il croqua ça et là d'autres petits morceaux, si bien que l'embarcation était sur le point de sombrer. L'hirondelle se fâcha :

— Tu es fou ! Que vas-tu devenir si la barque chavire ? Moi je peux voler, je ne risque donc rien, mais toi tu périras.

Elle n'avait pas achevé ces mots que le bateau commença à prendre l'eau dangereusement :

— Je t'aurai prévenu. Tu te repentiras de ta bêtise... Adieu ! Je t'abandonne à ton triste sort.

Et d'un coup d'aile l'hirondelle disparut dans le ciel bleu. Le pauvre singe se trouvait dans une situation désespérée car le naufrage semblait inévitable. Par bonheur, notre compère aperçut à la surface de l'eau transparente un gros poisson aux écailles irisées. C'était une carangue. Usant de son astuce habituelle, le singe la flatta, la cajola et lui fit une proposition :

— Si tu veux bien m'emmener à terre sur ton dos, je te donnerai une forte récompense. Dans cette île que tu vois là-bas, j'ai une réserve de pièces d'or que je t'offrirai dès que je serai débarqué. Tu peux avoir confiance en moi.

La carangue ne passe pas pour un poisson très intelligent. Le marché fut vite conclu. Le singe s'installa à califourchon sur le dos de la grosse bête et s'agrippa aux nageoires pour ne pas glisser. La mer était calme, la navigation se fit sans la moindre difficulté, et le singe sauta à terre.

— Attends-moi un instant sans t'éloigner du rivage ; je vais chercher les pièces d'or que je t'ai promises.

Entre deux rochers, le singe découvrit un sac qu'un pêcheur avait oublié là. Il le remplit de petits cailloux et retourna vers la mer.

— Voilà ta récompense, dit-il à la carangue. Mais ce sac est un peu

profond ; glisse-toi à l'intérieur pour pouvoir saisir les pièces.

Le poisson ne se fut pas plutôt introduit dans le sac que le singe le ficela solidement et le traîna sur le sable. Et là, d'un violent coup de gourdin il assomma la carangue et décida d'aller la vendre au petit village voisin. Il se promena ainsi avec son sac sur le dos jusqu'à ce qu'il aperçut une vieille femme assise devant sa cabane.

— J'ai un beau poisson à vendre, le voulez-vous ? C'est une carangue toute fraîche sortie de la mer.

— Hélas, mon ami, ce serait avec plaisir car il y a bien longtemps que je n'ai goûté pareil morceau. Malheureusement, je suis trop pauvre et n'ai pas d'argent ; c'est mon fils qui me fait vivre en allant couper des fagots dans la forêt.

Mais le singe n'était pas à court d'imagination et il reprit :

— Moi aussi, je n'ai pas goûté de carangue depuis bien longtemps et celle-ci est vraiment tentante. Voilà ce que nous pourrions faire : je vous offre le poisson, et vous vous chargez de le faire cuire en fournissant curry, aromates, huile... Nous le dégusterons ensemble.

— Entendu, dit la vieille femme, je prépare tout de suite la marmite.

Et bientôt l'odeur de la bonne cuisine emplit la baraque. Le singe sent la faim le tenailler, car il n'a rien mangé depuis les morceaux de concombre qu'il avait eu l'imprudence de croquer :

— N'est-ce pas encore prêt ? J'ai hâte de me mettre à table ; ton curry a l'air fameux...

— Patiente un peu, mon ami. Vois, mon feu baisse sous la marmite ; il faut que j'attende mon fils qui va m'apporter des fagots.

Agacé, le singe fait le tour de la cabane et grimpe sur un arbre pour guetter le retour du fils. Bientôt il aperçoit tout au bout du chemin le garçon qui arrive avec son bois sur le dos. Brusquement, une idée diabolique germe dans l'esprit du rusé animal. Il descend de l'arbre et dit à la vieille :

— J'aperçois ton fils tout là-bas ; il est en train de se battre avec des vauriens qui veulent lui voler son bois. Cours vite à son secours, je vais surveiller la marmite pendant ton absence.

La femme, inquiète, court le plus vite que lui permettent ses vieilles jambes. Elle parvient tout épuisée et essoufflée près de son fils, qu'elle trouve bien tranquille avec son fagot, sans trace de voleurs ni de bataille.

Pendant ce temps, le singe déguste avec délices la carangue et la

bonne sauce au curry. Puis il emplît la marmite de cailloux et grimpe dans son arbre pour jouir du bon tour qu'il a joué à la vieille. En effet, il la voit arriver avec son fils, et il entend bientôt les imprécations qu'elle rugit en découvrant le contenu de la marmite. Plus de trace de la belle carangue, sinon quelques arêtes... Furieuse de s'être laissé jouer de la sorte, elle imagine à son tour une belle vengeance. Ayant aperçu le singe juché sur l'arbre, elle dispose le bois du fagot tout autour du tronc et y met le feu. L'animal, qui se pourléchait encore d'un reste de curry, eut ainsi une triste fin.

Il avait beau être rusé, il avait trouvé plus malin que lui !



Le Coquillage magique

(Archipel des Cargados Carajos)



ÉONTINE prit la bouteille d'huile de coco, en versa dans sa main gauche et, à gestes larges, enduisit ses cheveux noirs et crépus. Elle pouvait avoir seize ou dix-huit ans, et son corps vigoureux et délié, libre sous la misérable robe de coton imprimé, compensait la pauvreté de sa mise.

Aujourd'hui, c'était jour de fête. Plus exactement, c'est Léontine qui avait décidé qu'aujourd'hui serait un jour de fête. C'était dimanche et elle ne travaillait pas. Le soleil, qui entrait à flots dans la petite maison, l'invitait à la promenade ; en deux bonds, elle franchit la porte et s'élança vers la mer.

Le jour était à peine levé et la plage était encore déserte. Léontine se sentait heureuse de vivre ce matin-là, et elle chantait à pleine voix. De temps en temps, elle s'arrêtait et dansait sur place un ou deux ségas, cette belle danse folklorique du pays. Courant et dansant, elle parvint à une petite crique protégée du vent. L'eau se blottissait dans les rochers noirs. Léontine ne résista pas et, ôtant sa robe, plongea dans la mer. L'eau était fraîche et la jeune fille folâtrait, soulevant des gerbes d'écume. Ensuite, elle plongea plus loin, à la recherche de quelque coquillage. Une vieille légende prétendait qu'un jour une fée avait laissé choir un coquillage magique. A celui ou celle qui le trouverait, il suffirait de faire un souhait et, quel qu'il soit, celui-ci serait exaucé.

Au bout de cinq à dix minutes, Léontine revint sur la plage. Elle tenait dans sa main deux coquillages : une belle porcelaine brillante aux taches brunes et grises et un bénitier de corail. La nage avait fatigué la jeune fille qui s'étendit au soleil et ne tarda pas à

s'endormir.

Or, voilà qu'un vieux pêcheur, trop vieux maintenant pour prendre la mer, vint à passer par là. Il vit la jeune fille endormie et le tableau était si charmant qu'il ne put s'empêcher d'approcher doucement.

Léontine dormait en souriant, dormait en rêvant, souriait en rêvant. Elle rêvait qu'elle avait trouvé le coquillage magique de la légende. Le bénitier de corail brillait comme de la nacre et, sous les rayons du soleil, prenait des teintes d'arc-en-ciel. Sans le savoir, Léontine se mit à parler tout haut :

— Coquillage que j'ai pêché, coquillage es-tu un magicien ? Es-tu celui que la fée perdit il y a si longtemps, comme les vieux racontent le soir autour du feu quand nous dansons le séga ?

Elle souriait toujours et ses lèvres s'entrouvraient doucement, comme les pétales d'une fleur, pour dire ce mot coquillage, coquillage... Le vieux pêcheur se souvenait très bien de la belle légende et, comme il était un peu sorcier, il résolut de faire parler la jeune fille. Il s'approcha et, imitant le son de la vague et le chant du vent dans les cocotiers, il dit :

— Belle dame, ô ma reine ! C'est vrai que je suis le coquillage magique perdu par la fée et, si tu le mérites, je te donnerai ce que tu désires. Mais qui es-tu ? Quel est ton plus cher désir ?

— Coquillage, beau coquillage ! Que je suis heureuse ! Je m'appelle Léontine et je vis là-bas, sous les filaos, avec ma mère. Nous sommes pauvres, mais si tu viens chez nous, je te préparerai une place de choix et je te ferai un lit de fleurs.

— Que veux-tu de moi, Léontine ? Parle sans crainte !

— Vraiment, je peux te dire ma pensée secrète ? Oh, beau coquillage, je voudrais tant avoir une bonne barque pour aller à la pêche et une petite maison sous les filaos. Alors je pourrais épouser le garçon qui m'aime. Il s'appelle Manuel et voudrait être pêcheur, mais nous sommes pauvres.

La jeune fille souriait toujours dans son sommeil, et le vieil homme était maintenant tout songeur. Il pensait qu'il avait une barque dont il ne se servait plus et, enfoui dans le sol de sa maison, un gros sac plein d'argent. Mais à son âge, on n'achète plus rien... Il resta un moment silencieux à écouter le bruit des vagues et, peu à peu, son visage s'éclaira d'un sourire. Se penchant vers la jeune fille, il murmura :

— Belle Léontine, si tu suis mes instructions, tes désirs seront exaucés. Ce soir, va au séga et, dès la première danse, prends Manuel par la main et amène-le ici. Vous trouverez une belle barque dans

laquelle sera déposé le coquillage magique.

Ayant dit cela, il s'empara du bénitier de corail et disparut sans faire de bruit.

Peu après, Léontine se réveilla. Elle se souvint de son rêve et sourit : « Comme j'ai fait un beau rêve et quel dommage que ce ne soit qu'un rêve ! »

Elle se leva et chercha le coquillage, mais ne le trouva point. Elle en fut toute troublée et se demanda si son rêve, en fait, n'était pas réel. Toute la journée elle resta songeuse mais, au soir, sa décision était prise : elle amènerait Manuel à la crique sans rien lui dire. Qui sait ? Peut-être trouveraient-ils la barque promise...

L'assistance était nombreuse à la réunion du soir. Le feu pétillait joyeusement dans la clairière et les musiciens maniaient avec entrain marouvanes (tambourins), catia-catia (bongos), tam-tam et petits triangles de fer. Manuel fut tout surpris quand, au milieu de la première danse, Léontine s'arrêta et, le tirant par la main, l'emmena vers la mer. Il la suivit cependant, et ils coururent tous deux à longues enjambées. Le cœur de la jeune fille battait très vite et elle ne pouvait parler tant elle était émue.

Ils arrivèrent bientôt à la crique et, ô joie, dansant sur la mer que la lune éclairait, leur apparut une grande barque blanche ! Léontine y courut, grimpa dedans et chercha le coquillage. Elle le retrouva à l'avant du bateau, rempli à déborder de piécettes d'argent toutes brillantes ! C'était donc vrai ! Elle n'avait pas rêvé ce matin ! Riant et pleurant, elle raconta son aventure à Manuel. Celui-ci eut quelque peine à la croire, mais on ne refuse pas le bonheur, même quand il vient d'un coquillage magique ! Ils dansèrent au clair de lune, dansèrent de joie toute la nuit et allèrent ensuite raconter à tous leur bonne fortune.

Ils ne virent pas, dissimulé dans les rochers noirs, un vieux pêcheur, noir comme la nuit, plus ridé que le bénitier de corail et qui souriait de bonheur. La lune éclairait ses dents blanches, blanches comme la barque qui dansait sur l'eau, blanches comme le coquillage magique !



Les Trois Cloches

(Archipel des Cargados Carajos)



Il y avait une fois deux jeunes gens qui venaient de se marier. Ils n'étaient pas riches ; le garçon était bûcheron et allait couper du bois dans la forêt voisine pour vendre ses fagots à la ville. La petite mariée, toute jeune, était timide et peureuse. Elle se faisait du souci à l'idée que son mari la laisserait toute seule pour aller dans la forêt.

— Que deviendrai-je sans toi, si je suis attaquée par un brigand ou par une bête sauvage ? Je vais mourir de peur pendant ton absence. Chez mes parents je n'étais jamais seule, il y avait toujours quelqu'un pour me protéger.

— Ne crains rien, ma chérie. La forêt n'est pas loin et j'ai trouvé un moyen de venir très vite à ton secours en cas de besoin. Tu vois ces trois petites cloches alignées près de la porte ? Il y en a une en cuivre, une en argent et la dernière en or. Si tu avais besoin de moi, tu n'aurais qu'à agiter la cloche de cuivre et j'arriverais aussitôt. Si c'est très pressé, sonne la cloche d'argent, et si c'est très grave, sonne la cloche en or. Ainsi tu te sentiras en sécurité, et tu t'occuperas de ton petit ménage tranquillement.

Le lendemain, le mari partit à son travail après avoir cajolé sa femme pour la rassurer. Mais la petite femme eut vite fait de s'ennuyer toute seule. Elle n'avait plus la compagnie de ses frères et de ses sœurs, et même pas une voisine pour bavarder, car la case était très isolée. Alors elle n'y tint plus et fit sonner la cloche de cuivre. Le mari laissa ses fagots et courut à la case :

— Que se passe-t-il ?

— Rien, lui répondit sa femme. Je m'ennuyais, et je me suis servie

de la cloche comme tu me l'avais dit.

Le mari ne se fâcha pas. Il prit le geste de sa femme pour un enfantillage, et après l'avoir calmée par ses baisers, repartit dans la forêt.

Mais peu de temps après, la femme s'ennuya encore. Elle ne savait à quoi s'occuper ; elle tournait en rond dans sa case comme une bête prisonnière. De nouveau elle se mit à agiter la cloche de cuivre. Mais cette fois, le mari ne se dérangea pas.

« C'est un caprice d'enfant, pensa-t-il ; il faut qu'elle s'habitue peu à peu à rester seule. Si elle me fait revenir à chaque instant sans raison, je ne pourrai plus travailler. »

La jeune femme éprouva un peu de dépit en voyant que son deuxième appel était resté sans réponse. Après avoir trépigné comme un enfant gâté, elle prit la sonnette d'argent et l'agita de toutes ses forces. Cette fois le mari crut que quelque chose était arrivé, et il accourut tout essoufflé.

— Ce n'est rien, lui répondit-elle. Je m'ennuyais et j'avais envie de te voir et de ne plus être seule.

Cette fois encore le jeune homme ne se fâcha pas. Il était amoureux et essaya tendrement de raisonner sa petite femme. Il lui conseilla de s'occuper davantage de son ménage pour trouver le temps moins long. Il était plein d'indulgence pour sa femme qui, il n'y avait pas si longtemps, était une petite fille pleine de puérilité.

Les raisonnements n'agirent pas sur elle. Et le mari avait à peine repris son travail qu'il entendit la sonnerie rageuse de la cloche de cuivre. Agacé, il resta sans bouger près de ses fagots. Puis ce fut le bruit plus aigu de la cloche d'argent, et enfin le son plaintif de la cloche en or. Cette fois, il pensa qu'un grave incident s'était produit. Et il accourut de toutes ses forces pour entendre la même chose. Alors il perdit patience et se fâcha :

— Ne vas-tu pas me laisser travailler en paix ? Si je te laisse seule, ce n'est pas pour mon plaisir, mais pour gagner notre vie. Si tu m'empêches par tes caprices de faire mes fagots, de quoi vivrons-nous ?

Il partit en claquant la porte. Quant à la femme, elle s'assit devant sa case en espérant que quelqu'un passerait et lui tiendrait compagnie. Hélas ce n'est pas une voisine qu'elle vit s'avancer sur le chemin, mais un loup, un gros loup. Ayant les cloches à sa portée elle se mit à les sonner toutes les trois l'une après l'autre et le plus fort qu'elle put. Rien n'y fit. Le loup, au lieu d'être effrayé par ce tintamarre, s'avança de plus en plus près et, d'une seule bouchée, avala la pauvre femme. Il

reprit son chemin, la démarche alourdie par son estomac trop rempli. Il était si affamé qu'il n'avait pas pris le temps de se servir de ses grandes dents !

Au soir de cette journée, le bûcheron rentra, le dos ployé sous la charge de tous ses fagots. Il appela sa femme, la chercha, fit plusieurs fois le tour de la case, et se doutant d'un malheur, se mit à pleurer :

— J'ai eu tort de ne pas répondre aux appels de ses cloches. Peut-être avait-elle vraiment besoin de mon secours ; ou bien elle s'est trop ennuyée et est retournée dans sa famille, ou bien elle a été enlevée par un brigand, ou mangée par une bête féroce...

Ses sanglots attirèrent l'attention d'une tourterelle qui se percha sur la fenêtre.

— Ne te désole pas, lui dit-elle. Je vais t'aider à retrouver ta jeune épousée, car tu m'as sauvé la vie sans t'en douter et je ne l'ai jamais oublié. C'était au printemps dernier ; j'étais endormie sur le bord de mon nid, au faîte d'un grand arbre, quand un chasseur m'aperçut et épaula son fusil. À ce moment-là tu traversais la forêt en fredonnant. Ta chanson m'a réveillée et j'ai pu m'envoler avant que le chasseur ne me tuât. C'est grâce à toi que mes petits ne sont pas restés orphelins et je veux t'en remercier. Suis-moi !

Il faisait déjà nuit, mais le bûcheron n'hésita pas à marcher dans l'obscurité en suivant l'oiseau. Après avoir traversé une partie de la forêt, ils arrivèrent au bord d'un ravin au fond duquel courait un petit ruisseau :

— Arrête-toi et profite du clair de lune pour scruter le bord de l'eau, dit la tourterelle. C'est là que tous les loups des environs viennent boire chaque nuit. Si l'un d'eux, comme je le suppose, a mangé ta femme, tu le reconnaîtras à son gros ventre et tu l'abattras.

En effet, peu de temps après, le jeune homme aperçut une bande de loups qui s'approchait de l'eau. Ils étaient nombreux et tous semblables. Un seul d'entre eux avait peine à marcher et à suivre les autres, tellement son ventre était gonflé. Le bûcheron n'hésita pas à comprendre que c'était ce loup-là le coupable de son malheur. D'un coup brutal de son solide gourdin, il assomma la bête, puis de son couteau il lui ouvrit le ventre d'où sortit la femme à moitié morte. Mais l'air frais eut vite fait de la revigorer ; elle n'avait pas reçu un coup de dent. Elle sauta bientôt au cou de son mari.

Cette aventure rendit la femme plus raisonnable et moins capricieuse. Elle ne pensa plus à s'ennuyer, car elle mit au monde, quelques mois plus tard, un beau bébé qui suffit à remplir tous les instants de ses journées !



Les Cocotiers

(Îles Seychelles)



Il y avait une fois un roi qui habitait un beau palais. Ce roi avait tout pour être heureux, et cependant sa mélancolie était grande. Son beau palais lui semblait triste et les parcs immenses qui l'entouraient étaient autant de lieux où il soupirait à longueur de journée. La reine et tous les sujets du royaume se désolaient de le voir si chagrin, mais nul ne parvenait à y remédier.

Or, un jour qu'elle était à sa fenêtre, la reine vit s'avancer un vieillard courbé sur un bâton. Sa belle barbe blanche et le port altier, mais plein de douceur, de son visage le désignaient d'emblée comme un de ces sages qui parcourent le monde. Beaucoup les tiennent pour des magiciens et respectent leur pouvoir.

La reine aussitôt le fit appeler. Elle entrevoyait là un moyen de guérir le roi et s'apprêtait à demander le secours du sage vieillard. Ô surprise, à peine celui-ci fut-il introduit en sa présence qu'il lui dit :

— Les rois doivent être heureux pour pouvoir contenter leurs peuples. Le roi de ce royaume ne l'est pas ; qu'on creuse un grand bassin et il retrouvera la joie de vivre en s'y baignant.

Le pouvoir de devin du vieillard fit grande impression sur la reine. Elle le remercia et, dès le lendemain, un immense bassin fut creusé dans la partie ouest du parc où croissaient des arbres aux essences rares. Une allée de sable fin entourait le bassin et l'on y planta, en couronne, de jeunes cocotiers.

Des années passèrent. Le roi, selon la prédiction du vieillard, avait retrouvé son sourire, et son peuple vivait dans la joie et les fêtes. Or, il arriva qu'une période de sécheresse tarit les sources qui alimentaient

le bassin. Le niveau des eaux baissait de jour en jour et, bientôt, le bassin fut à sec. La consternation régnait dans le palais ! Le roi allait-il donc redevenir mélancolique et triste ?

Pendant que ses ministres affolés tenaient conseil pour décider des mesures à prendre, le roi eut une idée. Il appela son fidèle cheval et lui dit :

— J'ai entendu parler d'un vieux singe qui vit retiré dans la forêt des manguiers, à l'autre bout de mon royaume. On le dit meilleur conseiller que tout autre. Va donc, mon fidèle cheval, cours, vole chez le grand-père singe et demande-lui ce que je dois faire pour que l'eau coule à nouveau dans mon bassin magique.

Le cheval partit en galopant et fit si bien qu'il arriva chez le singe en quelques heures. Sans perdre de temps, il lui expliqua le désir du roi.

— Qu'il coupe les cocotiers et l'eau coulera, conseilla le vieil animal.

Le cheval remercie et repart d'un galop aussi rapide qu'à l'aller. Dans sa hâte, il bute contre le tronc d'un manguiier et son sabot le fait beaucoup souffrir. Arrivé devant le roi, il ne songe plus qu'à sa mésaventure et dit :

— Sire, le singe dit de couper les manguiers et l'eau coulera.

Le roi, tout content, fit couper tous les manguiers de son parc... mais en vain. Furieux d'avoir été trompé, le roi condamna le cheval à subir le même sort que les manguiers, et c'est ainsi que le fidèle animal eut la tête tranchée.

Puis le roi fit venir la vache et l'envoya avec la même mission chez le singe. Elle reçut la même réponse :

— Qu'il coupe les cocotiers et l'eau coulera.

Quand la vache revint au palais, elle ne songeait plus qu'aux feuilles de bananiers qu'elle avait broutées en chemin, et elle dit :

— Sire, faites couper les bananiers et l'eau coulera.

On exécuta cet ordre sans tarder, mais quand tous les bananiers du parc eurent été abattus, le bassin ne se remplit pas ! Et la vache subit le même sort que son ami le cheval.

Un lièvre, qui se croyait intelligent, se présenta alors devant le roi et se fit fort de lui ramener une bonne réponse.

Hélas ! il ne fut pas plus heureux que les autres. Des chasseurs, sur le chemin du retour, l'obligèrent à se cacher pendant trois jours dans un champ de cannes à sucre. De retour au palais, il avait oublié,

étourdi comme ceux de sa race, la bonne réponse. Au lieu des cocotiers, il conseilla :

— Coupez les cannes à sucre et l'eau coulera.

L'ordre fut aussitôt exécuté, mais sans résultat et, malgré ses protestations, le lièvre, comme le cheval et la vache, eut la tête tranchée.

C'est alors que le roi vit s'avancer Dame tortue. Aurait-elle la prétention de réussir là où les plus rapides avaient échoué ?

— Insolent animal ! N'as-tu pas compris que je dois trouver une solution immédiate au problème ? Ta lenteur est telle que je serai mort de chagrin avant même ton retour.

— Je ne vais pas vite, Sire, mais en revanche, je m'engage à vous rapporter la bonne réponse.

— Soit ! soupira le roi. Mais gare à toi et à toute ta famille si tu me trompes comme les autres.

Cahin-caha, à pas menus, la tortue partit en direction de la forêt des manguiers. Quand le singe sut l'objet de sa visite, il se mit en colère :

— Pourquoi venez-vous tous me poser la même question ? Le roi n'a donc pas suivi mes conseils ?

La tortue lui raconta alors les mésaventures du cheval, de la vache et du lièvre.

— Voilà ce qu'il leur aura coûté d'être trop pressés. Que le roi fasse couper les cocotiers et l'eau coulera.

Plus d'un mois s'était écoulé quand la tortue revint au palais. Elle y trouva le roi triste et amaigri, et s'empressa de lui confier la bonne nouvelle :

— Coupez les cocotiers, Sire, et l'eau coulera à nouveau.

En entendant ces mots, le roi crut que la mauvaise plaisanterie continuait. Cependant, la tortue insistait tellement qu'il résolut d'écouter son conseil. Ô miracle ! La chanson de l'eau claire murmura aussitôt. Le roi se plongea avec délices dans le bassin en chantant et tout le royaume fut de nouveau en liesse.

Depuis ce jour la tortue est à l'honneur aux îles Seychelles et on la donne toujours comme un exemple de sagesse et de réflexion.



Le Singe et la Tortue

(Îles Seychelles)



ANS un petit bois vivaient jadis un singe et une tortue. Il y avait, à vrai dire, d'autres singes et d'autres tortues mais c'étaient des bêtes sans histoire. Nous nous préoccupons donc seulement des aventures du singe Zappi et de la tortue Zappa.

Nos deux compères se connaissaient de longue date. Dame tortue avait vu grandir le petit singe qui n'avait pas tardé à montrer à tous qu'il était rusé, malicieux, menteur et pas très honnête. C'était un vagabond comme ceux de son espèce et on le voyait toujours se balançant d'arbre en arbre. La tortue redoutait les espiègleries du singe et celui-ci craignait les remontrances de son aînée. Aussi, bien qu'ils se rencontrassent souvent, se faisaient-ils seulement signe de loin, sans entrer en conversation.

Si Zappi le singe menait une vie insouciant et vagabonde, il n'en était pas de même pour Zappa la tortue. Dès l'aube, on pouvait la voir trotter de son pas lent et assuré. Elle était pourvue d'une nombreuse famille et avait fort à faire pour s'occuper de tout son petit monde et lui apporter de quoi manger.

Un jour, Zappa la tortue décida d'aller au village voisin acheter une balle de riz. Elle prit ses économies et partit de bon matin. Au retour, comme elle traversait un coin de forêt particulièrement broussailleux, elle se rappela qu'il n'y avait plus de bois chez elle pour cuire le riz. Aussitôt, laissant sa balle de riz au bord du sentier, elle se mit en devoir de ramasser du menu bois sec aux alentours.

Pendant qu'elle besognait ainsi, Zappi le singe vint à passer par là. Voyant la balle de riz, il y courut et, tout content de sa trouvaille, s'assit dessus : « Quelle aubaine, se disait-il, j'avais justement envie

d'inviter des amis à dîner et je n'avais pas assez d'argent pour acheter du riz. »

Pendant qu'il faisait ainsi des projets, Dame tortue, son fagot sur le dos, sortait de la forêt. Grande fut sa surprise en voyant le singe assis sur la balle de riz... mais elle n'était pas au bout de ses surprises :

— Bonjour, commère, lui dit gaiement Zappi, voyez ce que j'ai trouvé.

— Mais ! mais !... C'est ma balle de riz ! Je viens d'aller l'acheter au village. Elle est à moi, rendez-la-moi !

Zappi n'était pas singe à se laisser intimider :

— Vous la rendre ! Et d'abord qui me prouve qu'elle est à vous cette balle de riz ! Sachez, commère, que ce qu'on trouve sur le sentier est bon à garder. Je ne rends rien de ce que j'ai eu la chance de ramasser.

Agacée d'une telle malhonnêteté, Zappa chercha à l'attendrir :

— Si vous ne me rendez pas mon riz, c'est que vous êtes non seulement voleur, mais aussi cruel. Pensez à mes pauvres enfants, que vont-ils manger pendant tout le mois à venir ? Nous sommes pauvres et je n'ai pas d'autres provisions. Ayez pitié de mes enfants ; rendez-moi mon riz !

Supplications, menaces, rien n'y fit.

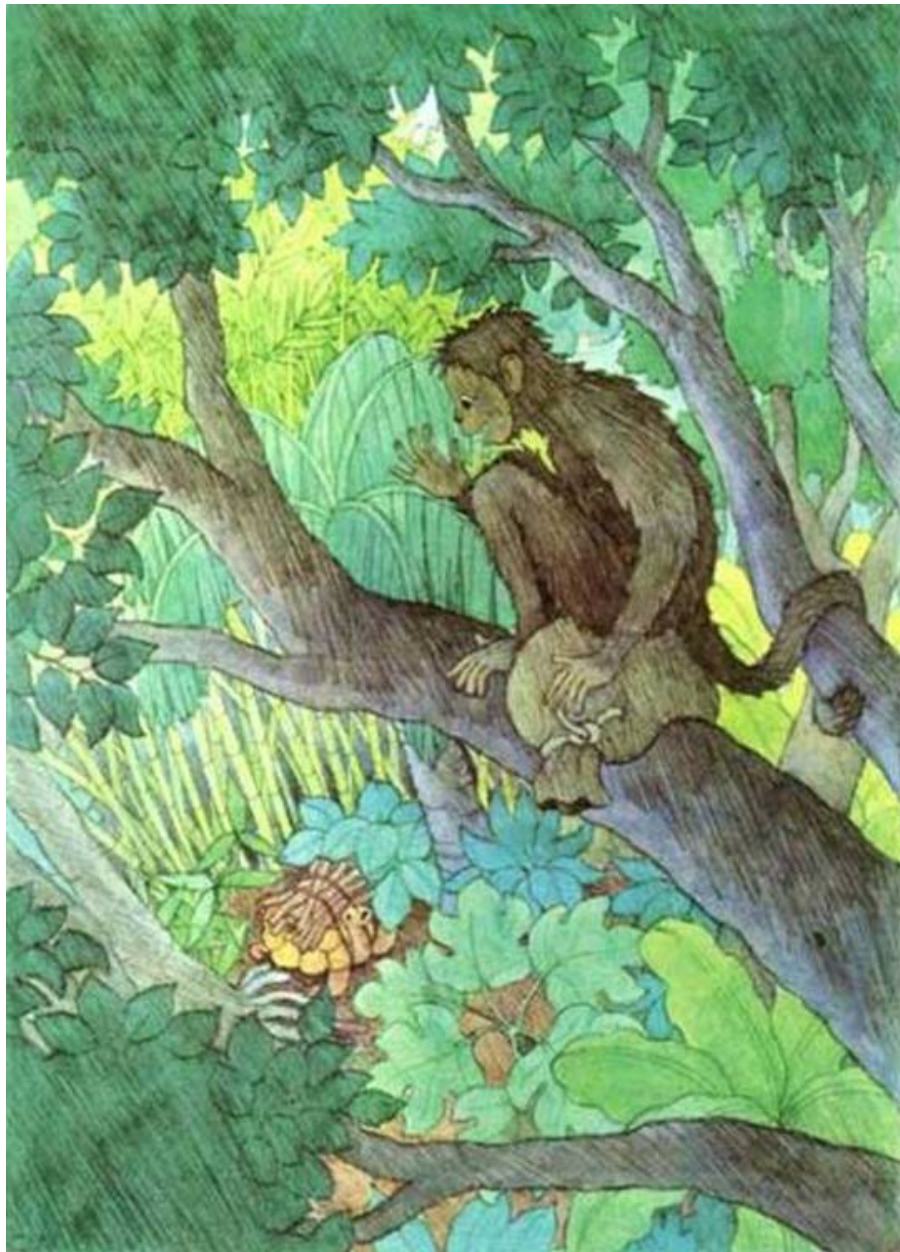
— Ce que je trouve, commère, je le garde et ne le rends jamais, chantonnait le singe en se moquant.

— Au moins, donnez-moi une livre de riz pour le repas de midi. Mes enfants sont affamés, que trouverai-je pour calmer leur faim ?

— Nenni ! Si vous voulez une livre de riz, allez l'acheter chez l'épicier.

— Maudite soit la race des voleurs ! Cela ne vous portera pas chance et je me vengerai !

Les ricanements de Zappi furent la seule réponse qu'obtint Dame tortue, et elle dut se résigner à rentrer chez elle les mains vides.



« Ce que je trouve, commère, je le garde... »

Plusieurs semaines s'écoulèrent. Zappa travaillait nuit et jour, sans jamais prendre de repos, afin de pourvoir aux besoins de ses enfants.

Or, un matin, alors qu'elle cherchait des fruits sauvages dans la forêt, elle aperçut le singe Zappi endormi sur une branche.

« Voilà ce fainéant ! Il dort toute la journée pendant que moi, je dois me tuer au travail. Il s'engraisse de mon riz, alors que mes enfants n'ont rien à manger. »

Tout en se faisant ces amères réflexions, Zappa remarqua que la longue queue du singe traînait jusqu'à terre :

« Ho, ho ! Ce nigaud m'offre lui-même le moyen de me venger de sa malhonnêteté. »

Elle s'approcha sans bruit de l'arbre et prestement se saisit de la queue du singe. Celui-ci fut réveillé en sursaut :

— Holà ! Que m'arrive-t-il ? Qui ose me mordre la queue ?

— C'est moi, répondit la tortue. J'ai trouvé une queue sur le sentier. Quelle aubaine, n'est-ce pas ? Quel bon ragoût je vais pouvoir en faire pour notre dîner !

— Mais... c'est ma queue, hurla le singe. Lâchez donc ma queue commère ! Rendez-la-moi ou gare à vous !

Zappa tenait la queue bien serrée entre ses dents et ses pattes :

— Pourquoi vous la rendrais-je ? C'est vous-même qui me l'avez appris : ce qu'on trouve, on le garde et on ne le rend pas. J'ai trouvé une queue, je la garde. Le riz du sentier appartient à celui qui le ramasse ; la queue du sentier est à qui la trouve.

— Vieille folle ! Attends un peu !

Zappi le singe, fort en colère, dégringole de son arbre et tire de toutes ses forces sur sa queue pour faire lâcher prise à la tortue, mais en vain. Il la frappe, mais les petites dents mordent plus fort et ne lâchent pas leur proie. Le singe tire encore et la tortue suit la queue. C'est ainsi que, l'un suivant l'autre, ils arrivèrent jusqu'au tribunal.

Le juge, intrigué par cet étrange équipage, voulut entendre lui-même les plaignants de cette curieuse affaire. Zappi et Zappa parlaient en même temps :

— C'est ma queue, elle doit me la rendre.

— C'est mon riz, il me l'a volé.

Voilà, assurément, une bien curieuse affaire, et le juge eut bien du mal à comprendre la vérité à travers les discours incohérents qu'il

entendait. Enfin la lumière se fit. Il appela un de ses gardes :

— Saisissez-vous de ce drôle et coupez-lui la queue en deux !

En l'entendant, le singe hurla de douleur et d'indignation :

— Pitié ! Que deviendrai-je sans ma queue ? Tous les autres singes se moqueront de moi et ma vie sera infernale. Comment ferai-je pour me suspendre aux arbres. Laissez-moi ma queue ! Pitié ! Pitié !

Le juge le fit taire :

— Il est bien temps d'implorer la clémence. Tu as jugé juste de garder le riz que tu avais trouvé sur le sentier. Par conséquent, il est juste aussi que Dame tortue conserve le morceau de queue qu'elle a ramassé. Mais j'ai pitié de toi : si tu regrettes tant ta queue, si elle t'est vraiment utile, demande à la tortue de te la vendre. Tu la paieras d'une balle de riz et ainsi justice sera faite.

Hélas ! Il y avait belle lurette que tout le riz avait été mangé au cours d'un festin. Zappi n'ayant pas d'argent pour acheter une autre balle de riz, la sentence fut exécutée.

Et c'est ainsi qu'on vit sortir du tribunal un singe tout honteux, raillé par tous ses amis et poursuivi par des gamins qui lui jetaient des pierres en le traitant de « voleur sans queue ».



Le Civet de lièvre

(Îles Seychelles)



Il était une fois un roi dont le royaume était prospère et calme ; les plantations de manioc et de tabac fournissaient du travail à ses sujets qui vivaient dans l'aisance, et lui-même habitait un magnifique palais, entouré d'un beau parc où poussaient des arbres de tous les pays.

Riche et puissant, respecté et aimé de ses sujets, le roi avait vraiment tout pour être heureux. La joie de vivre avait régné pendant de longues années au palais, jusqu'au jour où le roi fut atteint d'une curieuse maladie qui lui causait des démangeaisons intolérables.

La nouvelle de cette maladie se répandit vite, et tous se mirent à prier pour la guérison du roi. De savants médecins furent appelés et le roi fut soumis aux traitements les plus divers. Rien n'y fit.

C'est alors que le médecin de la cour conseilla au roi de prendre des bains dans une eau très pure. À grands frais, le roi fit construire un bassin dans le parc et ses serviteurs le remplirent de l'eau de source la plus limpide.

Ô merveille ! Dès les premiers bains, le roi fut soulagé, et la nouvelle de sa guérison commença à se répandre.

Alors que tous se réjouissaient ainsi, un événement survint qui menaça la guérison du roi. Un matin, en arrivant au bassin, le roi eut la mauvaise surprise d'en trouver l'eau sale et boueuse. On aurait dit que quelqu'un s'était amusé, pendant la nuit, à remuer la vase du fond.

Courroucé, le roi fit venir l'homme chargé de la surveillance du bassin :

— Mauvais serviteur ! Est-ce ainsi que tu accomplis la tâche que je t'ai confiée ? Tu veux donc que j'attrape une gale encore plus virulente que mon mal en me baignant dans cette eau dégoûtante ? Gare à toi ! Si le bassin ne redevient pas propre, tu auras la tête tranchée.

Tout tremblant de peur en entendant une telle menace, le gardien se munit d'un fusil et décida de monter une garde vigilante devant le bassin.

Ainsi fit-il. Tout était calme quand, vers minuit, il entendit un léger bruit derrière le buisson. Avant même qu'il n'eût le temps de lever son fusil, il vit, à la clarté de la lune, un lièvre venir droit sur lui. C'était donc cet animal inoffensif qui lui avait fait peur ! Le gardien rit de bon cœur et accueillit le lièvre avec bonne humeur :

— Bonsoir, compère lièvre.

— Salut, gardien. Je sais que tu es un brave homme, et je veux te faire goûter quelque chose de bon. Regarde ! C'est une calebasse de miel que mon cousin m'a envoyée des îles Amirantes. Ce miel est délicieux ; tu m'en diras des nouvelles !

Le gardien, que sa longue veille avait affamé, ne se fit pas prier pour goûter le miel. Il le trouva même si délicieux qu'il vida la calebasse d'un trait :

— Mmm ! C'est un connaisseur que ton cousin ! Comment, comment...

Le gardien ne termina pas sa phrase. Le rusé petit lièvre avait mis une herbe magique dans le miel, et il tomba endormi sur le gazon.

Notre compère lièvre ne perdit pas son temps. Il plongea dans le bassin du roi et s'ébattit tant et plus, en s'amusant à nager dans les rayons de lune. Puis il prit un bâton et remua énergiquement le fond du bassin. Il y mit tant d'ardeur que l'eau ne tarda pas à devenir noire de boue.

Le lendemain matin, quand le roi arriva pour prendre son bain et qu'il vit la couleur repoussante du bassin, il entra dans une grande colère. Il prit le bâton abandonné par le lièvre et en assomma le gardien endormi. Celui-ci, réveillé par les coups, s'enfuit dans la forêt et on ne le revit jamais plus.

Le roi fit alors claironner par tout son royaume qu'il demandait un gardien pour assurer la pureté de son bassin. Il lui offrait un bon salaire, riz et nourriture en abondance, mais en cas de négligence, la peine de mort punirait le mauvais serviteur.

Cette menace effraya tout le monde. Le coq, le chien, l'oie, qui

passent pour des animaux courageux, ne se laissèrent pas tenter par cette offre. Les jours passèrent et aucun candidat ne se présenta. Pendant ce temps, chaque nuit, compère lièvre s'amusait à troubler l'eau. Le roi, privé de ses bains, sentit redoubler ses démangeaisons et devint fou de rage.

Enfin, quelqu'un se présenta au palais pour demander la place de gardien du bassin du roi. Ce n'était qu'une petite tortue, bien ordinaire, et le roi eut bonne envie de se fâcher :

— Sais-tu que tu risques ta tête si mon eau est troublée ?

— Oui, Sire. Et je sais aussi que ma chair est excellente. Mais je vous régèlerai avec quelque chose de meilleur encore, si j'attrape celui qui salit votre eau.

Le marché fut conclu, et Dame tortue alla chez une amie et la pria d'enduire toute sa carapace d'une épaisse couche de goudron. La nuit venue, elle alla se poster au milieu du sentier que prenait le lièvre malfaisant. Tête et pattes rentrées, bien immobile, elle avait tout l'air d'un gros caillou. Quand, une heure plus tard, compère lièvre arriva, il n'eut aucun soupçon en voyant cet obstacle au milieu du sentier. Il tourna autour et s'écria :

— Tiens, voilà un petit tabouret bien commode pour me reposer avant de prendre mon bain. C'est sûrement ce brave gardien qui l'a mis là pour me remercier du bon miel que je lui ai donné.

Il s'installa donc sur son petit siège, tout content de lui. Au bout d'un moment, il se sentit basculer légèrement. Croyant que son tabouret était mal calé, il voulut le redresser, mais ses pattes, l'une après l'autre, collaient à la pierre ! Après ses quatre pattes, ce furent son ventre, sa queue et son menton qui restèrent collés à leur tour. Impossible de faire un mouvement, ni de s'échapper. Que lui arrivait-il donc ? Et voilà le caillou qui se mettait à marcher !

Dame tortue avança la tête et rit en voyant l'air surpris et si effrayé de son prisonnier. Celui-ci continuait à se démener en vain. Il supplia la tortue, la menaça, l'injuria même, mais rien n'y faisait : imperturbable, la tortue s'acheminait vers le palais du roi, alourdie par un fardeau dont elle s'enorgueillissait.

En la voyant arriver dans cet équipage, le roi éclata de rire. Dame tortue lui dit :

— Sire, voici le coupable qui troublait l'eau de votre bassin chaque nuit. Vous ne mangerez pas un ragoût de tortue ce soir, mais vous pouvez vous offrir un excellent civet de lièvre.

Bonnefemme Bégué et le Trésor

(Îles Seychelles)



Il y avait, dans le quartier du Port Mahé, une très vieille femme, qu'on avait surnommée Bonnefemme Bégué ; elle était la veuve d'un pêcheur appelé Bégué. Elle était si vieille que personne ne se souvenait de l'avoir connue plus jeune. Son corps usé était plié en deux par l'âge, et sa figure était si ridée qu'elle ressemblait à une aubergine flétrie. Elle avait l'air d'avoir au moins cent ans. Depuis la mort de son mari, elle vivait seule dans une petite case où personne ne pénétrait, car on ne s'occupait pas d'elle. Il lui fallait peu pour vivre : un peu de riz ou de manioc suffisait à contenter son petit appétit. Ses seules ressources provenaient de la cueillette d'herbes médicinales avec lesquelles elle faisait des tisanes de son invention. Ces tisanes lui rapportaient quelques sous ; il y en avait pour toutes les maladies. Mais ces herbes ne se trouvaient pas n'importe où. La vieille avait constaté qu'il en poussait surtout le long du cimetière. Et à chaque nouvelle lune, elle allait au lever du soleil faire sa cueillette.

Le fait que Bonnefemme Bégué hantait souvent le cimetière, qu'elle était habillée de nippes informes, qu'on l'entendait parfois marmonner toute seule dans sa vieille bouche sans dents, lui avait attribué une légende : les gens prétendaient que c'était une sorcière et s'en méfiaient un peu. On n'était pas loin de penser qu'elle pouvait jeter un sort et qu'elle ne mourrait jamais.

Ainsi menait-elle sa petite existence, bornée et solitaire. Elle aurait aimé avoir un chat, un chien ou un oiseau pour lui tenir compagnie, mais il aurait fallu le nourrir...

Un jour qu'elle était allée jusqu'au village voisin pour faire quelques courses, Bonnefemme Bégué se sentit subitement très lasse.

Était-ce la longueur du chemin ou la grosse chaleur ? Elle eut un vertige et tomba sans connaissance. Il n'y avait personne pour lui venir en aide. Mais tout à coup une bande d'enfants qui sortaient de l'école surgit sur le chemin. Les garçons l'entourèrent, intrigués, et décidèrent qu'elle était ivre. Ils se mirent alors à se moquer d'elle, à lui arracher son bonnet, à lui donner quelques bourrades. C'est à ce moment que survint un jeune pêcheur du nom de Gaby qui habitait ce village. Outré de l'attitude de ces méchants gamins, il se mit à leur faire honte et à les chasser. Mais les garçons ricanèrent au lieu de l'écouter. Alors Gaby, exaspéré, détacha sa ceinture de cuir et en administra quelques bons coups sur les vauriens, qui s'enfuirent comme une volée de moineaux...

Le jeune pêcheur put alors relever la vieille femme et la reconduire jusqu'à sa case. Elle était si faible qu'il dut presque la porter ; mais sa pauvre carcasse desséchée ne pesait pas lourd. Elle eut la force de boire une tisane de sa façon et se sentit très vite beaucoup mieux. Le jeune homme n'osait pas la quitter tout de suite, et du reste la vieille Bonnefemme Bégué le retint pour le remercier :

— Que le monde est méchant, lui dit-elle ! Même les jeunes enfants n'ont pas de cœur et ne respectent pas la vieillesse. C'est pourquoi je vis seule chez moi, comme retirée du monde. J'ai compris depuis longtemps qu'il ne faut attendre aucune pitié de son prochain. Toi seul, tu viens de me prouver que tu avais bon cœur et je te remercie de m'avoir secourue et défendue contre ces garnements. Je te connais de vue et j'ai toujours été frappée de ton air de tristesse. Jeune comme tu es, tu devrais être gai ; que t'arrive-t-il donc ? Tu peux me le confier car, à mon âge, on a beaucoup d'expérience et je pourrais peut-être t'aider à mon tour.

Mis en confiance, Gaby lui ouvrit alors son cœur et lui raconta l'objet de sa tristesse :

— Depuis deux ans, je suis amoureux d'une jeune fille qui habite tout près d'ici. Elle s'appelle Cécily ; elle est belle, sage et travailleuse. C'est la femme idéale dont j'ai toujours rêvé. Elle m'aime aussi et ne demande qu'à m'épouser. Malheureusement, son père est un homme âpre et violent. Il ne veut donner sa fille qu'à un homme très riche, et ce n'est hélas pas mon cas. Cécily a beau le supplier, pleurer, il entre toujours dans de violentes colères et lui défend de me voir. Il va jusqu'à l'enfermer à clé dans sa chambre chaque dimanche, parce qu'il sait que je ne vais pas à la pêche ce jour-là et que je suis libre. Cécily et moi nous sommes au désespoir ; il nous semble que plus nous sommes malheureux et plus nous nous aimons. Et ces jours-ci un fait nouveau nous a tourmentés : le père de Cécily a trouvé un gendre à son goût. C'est un homme déjà âgé, gros armateur, riche, mais affligé

d'un visage si ingrat qu'aucune femme n'a encore consenti à l'épouser.

En bref, l'idée que la pauvre Cécily pourrait être contrainte par son père à une pareille union rend Gaby fou d'inquiétude. Et cela lui fait du bien, le soulage, de raconter son infortune à la Bonnefemme Bégué, qui lui dit :

— Écoute, si ton bonheur dépend uniquement d'une question d'argent, je vais peut-être pouvoir te rendre riche. Écoute bien ce que je vais te raconter.

Le secret de Bonnefemme Bégué

Le jeune pêcheur crut d'abord que la vieille délirait. Il prit place pourtant sur l'unique chaise de la case et écouta de toutes ses oreilles :

— Promets-moi de ne parler à personne de l'histoire que je vais te confier. Tu as bien entendu parler du fameux capitaine Maubert. Dans un combat contre les Anglais, il coula un de leurs navires. Parmi les épaves, il trouva un lourd coffret de fer rempli d'écus d'or. Personne ne l'avait vu faire cette découverte, sauf mon défunt mari Bégué qui était son homme de confiance. Le capitaine Maubert décida d'emporter ce coffre dans un îlot voisin pour le mettre à l'abri des pilliers. Profitant d'une nuit sans lune et avec l'aide de Bégué, il plaça le trésor dans une barque légère, et tous deux se mirent à ramer avec courage. C'est mon mari qui m'a raconté plus tard tous les détails de cette périlleuse équipée. L'îlot n'était pas très éloigné, mais la mer était houleuse, et l'accostage excessivement difficile, à cause des rochers qui entouraient l'îlot. Il n'y avait pas de lagon et la barque risquait de s'écraser sur les récifs anguleux. Ils attendirent le lever du jour pour pouvoir manœuvrer à moindre danger. L'époque coïncidait avec la période de l'équinoxe et la mer, en se retirant très loin, laissait apparaître une grotte à mi-flanc de la falaise. Cette grotte parut au capitaine une cachette merveilleuse, car son entrée, en temps normal, était obstruée par la mer. Il décida donc d'y transporter la fameuse malle. Ce lourd fardeau n'était pas facile à manier à travers les blocs de rocher et le sable mouvant. Et les deux hommes étaient pressés par le temps, car la marée montante aurait pu les surprendre et les cerner. Ils réussirent cependant à hisser le coffre dans la grotte, à le recouvrir de sable et d'algues, et à placer un morceau de ferraille sur le tout pour servir de repère.

« Je dois partir en France pour mon service, dit le capitaine à mon mari ; mais je reviendrai au prochain équinoxe. Nous irons alors rechercher le trésor, et je te donnerai une partie des écus d'or pour te remercier de ton aide. Mais garde bien le secret ; n'en parle à personne, même pas à ta femme ; elle est toute jeune et pourrait ne pas se retenir de raconter notre découverte. Si, par malheur, je mourais avant le prochain équinoxe, le trésor serait à toi, car tu es le seul à connaître la cachette. »

Et la vieille continua :

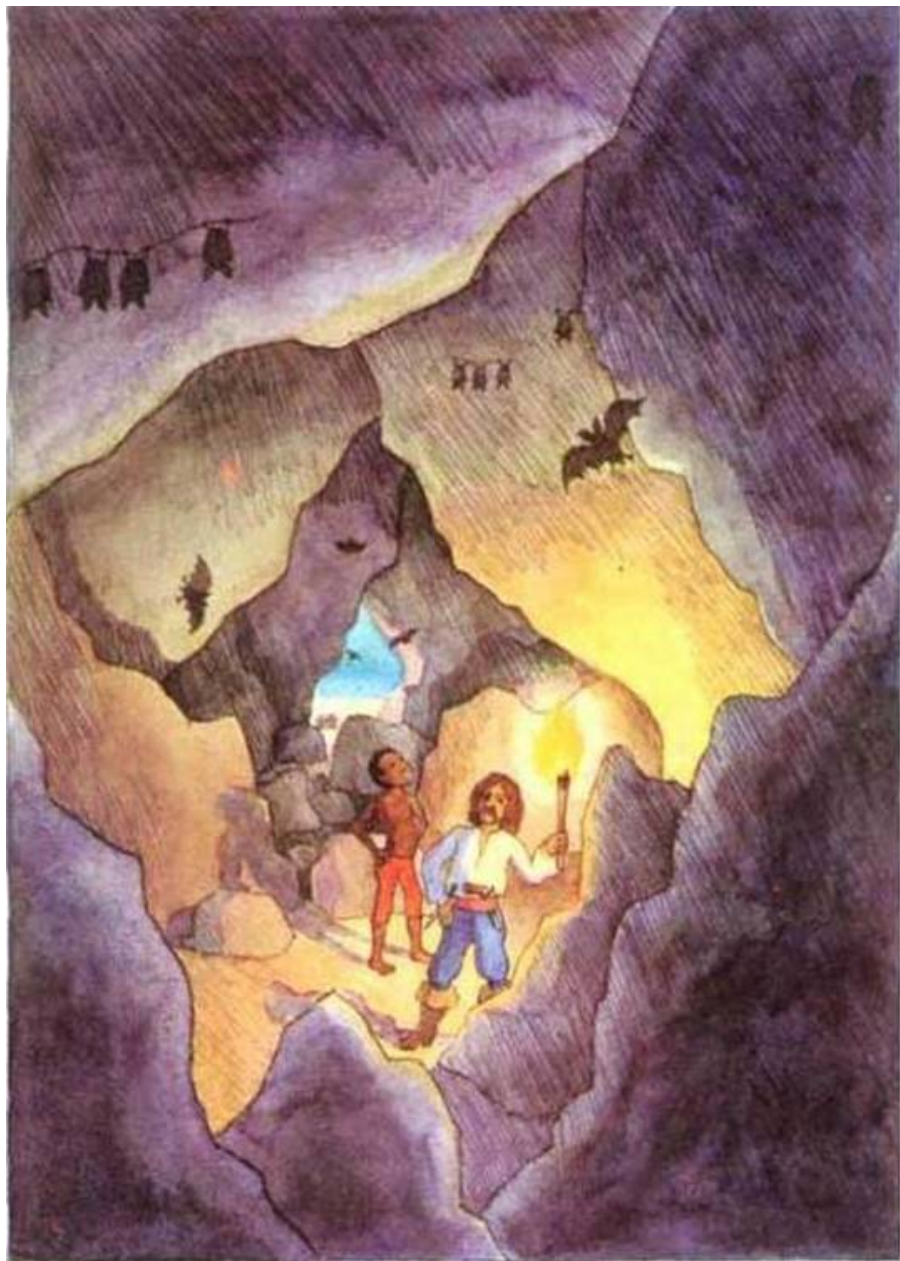
— Peu de temps après, il y eut ici un terrible cyclone. Des maisons furent emportées, des arbres déracinés, les récoltes détruites. Mon mari, qui essayait de sauver sa barque, fut drossé sur les rochers et

grièvement blessé. Je l'ai soigné du mieux que j'ai pu, mais il avait perdu trop de sang et il s'est éteint dans mes bras. Et c'est sur son lit de mort qu'il me raconta l'histoire du trésor dont il n'avait jamais parlé auparavant. L'idée de tous ces écus d'or me trotta par la tête pendant quelque temps. Je m'attendais à voir arriver le capitaine ou l'un de ses descendants. Mais rien ne venait, et les années passaient. Je finis peu à peu par oublier cette histoire et par n'y plus penser du tout. Le capitaine est probablement mort, car il serait encore plus vieux que moi à cette heure. Voilà donc ce que je t'offre. Va chercher le coffre, et les écus d'or seront à toi. Rien ne s'opposera plus alors à ton mariage avec Cécily. Seulement, il te faudra être très courageux, car ce n'est pas rien de naviguer seul sur la mer nuit et jour, puis de déterrer le coffre et de le traîner jusqu'à la rive. Réfléchis bien avant d'entreprendre une pareille expédition. Si tu n'as pas peur, prépare ta barque, emporte des provisions pour plusieurs jours : conserves, poissons salés, biscuits, etc., et surtout de l'eau, beaucoup d'eau. Il te faudra aussi des pelles et des pioches, et de la dynamite pour faire sauter les rochers qui te gêneront. N'oublie pas tous tes ustensiles de pêche pour varier ta nourriture. Et des cordes pour traîner le coffre...

— Je suis ébloui par tout ce que vous me racontez, interrompt Gaby. L'idée de devenir riche et de pouvoir épouser Cécily me donne tous les courages pour tenter pareille aventure. Mais toute cette histoire est-elle bien vraie ? N'est-ce pas le fruit de votre imagination ? Je n'ose pas y croire.

— Ne crains rien, mon enfant. Je t'assure que tout ce que je t'ai raconté est vrai, et je vais même t'en donner la preuve. Sur son lit de mort, mon mari m'a remis un vieux morceau de papier qui était resté longtemps dans sa poche. C'est un plan que le capitaine Maubert lui avait remis avant de retourner en France. Tu y verras l'emplacement de l'îlot et celui de la grotte. Il avait dressé soigneusement cette carte, ne se fiant pas à sa seule mémoire. Étudie ce papier, mon cher enfant ; tu as tout juste le temps de faire tes préparatifs pour t'embarquer à l'équinoxe. Va maintenant, laisse-moi me reposer !

Bonnefemme Bégué semblait en effet épuisée. Le fait d'avoir remué ces vieux souvenirs oubliés l'avait émue et elle gisait inerte sur sa maigre paillasse.



Cette grotte parut au capitaine une cachette merveilleuse,

En route pour l'aventure

Quant à Gaby, il restait ahuri après un tel récit. Il était à la fois incrédule et enthousiaste, partagé entre la crainte de l'inconnu et le désir de l'aventure. Finalement, c'est l'amour qui décida. Et dès le lendemain il se mit fiévreusement à ses préparatifs de départ. Mettrait-il Cécily dans le secret ? Il brûlait de la mettre au courant, car elle l'encouragerait certainement. Mais il jugea plus sage de ne rien dire. Et au jour dit, après avoir vérifié une dernière fois sa barque, ses outils et ses provisions, il prit la mer à l'aube sans que personne ne s'aperçût de son départ.

Il se sentait plein de vigueur ; sa voile se gonflait bien, la mer était bonne et le petit vent frais du matin portait à l'optimisme. Mais une fois en plein océan, la houle se montra contraire. Il fallut amener la voile et se mettre à ramer. Au moment de l'équinoxe, la navigation n'est pas facile, et Gaby, qui pêchait d'ordinaire près du rivage, n'avait pas l'habitude de cette immensité hostile. Pendant des heures, il rama entre ciel et terre dans une inquiétude alarmante. Était-il dans la bonne direction ? Aucun point de repère n'était en vue. Recru de fatigue, il s'arrêtait de temps en temps pour grignoter une bouchée de pain.

« Un peu de courage, se dit-il. Il me faut ramer jusqu'à la nuit, et alors d'après les étoiles je saurai si je suis dans la bonne voie. »

Jamais la nuit ne lui parut si longue à venir. Enfin l'obscurité se fit, et brusquement le pauvre Gaby aperçut les lumières qui s'allumaient l'une après l'autre au Port Mahé :

« Comment, s'écria-t-il, j'ai ramé comme un fou toute la journée pour faire si peu de chemin ! Je me trouve encore tout près du rivage ; aurai-je la force et le courage de continuer ainsi ? »

Mais la pensée de sa chère Cécily lui donna cette force et ce courage. Et puis, pendant la nuit un vent favorable lui permit d'amener la voile. Au matin, l'océan était plus calme. Il rama de nouveau et cela lui parut moins pénible car l'air frais de la nuit l'avait revigoré. De plus, sans bien s'en rendre compte, il avait fait de petits sommes pendant que la voile le relayait. C'est donc avec une nouvelle énergie qu'il aborda cette deuxième journée de navigation, après avoir fait une brèche dans ses provisions.

Mais le poisson salé lui avait donné soif et il dut entamer largement sa réserve d'eau douce.

La journée se traîna, tantôt à la rame, tantôt à la voile. Gaby

regardait souvent le plan que Bonnefemme Bégué lui avait donné. Le papier, à force d'avoir été plié et manipulé, était prêt à se déchirer ; et l'encre avait tellement pâli que la carte était presque illisible.

Par bonheur, il y a un dieu pour les amoureux, et au soir de cette journée, Gaby atteignit le fameux îlot. Mais d'autres difficultés l'attendaient pour descendre à terre. Cet îlot était entouré d'une multitude de rochers anguleux, et la houle était très forte à ce moment. Gaby jugea plus prudent de passer la nuit dans sa barque et d'attendre le jour pour risquer l'accostage. Il eut un sommeil agité, entrecoupé de cauchemars, qui ne le reposa guère. Le jour parut enfin, et le jeune homme, après avoir envisagé plusieurs possibilités, s'attacha autour de la taille l'extrémité de la grosse corde qui retenait la barque. Il fallait choisir le moment propice où une vague lui permettrait de sauter à terre et de s'agripper à un rocher. S'il manquait son coup, la corde le ramènerait à la barque et tout serait à recommencer. Il réussit presque la première fois, mais le rocher couvert d'algues était si glissant qu'il ne put s'y accrocher et se fit une large blessure à la jambe. Mais ce n'était pas le moment de s'en occuper : l'eau de mer se chargerait vite de cicatriser la plaie. Gaby se lança une nouvelle fois, après avoir remarqué un rocher plus facile à agripper. Et il réussit à prendre pied ; mais la houle était si forte que la barque vint brutalement cogner contre un récif, et sa coque fut abîmée :

« Heureusement, se dit Gaby, que Bonnefemme Bégué m'a fait penser à emporter tous mes outils ! Je vais pouvoir réparer ma barque. Mais avant toute chose je veux repérer l'entrée de la grotte. »

Il déplia une fois de plus le papier du fameux plan, et après de longs tâtonnements finit par en trouver l'emplacement. Une nouvelle difficulté surgit : l'entrée de la grotte était défendue par les eaux ; il fallait attendre la prochaine marée. Gaby employa ce temps à réparer sa barque après l'avoir tirée, non sans peine, jusqu'au rivage. Il s'occupa aussitôt de mettre ses provisions en lieu sûr, à l'abri des bêtes, lézards et insectes, qui pullulaient dans l'îlot. Ensuite il se restaura et choisit un bon endroit pour dormir.

La fatigue l'assomma, et le lendemain il ne se réveilla qu'au soleil brûlant de midi. C'était le bon moment pour pouvoir pénétrer dans la grotte. Le cœur battant, il avança dans l'obscurité, glissant sur des algues, butant sur des rochers, n'osant entamer encore sa provision d'allumettes. Toute la journée il explora les parois de la grotte pour trouver le morceau de ferraille indiquant l'emplacement du fameux coffre. D'après l'explication du plan, il s'agissait d'un morceau d'ancre. Mais rien de semblable n'arrêtait la main de Gaby, qui glissait sur la muraille humide. Et la journée s'écoulait. Du reste, l'heure de la marée

montante approchait, et il fallait remettre au lendemain la recherche de la ferraille !

Gaby revint près de sa barque, se restaura, but largement et s'endormit. La question de l'eau le tourmenta : sa provision était déjà bien entamée et il était tracassé par la soif.

Le lendemain, en attendant l'heure propice de la marée, il contourna la rive de l'îlot et eut la chance de découvrir une petite source. Comme c'est le cas pour toutes les sources qui se trouvent près de la mer, l'eau était un peu saumâtre. Mais c'était tout de même une chance providentielle, car l'épuisement de son baril d'eau l'aurait forcé à abandonner la partie. Pour ce qui est des victuailles, la question était moins tragique. Grâce aux conseils de Bonnefemme Bégué, il avait emporté tous ses engins de pêche et pouvait ainsi enrichir sa nourriture. Il était même surpris de faire des pêches presque miraculeuses. Les poissons abondaient dans ces parages ; Gaby, qui était habitué aux petits poissons qu'on trouve près des côtes, était étonné de la grosseur de ceux qu'il attrapait. Et puis c'étaient des espèces inconnues, à la chair délicate. Il les faisait griller sur un feu de varech et se régala. C'était meilleur que les conserves !

À la découverte du trésor

Une nouvelle journée s'écoula ainsi, et encore une nuit. Gaby commençait à désespérer et à se demander si Bonnefemme Bégué ne s'était pas moquée de lui en l'entraînant dans une pareille aventure. Au lever du nouveau jour, il vit que des oiseaux blancs, probablement des mouettes ou des pailles-en-queue, sortaient de la grotte. C'était le bon moment pour recommencer les recherches. Toujours à tâtons, toujours trébuchant, il se mit à fouiller le moindre interstice des parois. Et, brusquement, sa main sentit le contact d'un objet métallique. Était-ce enfin le morceau d'ancre indiqué sur le plan ? Fébrilement, il se mit à creuser le sable de ses ongles pour dégager la ferraille. La rouille était trop dure et Gaby dut aller chercher sa pioche sur la rive. Ce ne fut pas suffisant. Il fallut avoir recours à la dynamite. Quel travail ! Mais Gaby faisait tout cela dans la fièvre et ne sentait ni l'effort ni la fatigue. Le morceau d'ancre se détacha enfin et laissa apercevoir le coffre de fer. Encore un peu plus de dynamite et il fut dégagé de sa cachette. Gaby avait enfin trouvé le trésor !

Il ne restait plus qu'à le traîner jusqu'à la barque. Ce ne fut pas sans peine que Gaby l'entoura de la corde et l'approcha de l'entrée de la grotte. Là un autre problème se posa : les rochers laissaient un passage trop étroit pour la largeur du coffre. Encore un peu de dynamite, et c'était la dernière charge de provisions. Si l'explosion n'était pas assez forte, le trésor resterait prisonnier ! Fort heureusement le gros rocher éclata et laissa la voie libre. Encore quelques heures de travail pour tirer le coffre jusqu'à la barque. « Pourvu que la corde ne casse pas ! » – car le coffre était très lourd et ce ne fut pas chose facile que de le hisser sur l'embarcation. Enfin, ça y est ! Le trésor a pris la place des provisions épuisées et du baril vide rejeté à la mer...

Gaby pensait en avoir fini avec tant de difficultés, quand il s'aperçut que la houle très forte risquait d'écraser la barque contre les récifs. Il fallut attendre une accalmie de la marée pour se risquer à passer entre les rochers.

L'océan est maintenant libre ; le retour n'est plus qu'une question d'heures. Les vents sont moins contraires qu'à l'aller, la voile peut presque toujours se gonfler et le cœur de Gaby, lui, se gonfle de joie et d'espérance...

Enfin le Port Mahé est en vue au petit jour. Gaby se dirige tout de suite chez Bonnefemme Bégué. Celle-ci n'en croit pas ses oreilles quand le jeune homme lui raconte son aventure. Et lui, avant que le

village ne s'éveille, va chercher le coffre aux écus d'or et l'amène chez la vieille à travers les rues désertes. Personne ne l'a vu ; le secret sera bien gardé. À l'aide de Bonnefemme Bégué il cache le coffre sous le plancher de la misérable case. Qui pourrait croire que tant d'écus d'or se trouvent à quelques pieds au-dessous de la maigre paille !

Et maintenant Bonnefemme Bégué raconte à son tour à Gaby toutes les suppositions auxquelles a donné lieu son absence de plusieurs jours : « Il s'est noyé en allant à la pêche », disaient les uns ; « il s'est tué par désespoir d'amour », disaient les autres... La pauvre Cécily elle-même croyait qu'il était mort et se désespérait. En revanche, le père de la jeune fille se frottait les mains : « Tant mieux, pensait-il, il ne tournera plus la tête de Cécily, et je pourrai la marier avec le riche armateur. »

— Il était grand temps que tu reviennes, dit Bonne-femme Bégué. Sans cela le mariage aurait eu lieu et tu aurais fait tant d'efforts pour rien.

— Mais je ne vois pas, répondit Gaby, comment je pourrais expliquer au père de Cécily la raison de ma subite richesse. Si je lui parle d'un trésor, il me prendra pour un voleur ou pour un farceur. Au moment de toucher au but, je vois une nouvelle difficulté se dresser devant moi... C'est effrayant !

— Ne te désespère pas, mon enfant ; ma vieille cervelle est encore assez lucide pour inventer une histoire qui arrangera tout.

La ruse de Bonnefemme Bégué

Quelques heures après, Bonnefemme Bégué se rendit chez le père de Cécily :

— Cher voisin, je sais que vous êtes un homme de confiance et de bon sens, et je viens vous demander un petit conseil. Il m'arrive une chose que j'attendais depuis bien longtemps. On vient enfin de me payer les cent pièces d'or que mon mari m'avait léguées en mourant. Le retard de tant d'années est le fait de ce grand cyclone qui a ravagé notre pays... Le testament de mon mari avait disparu avec la maison de l'homme de loi, et on vient seulement de le retrouver en déblayant les ruines pour les nouvelles constructions. J'ai donc touché cette belle fortune à laquelle je ne pensais plus. Et maintenant, me sentant à la fin de ma vie, je veux léguer ces cent pièces d'or à mon seul neveu, le pêcheur Gaby. Et je viens vous demander de m'indiquer un notaire honnête pour que mon testament soit rédigé de la meilleure façon.

Le gros homme ne s'arrêta pas à cette demande de conseil. Il n'avait retenu qu'un chiffre : cent pièces d'or, et qu'une chose : le légataire serait Gaby.

— Mais tout est changé, s'écria-t-il, ce cher Gaby va devenir riche ! Ce garçon m'avait toujours été sympathique. Depuis sa disparition, je croyais bien qu'il était mort, et c'est pour cela que j'avais fait d'autres projets pour ma fille. Mais le voilà bien vivant... Je serai heureux de lui donner Cécily en mariage. Dites-lui de venir ; nous irons tous ensemble chez le notaire, et nous signerons à la fois le testament et le contrat de mariage. Pour vous remercier, Bonnefemme Bégué, j'offrirai un grand festin et j'espère que vous retrouverez assez d'appétit pour y faire honneur.

La cérémonie des épousailles eut lieu peu après. Tout le monde était joyeux à la vue du bonheur des jeunes époux. Le père de Cécily profita de la fête pour s'enivrer comme il ne l'avait jamais fait de sa vie.

Les mariés allèrent s'établir dans une jolie maison des environs, où ils purent jouir d'une large aisance. Gaby n'était plus obligé de se lever à l'aurore pour partir à la pêche ; il s'occupait à cultiver son jardin et à faire pousser de jolies fleurs pour sa femme bien-aimée.

Tous deux ne furent pas égoïstes, comme il arrive souvent à ceux qui deviennent riches. Ils amenèrent avec eux Bonnefemme Bégué, qui profita de leur confort. Sortie de sa misérable case, vêtue d'habits convenables, on se mit à la respecter, et même les gamins l'appelaient

maintenant grand-mère... Quand Cécily mit au monde son premier bébé, c'est elle qui le berça, le dorlotta... Et plus tard elle raconta à l'enfant une histoire merveilleuse où il était question d'un trésor !



Pierre et les Géants

(Îles Seychelles)



Il était une fois un nain qui s'appelait Pierre. Il avait tout juste la taille d'un enfant, et chacun le prenait en pitié; cela le mortifiait car il était très orgueilleux. Mais il s'ingéniait à remplacer la force qui lui manquait par la ruse. Et il lui arrivait de tromper bien plus vigoureux que lui.

Voici une des plus belles aventures dont il aimait et aime encore à se flatter.

Se promenant un jour au bord de la mer, il vit arriver un géant. Cet être énorme et vigoureux aurait pu l'écraser d'une seule main. Sa grosse tête était surmontée d'une espèce de crinière noire, ses gros bras couverts de poils faisaient saillir des muscles épais comme des câbles, son énorme ventre semblait faire éclater sa grosse ceinture. Il était vraiment effrayant et notre Pierre aurait dû se sauver. Bien au contraire, il se jura de l'avoir par la ruse et l'aborda donc sans timidité :

— Beau géant, je suis heureux de te rencontrer. Tout le monde parle de ta force ; il paraît que personne n'a réussi à te vaincre. Cependant, les apparences sont quelquefois trompeuses, et j'aimerais me mesurer avec toi.

— Es-tu fou, pauvre nain ! D'un seul de mes pieds je t'écraserais comme une fourmi. Mais tu m'amuses ; dis-moi dans quel genre de combat tu voudrais t'opposer à moi. Ce sera une amusante distraction.

— Beau géant, même si je parais un nain, j'ai tout de même une grande force. Si tu y consens, je vais aller chercher une longue et solide corde. Tu en attacheras un bout à tes reins, et moi je ferai de

même à l'autre extrémité. Celui qui aura attiré l'autre à lui aura gagné.

— Si cela t'amuse, essayons. Mais je crois que le combat ne durera pas longtemps.

Le malin Pierre partit dans la forêt où il connaissait la maison d'un autre géant aussi énorme et aussi effrayant que le premier. Il lui tint exactement le même langage et lui fit la même proposition. Ce second géant se mit à rire, d'un rire formidable, à l'idée de se mesurer avec un tel nain. Mais lui aussi n'avait pas souvent pareille distraction, et il consentit à s'attacher la corde autour des reins.

La corde était longue. Les deux géants, fort éloignés l'un de l'autre, ne pouvaient pas s'apercevoir. De sorte que chacun d'eux pouvait croire que le nain était bien attaché à l'autre bout. Notre rusé Pierre s'était dissimulé derrière un buisson, à égale distance des deux combattants. Et quand il leur cria : « Je suis prêt, tirez ! », la corde se tendit et finit par se rompre. L'un des géants, jeté à terre se fendit à moitié le crâne contre une grosse pierre. L'autre, tombé brusquement à la renverse, se cassa trois côtes. Pierre accourut alors vers le premier :

— Pauvre camarade, vous êtes blessé, et j'en suis désolé. Mais pourquoi étiez-vous si fier et si assuré de votre puissance ? Vous le voyez, malgré mon apparence, j'ai été plus fort que vous.

Il alla ensuite vers le second géant, qui gisait dans l'herbe et paraissait beaucoup souffrir. Pierre lui tint le même discours, l'assurant qu'il était sincèrement désolé que le combat eût entraîné pareille blessure. Voilà où mène l'orgueil !

Aucun des géants ne trouva de réplique. Ils restèrent convaincus de la force de Pierre, et se gardèrent bien de raconter à quiconque leur mésaventure !



Les Amoureux fidèles

(La Réunion)



ETTE histoire remonte à bien des années, au début même de la colonisation de l'île de la Réunion.

Lorsque, sous le commandement d'Étienne Regnault, les Français, venus de Madagascar, débarquèrent sur l'île, celle-ci était déserte. Pendant deux ans, ces vingt colons, qui avaient été expulsés de la grande île pour des fautes diverses, vécurent seuls, jusqu'au jour où cinq femmes, qui faisaient partie d'un convoi d'émigrants pour Madagascar, furent débarquées de force dans leur île pour des raisons de mauvaise santé. Elles furent vite rétablies, grâce au climat sain de la Réunion et aux bons soins dont elles furent entourées.

Quelque temps après, le Père Jourdié, qui fut le premier curé de l'île, alors appelée Bourbon, les maria. De ces cinq mariages naquirent vingt-trois filles et dix-sept garçons, ce qui amène certains à penser qu'il aura suffi de cinq femmes seulement pour doter l'île de sa population française !

La petite colonie progressait, et bientôt elle recruta des esclaves pour s'occuper des plantations. Les malheureux furent pris à Madagascar et soumis à un dur travail. Des femmes noires faisaient partie du convoi d'esclaves et certaines d'entre elles conquièrent vite l'estime et même l'affection de leurs maîtres. Cependant, une loi interdisait aux Français, sous peine des pires punitions, d'épouser les esclaves noires et cela ne manqua pas de provoquer plusieurs drames, tel celui qui est relaté ici.

Roland était l'un des dix-sept premiers-nés de l'île. D'une constitution robuste, il s'intéressait beaucoup aux travaux de la

propriété de son père et il était aimé de tous, même des esclaves. Alors qu'il entraît dans sa vingtième année, il s'aperçut qu'il y avait, parmi les esclaves de son père, une jeune fille qui surpassait en beauté et en bonté toutes les autres de son âge, même les filles des colons. Roland n'ignorait pas que la loi lui interdisait de fréquenter les esclaves noires, mais, à vingt ans, le cœur ne connaît pas de barrières. Et Roland, petit à petit, fit plus ample connaissance avec la jeune fille et sentit son amour augmenter de jour en jour.

Il apprit que les parents de la jeune esclave étaient originaires d'un village situé au cœur de Madagascar. Ils y avaient vécu heureux et honorés de tous, son père ayant été l'un des notables les plus sages du village. Puis, un jour, ils avaient été capturés et emmenés loin de leur pays, et ils étaient morts sans la revoir.

La jeune fille se nommait Mantatisi.

— Ton nom, lui disait Roland, me fait penser aux petits matins dans la forêt, quand les oiseaux s'éveillent et se mettent à chanter.

Mantatisi souriait alors de ses dents blanches et, sans rien dire, se mettait à chanter doucement quelque vieille chanson mélancolique.

À quinze ans, elle possédait déjà tout le charme des femmes de sa race, et sa taille élancée, bien prise dans une pièce de cotonnade, sa peau de bronze, qui avait au soleil des reflets d'or roux, et le regard intelligent et plein de bonté de ses grands yeux noirs avaient, pour Roland, toutes les qualités.

Aussi discrets que furent les jeunes gens pour que personne autour d'eux ne soupçonnât leur amour, ils ne purent tromper le père de Roland, qui finit par remarquer l'intérêt que prenait son fils au bien-être de Mantatisi. Une telle découverte remplit de fureur le vieux colon irascible :

— Comment, mon fils, tu oses donc braver notre loi et, ce qui est encore plus grave, me désobéir dans ma maison ? Je ne peux admettre que mon propre héritier songe à épouser une esclave...

Le jeune homme, atterré, protesta avec vigueur, et fit remarquer à son père qu'il avait toujours eu une conduite irréprochable, ainsi que la jeune esclave, d'ailleurs, qui n'avait modifié en rien son comportement et travaillait toujours avec zèle et obéissance.

— Il suffit ! Si j'ai remarqué vos sentiments, d'autres le feront bientôt, reprit son père, et je vais prendre immédiatement des mesures, avant que ce scandale n'éclate aux yeux de tous.

Les supplications de Roland furent vaines. Son père emmena Mantatisi avec lui à la ville toute proche de Saint-Denis et là, il la

vendit à un de ses amis qui, lui, avait une plantation de l'autre côté de l'île, au-delà de la montagne. Ainsi pensait-il mettre fin à l'intrigue des deux amoureux.

L'amour, cependant, lorsqu'il est né dans deux cœurs sincères et passionnés, ne se laisse pas arrêter par le premier obstacle venu. C'est ainsi que, malgré leur cruelle séparation, Roland et Mantatisi restèrent fidèles à leurs serments. Ils continuaient à penser tendrement l'un à l'autre et priaient le Ciel de les réunir un jour.

À quelques mois de là, la saison chaude s'installa sur le pays. Des températures particulièrement torrides et un ciel d'un rouge orangé furent les présages d'un cataclysme. Comme il arrive périodiquement dans cette contrée, un cyclone s'abattit sur l'île. Pendant deux jours et deux nuits, des rafales de vent très violentes détruisirent la plupart des habitations et ravagèrent les récoltes. Quand le beau temps revint, un spectacle désolant s'offrait aux yeux des colons.

Décidés à ne point se laisser abattre par le mauvais sort, tous entreprirent de remettre sur pied les maisons endommagées. Il s'ensuivit à ce moment-là une grande confusion, au point qu'il devint même impossible de surveiller les esclaves.

Le jeune Roland bénéficia de cette situation. En effet, depuis le départ de Mantatisi, son père, qui redoutait un coup de tête de sa part, l'avait fait étroitement surveiller, et il n'avait pu jusqu'alors s'éloigner sans être suivi. Il ne laissa pas passer l'occasion qui se présentait à lui, et décida de quitter aussitôt la plantation de son père et de traverser toute la région montagneuse pour aller rejoindre l'élue de son cœur.

Plein d'espoir, le jeune homme se munit de provisions et, la nuit venue, se mit en marche vers la montagne.

Il avait compté sans les représailles de son père. En effet, le colon, qui voyait dans la fuite de son fils une atteinte à son autorité, entra dans une grande colère et envoya ses gens à la poursuite de Roland avec mission de le ramener mort ou vif.

Afin de capturer plus facilement les esclaves qui tentaient de s'échapper, leurs propriétaires avaient coutume d'entretenir et de dresser une meute de chiens. Quand Roland entendit leurs aboiements dans la forêt, il comprit que sa tentative serait un échec. Nuit et jour il marcha et courut, mais en vain, car il fut rejoint et atteint d'une balle de pistolet au pied. Il se traîna dans un buisson pour y attendre sa capture, mais, par bonheur, le chien qui le découvrit avait été élevé par lui. Au lieu d'aboyer, il se jeta sur le jeune homme en manifestant sa joie : « Tout doux, tout doux, mon bon chien », lui dit Roland en le caressant. Il voyait là un signe de la Providence et un moyen d'échapper à ses poursuivants.

En effet, les cris et les aboiements ne tardèrent pas à s'éloigner et, peu après, Roland put reprendre sa marche, non sans peine, car sa blessure le faisait cruellement souffrir. Sans faiblir cependant, il persévéra dans ses intentions et s'enfonça au cœur du pays, accompagné du chien qui ne l'avait pas quitté.

Une quinzaine de jours s'écoulèrent, sans que personne eût des nouvelles du jeune homme. Mantatisi, cependant, avait appris par les autres esclaves la fuite de Roland et, ne doutant pas un instant qu'il était parti à sa rencontre, supplia son maître de la laisser partir à sa recherche. Le maître refusa tout d'abord, mais il finit par se laisser convaincre. Mantatisi était une travailleuse dont il avait su apprécier les qualités et qu'il donnait comme exemple à tous. Alors que toutes les recherches pour retrouver Roland avaient échoué, l'amour qu'elle éprouvait pour le jeune Blanc saurait peut-être la conduire vers lui ! Il la laissa donc partir.

Hâtivement, Mantatisi se mit en route. Le chemin de la montagne était plein d'embûches et inconnu de la jeune fille, qui ne s'était jamais aventurée seule dans la forêt. Elle rencontra heureusement quelques esclaves déserteurs, qui avaient vu Roland et lui indiquèrent la route à suivre. Ainsi, au bout de deux jours, elle arriva dans une vaste clairière. Une fois de plus elle tenta d'appeler son bien-aimé : « Roland !... oland... oland !... »

Soudain, au lieu du silence habituel, elle entendit de faibles aboiements. Serait-ce le chien de Roland ? Le cœur battant, elle courut vers l'endroit d'où venaient les cris et là, près du ruisseau, elle découvrit le jeune homme.

Celui-ci était étendu à l'ombre, sur la mousse verte, sans connaissance. Les privations qu'il avait endurées avaient eu raison de sa robuste constitution. Il était pâle et amaigri, et Mantatisi elle-même avait peine à le reconnaître. Médor, le chien fidèle, était dans le même état et n'avait plus que la force d'aboyer en remuant faiblement la queue.

Vite, elle trempa dans l'eau claire du ruisseau son grand mouchoir rouge et, doucement, mouilla les tempes de Roland tout en lui murmurant de tendres mots. Bientôt le jeune homme ouvrit les yeux. La jeune fille alors retrouva, dans l'élan de ses bras vers elle et dans la flamme de ses yeux, le bien-aimé de son cœur :

— Enfin, mon amour, je t'ai retrouvée ! s'écria-t-il avec transport. Qu'importent les privations subies, puisque j'ai maintenant le bonheur de te serrer dans mes bras. Je ne te quitterai plus ; nous abandonnerons l'île pour d'autres pays et nous serons heureux, loin de ceux qui ont voulu nous séparer.

Mais, malgré la douceur de ces retrouvailles, Roland ne put surmonter sa grande faiblesse. La blessure de son pied s'était envenimée et il délirait de fièvre. Toute la journée, la jeune fille lutta de son mieux pour l'arracher à la mort, mais, au soleil couchant, dans un dernier baiser, dans un dernier serment, il rendit l'âme.

Mantatisi, inconsolable, n'eut pas le courage de lui survivre. Elle prit une herbe vénéneuse, l'avala et mourut à son tour, tenant toujours dans ses bras le corps de son bien-aimé.

Depuis ce temps, on peut voir à l'endroit des retrouvailles et de la mort des deux amoureux fidèles, deux cocotiers qui s'élèvent côte à côte au-dessus des arbres de la forêt.



Le Dragon du Moulin

(La Réunion)



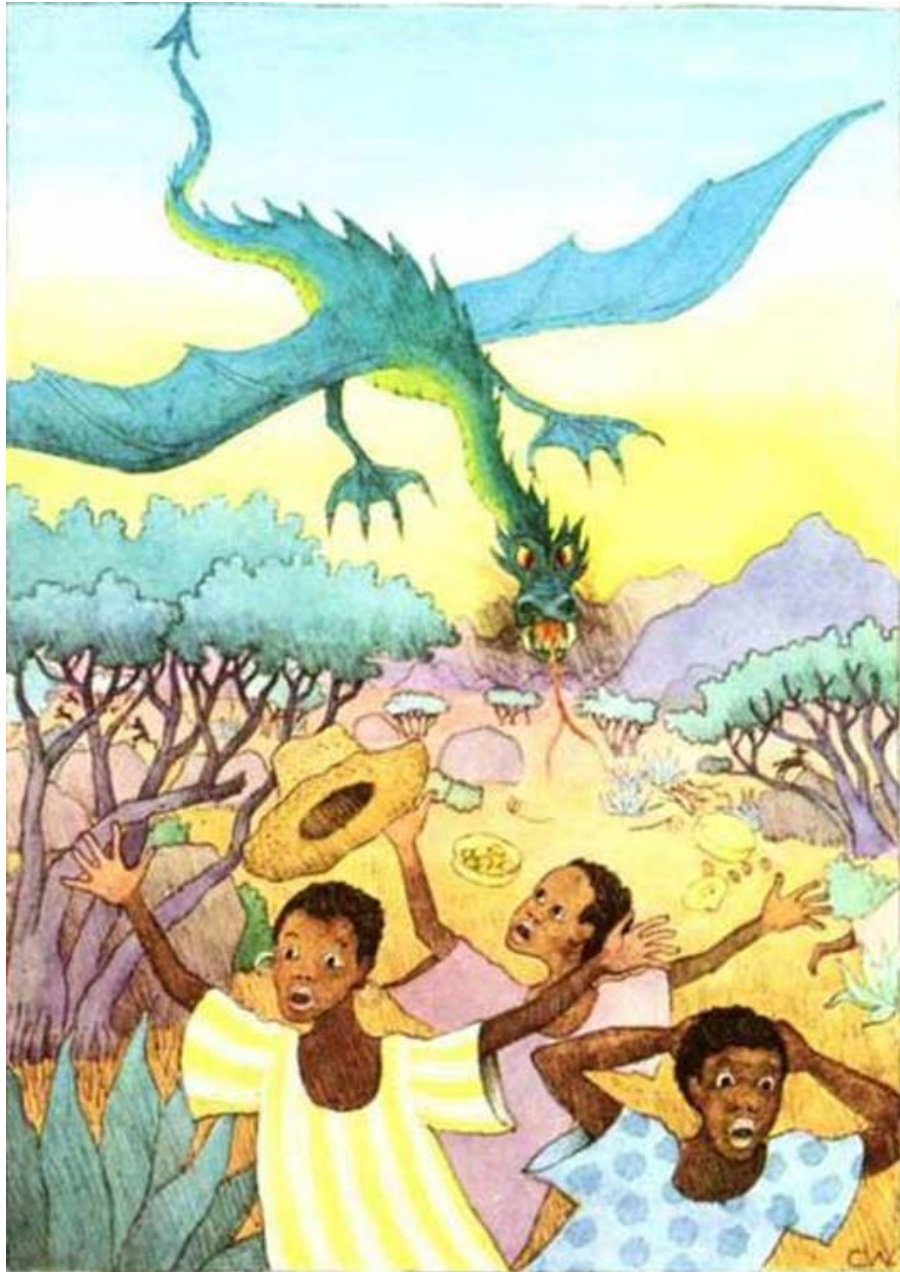
Il était une fois un dragon qui semait la terreur dans la région où il habitait. Venu du fond des mers où il était né, il était arrivé un jour au pied de la montagne, il y a bien des années, avant même qu'il y eût des habitants à l'île de la Réunion. Il avait trouvé une grotte pour s'abriter, une nourriture abondante dans la forêt avoisinante et, satisfait, n'était plus reparti.

C'était une grande et belle bête, d'une beauté de dragon, cela va sans dire ! Son grand corps était couvert d'écailles vertes et noires ; son énorme tête hideuse était éclairée de deux yeux qui lançaient des flammes, et il avait une queue plate, dentelée de très grosses écailles et redoutable pour tout ce qu'elle frappait.

Plus tard, les habitants des environs connurent sa cruauté, car plusieurs d'entre eux furent dévorés par le dragon. Il sortait de la rivière profonde sous le moulin à eau et, quand il avait trouvé une victime, il l'entraînait par le même chemin. De là, lui vint le nom de Dragon du Moulin.

Ce dragon semblait affectionner la chair tendre, et il capturait surtout les jeunes gens et les jeunes filles. C'est ainsi qu'un jour, il emporta les deux fils aînés du vieux Gaspard. Quand le planteur s'aperçut de la disparition de ses fils, il fut au désespoir, mais, comme il était un peu sorcier, il décida de tout mettre en œuvre pour se venger. Il appela son troisième fils et lui dit :

— Tes frères ont été emportés par le Dragon du Moulin. Tu es le seul fils qui me reste, mais je suis trop âgé maintenant pour combattre, et toi seul pourras nous venger. Je te donnerai des armes pour vaincre ce terrible dragon et ramener tes frères à la maison.



Ce dragon capturait surtout les jeunes gens et les jeunes filles,

Bien qu'encore très jeune – il avait tout juste vingt ans – le troisième fils de Gaspard était courageux et d'une grande force. Il accepta d'emblée l'offre de son père.

Celui-ci lui donna un collier d'or, un couteau dont la lame était recouverte de sang séché empoisonné, deux chiens de chasse et un faucon.

— Suis la rivière derrière le moulin. Quand tu auras trouvé le repaire du dragon, tu devras alors employer la force et la ruse et utiliser au mieux les présents que je t'ai donnés. Il te suffira de prononcer cette formule magique : *dralin-kali-ké* et le collier, le couteau, les chiens et le faucon t'obéiront aussitôt. Va, mon fils, et souviens-toi que notre sort à tous est entre tes mains.

Le jeune homme était fort intrigué par les présents de son père et se demandait en lui-même à quoi ils pourraient lui servir. Cependant, fidèle à sa promesse, il se mit en route sans plus tarder.

Durant des heures, il remonta le cours de la rivière. La végétation était dense et il avait beaucoup de mal à se frayer un chemin à travers les lianes. Enfin, il traversa quelques clairières et arriva au pied de la montagne. À l'entrée d'une grotte, il aperçut une vieille femme courbée sur un bâton qui ramassait du bois. Il la salua avec respect.

— Malheureux jeune homme, que fais-tu donc ici ? s'exclama la vieille tout effrayée. Ne sais-tu pas que cette grotte abrite un terrible dragon ? Va-t-en bien vite loin d'ici, avant qu'il ne te dévore !

— C'est donc ici qu'habite ce dragon ? Je le cherche justement car il a enlevé mes deux frères et je veux le tuer pour nous venger.

— Tuer le Dragon du Moulin ! Tu ne sais pas de quoi tu parles, jeune homme. Tu parais courageux et fort, mais que pourras-tu faire devant un adversaire aussi redoutable ? Il est actuellement en chasse, mais dès qu'il revient, tout tremble ici. Ses yeux sont deux éclairs et quand il dort, sa respiration ébranle la montagne.

— Pourtant, vous vivez près de lui et il ne vous a pas mangée !

— C'est que je suis vieille et il n'aime que la chair tendre. Tu devrais partir d'ici, jeune homme, car il ne va pas tarder à rentrer.

— Je partirai, mais auparavant vous devez promettre de m'aider.

— T'aider ? Et comment ?

Le jeune homme s'approcha :

— Si le dragon est si fort, c'est qu'il doit posséder un secret. Vous seule pouvez lui faire avouer ce secret, et alors il sera à notre merci.

La vieille femme se mit à trembler de frayeur et ne répondit pas. Le jeune homme, alors, tira de sa poche le collier d'or et le passa au cou de la vieille en disant :

— *Dralin-kali-ké*, le beau collier d'or ! Et maintenant, promettez-vous de m'aider ?

La vieille était ensorcelée. Elle regardait avec émerveillement le collier à son cou, oubliant sa frayeur, et elle promit d'obéir au jeune homme. Celui-ci se retira et alla se cacher jusqu'au lendemain.

Quand le dragon rentra de son expédition quotidienne, la vieille femme lui avait préparé une paillasse toute moelleuse au fond de la grotte. Elle avait choisi les herbes les plus tendres et n'avait pas oublié d'y mêler les feuilles et les gousses de vanille dont le dragon aimait le parfum. Cette attention le mit de bonne humeur, et elle en profita pour lui dire :

— Je suis en admiration devant ta force et ton endurance. Tu me dis que tu as vécu plus de mille ans, et pourtant tu ne ressens pas les fatigues de la vieillesse. Chaque jour, tu vas de plus en plus loin ; où est donc la force qui t'anime ?

— Cela ne te regarde pas, vieille sotte ! gronda la bête.

— Si je te pose cette question, ce n'est pas par curiosité. Mais vois comme je suis vieille ! Chaque jour, je sens davantage ma fatigue et bientôt je vais mourir. Si tu voulais me dire où était ta force, j'irais vite embrasser la place où elle se trouve et cela me rendrait un peu de verdeur.

— Eh bien, embrasse la pierre du foyer, c'est là que réside ma force.

Et la vieille embrassa la pierre du foyer.

— Tu n'es qu'une imbécile ! ricana le dragon, et j'ai voulu me moquer de toi. Ma force se trouve dans le tronc du manguier qui est devant la grotte.

Et la vieille embrassa l'arbre, mais en vain.

Enfin, le dragon pensa à tous les services que lui avait rendus la vieille femme. Il vit la couche d'herbe fraîche qu'elle lui avait préparée et se laissa attendrir :

— J'ai pitié de ta naïveté et aussi de ta faiblesse, lui dit-il. Je vois bien que la vieillesse t'accable un peu plus chaque jour. Aussi, pour te récompenser de tes services, vais-je te dire, sans plaisanter cette fois, où se trouve ma force. Elle est à des lieues d'ici, de l'autre côté de la montagne, dans un lac aux eaux vertes. Dans ce lac, réside une baleine ; dans le ventre de cette baleine, se trouve une vache et dans

la vache, un martin. C'est dans ce martin que réside ma force. Si quelqu'un tuait cet oiseau, c'en serait fait de ma vie.

Tel était donc le secret du terrible Dragon du Moulin !

Le lendemain, le dragon partit pour son expédition coutumière et peu après, le jeune homme revint voir la vieille femme, qui lui révéla le fameux secret. Il la remercia, lui promit maintes richesses s'il réussissait dans son entreprise, et partit aussitôt en direction du lac.

Lorsqu'il y arriva, le jeune homme crut que le dragon les avait trompés. C'était un lac de petites dimensions, entouré de roches de trois côtés, et il avait peine à croire que c'était là l'ancre d'une baleine. Il s'assit au bord de l'eau et attendit.

Ô surprise ! Sur le coup de midi, une énorme masse noire apparut au milieu de l'eau : la baleine ! Ainsi donc le dragon n'avait pas menti !

Hardiment, le jeune homme s'avança et provoqua la bête en combat. C'était une très grosse baleine et la lutte fut acharnée. Le jeune homme avait réussi à planter son couteau dans la peau noire et luisante : « *Dralin-kali-ké*, frappe, couteau ! » criait-il, en sautant de côté pour éviter les attaques de la baleine.

Et le couteau frappait... Le sang de la baleine coulait, chaud et fumant ! Le poison du couteau pénétrait peu à peu le grand corps frémissant et la bête se fatiguait. Le jeune homme frappait de plus en plus fort ! La baleine éclaboussait l'eau et l'écume jaillissait, rouge du sang de ses blessures.

Enfin, au bout d'une heure de combat, le jeune homme rassembla toutes ses forces, saisit la queue de la baleine et vlan ! expédia l'animal sur les rochers d'en face.

Un bruit effroyable retentit et, sous le choc, le corps de la baleine s'ouvrit en deux. Une vache en sortit, qui se mit à courir vers la forêt. Le jeune homme siffla ses chiens : « *Dralin-kali-ké*, hardi mes chiens ! plus vite, plus vite ! Tue ! tue ! Hardi ! »

Les chiens s'étaient lancés à la poursuite de la vache et, encouragés par la voix de leur maître, ils eurent tôt fait de la rejoindre et de la mettre en pièces.

Tandis que la vache meuglait désespérément à la mort, un martin s'envola de ses flancs : « *Dralin-kali-ké*, mon beau faucon, s'écria le jeune homme. Vole, et rapporte-moi l'oiseau noir et jaune ! »

Le faucon, en quelques coups d'ailes, eut vite fait de rejoindre le martin. Il le prit dans ses serres et le ramena à son maître.

Le jeune homme sortait victorieux du combat, et tenait maintenant

entre ses mains la vie du dragon. Il revint à la grotte et, avant de tuer le monstre, l'interrogea sur le moyen de retrouver ses frères et de leur rendre la vie. Quand il sut ce qu'il voulait, alors seulement, il tordit le cou au martin. Au même instant le dragon expira dans sa grotte. La montagne se referma sur lui et la paix et la joie régnèrent sur le pays. Seuls les vieux se souviennent encore du Dragon du Moulin, et en racontent l'histoire le soir à la veillée.

L'Histoire de Peau d'Âne

(La Réunion)



Il y avait une fois un roi qui avait une charmante fille unique. Ce roi était vieux, malade ; il n'était plus capable de gouverner son royaume. C'est son ministre qui, en fait, dirigeait toutes les affaires, et il tenait le roi à sa merci. Un jour, il dit à son souverain :

— Sire, je suis tombé amoureux de votre fille. Donnez-la-moi en mariage et je la rendrai heureuse. Si vous me refusez sa main, je quitterais le pays pour aller offrir mes services dans un autre royaume ; car il me serait trop cruel de continuer à vivre en présence de mon amour déçu.

Le roi s'affola à l'idée de perdre son ministre, indispensable à la bonne marche du royaume. Parler à sa fille de cette demande en mariage semblait la première chose à faire. Mais le roi hésitait, car le ministre, qui était l'homme le plus intelligent et le plus habile, était par malheur affligé d'une laideur peu commune. Comment sa fille, si jolie et si fraîche, pourrait-elle accepter un pareil mari ? Après quelques nuits sans sommeil, le roi se décida pourtant à lui parler.

L'attitude de la princesse fut exactement ce qu'il craignait. Il essaya de lui faire comprendre qu'elle serait plus heureuse avec un mari intelligent et amoureux qu'avec un bel homme sans qualités ni sentiments. Il lui représenta aussi quelle perte serait pour le royaume le départ d'un ministre aussi précieux. Qui sait si un monarque ennemi ne l'attirerait pas à son profit ?

Pendant plusieurs jours, le pauvre père essaya de convaincre sa fille. La sentant mollir peu à peu, il lui offrit de splendides bijoux. A bout de forces, la jeune fille accepta de fixer la date du mariage. Mais

ce jour-là, elle se prétendit malade et demanda de retarder la cérémonie. Au bout de trois jours, son père lui dit :

— Y a-t-il quelque chose que je puisse t'offrir pour te décider ?
Demande-moi tout ce que tu voudras ?

— Eh bien, donne-moi la peau de ton âne et à cette condition je me marierai.

— La peau de mon âne ! Ce n'est pas possible !

Le roi possédait, en effet, un âne, tout à fait extraordinaire, qui pouvait parler. Et c'est ainsi qu'il avait sauvé plusieurs fois la vie du roi... Le pauvre homme était déchiré par cette nouvelle exigence. Il se résigna malgré tout, tellement il tenait à ce mariage afin de ne pas perdre son ministre. Et c'est le cœur navré qu'il sacrifia sa précieuse bête.

Mais la princesse, elle, ne se résignait pas à épouser ce laidron, qu'elle s'était mise à détester. Elle eut l'idée de faire venir, sans que personne s'en doutât, sa marraine qui était une fée.

La marraine lui conseilla de fuir avec elle :

— Le matin du mariage, dès le chant du coq, sors du palais avec ton bagage et viens me retrouver au bout du chemin.

La princesse obéit, et toutes deux marchèrent longtemps, longtemps, jusqu'à atteindre un autre royaume. La fée avait confectionné à la jeune fille une robe avec la peau d'âne. Et c'est habillée de la sorte qu'elle se présenta au roi, qui cherchait une gardeuse d'oies. Ce n'est pas sans hésitation que le roi l'engagea. Elle n'était guère plaisante avec cette robe en peau d'âne, qui l'habillait comme d'un sac.

Cependant, elle fit son travail sans qu'on eût rien à lui reprocher. On l'avait logée dans une cabane au fond de la cour, et on l'appelait Peau d'Âne.

Un jour, la reine l'aperçut et lui dit :

— Demain soir, j'ai beaucoup d'invités à dîner. Mon cuisinier est trop occupé ; je te demanderai de l'aider à préparer le dessert.

Le lendemain, le fils du roi, passant par la cour, aperçut de la lumière entre les planches de la cabane. Il mit un œil contre une fente et fut stupéfié d'apercevoir une si jolie fille. C'était Peau d'Âne, la malheureuse princesse. Le jeune prince se fit ouvrir, et tous deux s'entretenirent un long moment. Puis le prince lui dit :

— Je sais que ma mère t'a demandé de préparer le dessert. Voici ma bague. Jette-la dans la pâte du gâteau. Je ferai semblant de

m'étrangler et ma plaisanterie commencera.

Peau d'Âne fit comme il le lui avait dit. Au moment du dessert, le jeune prince choisit le morceau qui contenait la bague et, comme convenu, il jette un grand cri comme s'il s'étranglait. Tout le monde s'affole, se bouscule, lui demande ce qu'il a. Il montre sa gorge. Sa mère lui fait ouvrir la bouche et voit une bague au fond de la gorge. Elle essaie de la retirer, mais son doigt est trop gros : « Il faudrait un doigt de jeune fille », dit-elle, affolée.

Toutes les jeunes filles présentes essayèrent en vain de soulager le prince, qui semblait près d'étouffer. Le roi s'épouvantait à l'idée de perdre son unique héritier. Il décida de faire claironner par toute la ville que le prince épouserait la jeune fille qui réussirait à le délivrer de cette malheureuse bague.

Naturellement, les prétendantes ne manquaient pas, et c'est une longue file qui se présenta au palais. Mais aucune n'eut le doigt assez délicat pour retirer la bague.

Pendant ce temps, le jeune prince semblait souffrir de plus en plus et ne respirer qu'avec peine. Entre deux efforts, il dit à sa mère :

— Je souffre à mourir. Si Peau d'Âne essayait ? C'est la seule qui n'ait pas tenté de me soulager !

Dans un tel moment, il n'était pas possible de le contrarier. On fit donc approcher Peau d'Âne. Et, ô miracle, de son doigt effilé, elle retira la bague !

Le prince, aussitôt soulagé, se sentit ivre de joie et de reconnaissance. Il dit :

— La promesse d'un roi est chose sacrée. Je tiendrai donc celle de mon père et j'épouserai Peau d'Âne.

La mère du prince entra dans une grande colère à l'idée que son fils pourrait épouser une gardeuse d'oies, vêtue comme une pauvre et indigne de tenir son rang à la cour.

Pendant qu'elle faisait de vives remontrances au prince, la marraine de Peau d'Âne entra dans la salle du palais. Personne ne savait que c'était une fée, et on ne la remarqua pas. Mais la bonne fée n'avait pas oublié sa baguette magique. Elle en effleura l'épaule de Peau d'Âne, et soudain celle-ci apparut sous les traits d'une princesse resplendissante, vêtue d'une robe merveilleuse.

Le roi et la reine, oubliant leurs préventions, consentirent avec joie au mariage des deux jeunes gens et préparèrent des fêtes magnifiques.

Émile et le Vieillard

(La Réunion)



MILE s'était levé de bon matin, et se dirigeait en sifflotant et d'un pas alerte vers la rivière. Son passe-temps favori était la pêche aux camarons, et il y était fort habile. L'air était vif, et le soleil n'avait pas encore séché la rosée de la nuit. Le silence était total, pas même un gazouillis d'oiseau : ils n'étaient pas encore éveillés.

Tout à coup, au détour de la rivière, Émile vit apparaître un vieil homme. C'était un vieillard à barbe blanche, si vieux, si vieux, que personne au village ne connaissait son âge. Il avançait à petits pas menus, solide encore sur son bâton, et tenait un panier d'osier plein à ras bord de petits bigorneaux.

— Bonjour grand-père, lui dit Émile gaiement, comment allez-vous ?

— Bonjour mon ami, répondit le bonhomme, bonjour ! Tu m'appelles grand-père, petit impertinent, mais parions que tu ne serais pas capable de dire quel est mon âge !

Voilà Émile fort embarrassé ! Voyons... la vieille Ernestine, qui avait quatre-vingt-dix ans et plus de dents, semblait plus âgée que le bonhomme. Pourtant elle ne l'avait jamais connu jeune... Émile hocha la tête :

— Tout ce que je peux dire, c'est que vous avez l'air bien vieux.

— Tu n'es qu'un nigaud ! Si dans deux jours tu ne peux pas me dire mon âge, je te changerai en crabe ou en bigorneau.

Et, toujours à petits pas menus, barbe blanche au vent, le vieux s'en alla, laissant derrière lui un Émile fort effrayé. Le bruit courait

dans le village que le vieux était un peu sorcier et qu'il valait mieux ne pas avoir affaire à lui. Voilà donc notre homme dans de beaux draps !

La pêche n'avait plus d'attrait maintenant et Émile rentra chez lui. Il était si préoccupé qu'il ne put rien avaler au déjeuner. Inquiète de son silence et de sa triste mine, sa femme le questionna et Émile ne tarda pas à lui avouer son aventure et la menace du vieux.

— C'est tout ce qui t'inquiète si fort mon cher mari ? Allons, mange tranquillement ton riz et tes sardines. Les femmes de chez nous ont plus d'un tour dans leur sac et je trouverai bien le moyen de savoir l'âge de ce vieux fou. Voyons... Cet après-midi, tu iras au bazar et tu m'achèteras un sac de duvet et une jarre de sirop. Ensuite, tu iras chercher dans la forêt deux tiges de bambou, les plus souples que tu pourras trouver.

Le lendemain, sa femme le déshabilla, l'enduisit de sirop des pieds à la tête et le roula dans le duvet. Le résultat était étonnant et Émile méconnaissable ! Pour parachever le tout, sa femme confectionna une queue de tigre avec les bambous.

Émile se laissait faire, mais il était néanmoins fort intrigué.

— Je sais, lui dit-elle, que vers midi le vieux a l'habitude de faire un somme sur une grande pierre plate au bord de la rivière. Approche-toi sans bruit de cet endroit et saute sur lui, en rugissant comme un tigre. Tout sorcier qu'il est, on verra bien s'il n'a pas peur.

Émile obéit à sa femme et se mit à la recherche du lieu où dormait le vieillard. L'ayant trouvé, il bondit sur lui, en rugissant aussi fort qu'il le pouvait.

Le bonhomme, réveillé en sursaut, fut tout effrayé à la vue de ce phénomène :

— Par ma barbe blanche ! Depuis mille ans que j'existe, je n'avais encore jamais vu un homme qui eût des plumes d'oiseau sur le corps et la queue d'un tigre !

Le bonhomme tremblait de peur, et ses vieux os s'entrechoquaient. Cependant, Émile, qui savait maintenant ce qu'il voulait, ne l'effraya pas davantage et s'enfuit bien vite.

— Ernestine, ma chère femme, s'écria-t-il tout joyeux, ta ruse a réussi ! Me voilà sauvé, car le vieux m'a dit lui-même avoir mille ans d'existence.

Et le jour suivant, Émile partit tout heureux pêcher les camarons. Quand le bonhomme apparut au tournant du chemin, il lui cria gaiement :

— Bonjour grand-père !

Celui-ci ne se doutait de rien car, dans sa frayeur de la veille, il n'avait pas eu le temps de reconnaître Émile sous son déguisement :

— Alors, demanda-t-il ironiquement, peux-tu me dire mon âge aujourd'hui ? Gare à toi ! Si tu ne peux répondre, je vais te changer en bigorneau !

Les menaces du vieux n'effrayaient plus Émile :

— Vous avez mille ans, grand-père !

De surprise, le bonhomme laissa tomber son panier d'osier. Sa pêche du matin – des crabes et des bigorneaux précisément – se répandit sur le sentier, mais il n'en avait cure. Comment son secret avait-il bien pu être découvert ?

Voyant son ahurissement, Émile le fit asseoir près de lui et lui raconta alors quelle ruse il avait employée sur le conseil de sa femme. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, le bonhomme rit du tour dont il avait été victime et le félicita d'avoir une femme si intelligente et si habile.

Ce soir-là, Émile et Ernestine invitèrent le vieil homme à dîner, et tous trois mangèrent avec appétit... des crabes et des bigorneaux !

Le mauvais commissionnaire

(La Réunion)



Il y avait une fois une pauvre femme qui était paralysée des deux jambes. Elle vivait seule avec son fils Joseph, un peu à l'écart du village. Comme elle ne pouvait sortir de chez elle, elle devait faire faire toutes ses courses par son fils. Hélas ! au lieu de l'aider, celui-ci n'était qu'une source de malheurs :

— Joseph ! Joseph ! où es-tu donc passé ? Viens, j'ai besoin de toi.

Dix fois, vingt fois par jour, on l'entendait appeler son fils. Celui-ci accourait aussitôt. Huit ou neuf ans, un corps agile et vigoureux, des cheveux noirs crépus, de grands yeux brillants... mais pas un sou de bon sens ! Joseph était en effet un peu simple d'esprit et, malgré toute sa bonne volonté, ne faisait que des bêtises.

Dix fois, vingt fois par jour, Joseph courait de-ci, de-là chercher de l'eau, acheter du pain et dès son retour, on entendait pleurer sa mère : il avait rapporté du vin ou s'était laissé voler son pain pendant qu'il jouait à la marelle.

Il en fut de même le jour où sa mère l'envoya acheter une hache au village voisin. L'emplette était d'importance, et Joseph arborait un air fier en revenant. La hache, toute neuve, bien aiguisée, luisait sur son épaule. De temps en temps, il s'arrêtait et, pour l'essayer, coupait un arbuste, quelques branchages. Il rêvait déjà des services qu'il pourrait rendre avec l'outil tranchant. Le voici arrivé. Il court joyeux vers sa mère, qui l'attendait sur le seuil de la porte :

— Maman, regarde la belle hache que j'ai achetée. Son manche est lisse comme l'eau de la rivière et léger avec ça ! Vois comme elle coupe bien !

Un mouton broutait l'herbe devant la maison. Sans réfléchir, le petit garçon s'approcha et... vlan ! D'un seul coup, il trancha la tête de l'animal ! Sa mère se mit en colère :

— Grosse bête ! Tu prends les moutons pour des arbres, maintenant ? Si tu avais rangé la hache dans la paille de la charrette, ce malheur ne serait pas arrivé.

Joseph, tout attristé, demanda pardon à sa mère et promit de suivre ses conseils. Il tint parole, mais à sa façon.

Peu après, la brave femme l'envoya acheter des aiguilles :

— Surtout ne les perds pas ; rappelle-toi l'histoire de la hache et ta promesse de faire bien attention désormais à tout ce que tu feras.

Joseph partit en courant au village. Une demi-heure plus tard, il était de retour, mais les mains vides :

— Où sont les aiguilles, mon fils ? La boutique était donc fermée, que tu reviens les mains vides ?

— Rassure-toi maman, elles ne sont pas perdues. Je me suis souvenu de tes conseils et je les ai éparpillées dans la paille de la charrette du voisin qui passait par là.

— Petit malheureux ! Tu ne feras donc jamais rien de bien ! Il fallait les piquer sur le rebord de ton chapeau !

Et Joseph pleura une fois de plus, honteux d'avoir gaspillé l'argent de sa mère.

Quelques heures plus tard, sa mère l'appelle encore :

— Je n'ai plus de beurre pour préparer le repas de midi. Cours donc à la boutique du Chinois, et achètes-en pour deux sous. Mais attention ! Souviens-toi de mes aiguilles, et ne va pas cacher mon beurre dans la paille du voisin.

Joseph promit de ne rien oublier. Il acheta le beurre, paya le Chinois sans se tromper et prit le chemin du retour. Il se souvint de sa bêtise du matin, du conseil de sa mère et aussi du rebord de son chapeau. Tout content de lui, il y plaça le beurre et, la tête bien droite, se hâta de rentrer.

Hélas ! par malchance on était au plus fort de l'été. Le soleil était brûlant et, quand le garçon arriva chez lui, le beurre, qui avait fondu, ruisselait sur son visage et ses vêtements :

— Mon fils, mon fils, qu'as-tu fait là ? Décidément, tu n'es qu'un imbécile et tu ne feras jamais rien de bon.

Puisqu'il ne pouvait faire des achats correctement, sa mère chercha un autre moyen de le rendre utile. Peut-être sera-t-il moins malhabile

pour vendre que pour acheter, se dit-elle. Et le samedi suivant :

— C'est jour de foire au village voisin. Va à la foire mon fils, et emmène notre dernier mouton pour le vendre. Fais bien attention et n'accepte pas le premier prix qu'on t'offrira. Il faut te méfier des coquins qui voudraient te voler. Laisse l'acheteur monter, monter, jusqu'à ce qu'il ne puisse aller plus haut. Alors seulement, tu donneras le mouton.

Joseph promet de faire de son mieux. Il arriva de bonne heure à la foire et rencontra un boucher qui lui offrit dix francs pour son mouton :

— Oh, non monsieur, répondit le gamin, pas du premier coup m'a bien recommandé ma mère. Il faut que vous montiez davantage.

Le fils du boucher, qui connaît bien la réputation que s'est faite ce pauvre Joseph, demande à son père de lui laisser traiter le marché. Il prend une échelle qui traînait par là, la place contre un mur et, grimpant sur le premier échelon, s'écrie :

— Eh ! Joseph ! Je te donnerai dix francs si tu me vends ton mouton.

— Plus haut, répondit Joseph.

Le fils du boucher monta sur le deuxième échelon :

— Huit francs !

— Encore plus haut, répéta Joseph.

— Six francs ! s'écria le fils du boucher, en grimpant sur le troisième échelon.

Et, arrivé au dernier échelon :

— Deux francs ! s'écria-t-il.

— Tope là, lui dit Joseph. Puisque tu ne peux monter plus haut, donne-moi les deux francs et prends le mouton.

Le boucher félicita son fils d'avoir conclu un marché si avantageux, mais il n'en alla pas de même pour ce pauvre simplet de Joseph. Sa mère, en apprenant comment il avait vendu le mouton pour deux francs seulement, entra dans une violente colère :

— Ah ! Nigaud ! Cette fois c'est trop fort ! Je vais t'apprendre, moi, à ne pas avoir de tête.

Et elle saisit le manche à balai et assena un tel coup sur la tête de son fils qu'elle le guérit à tout jamais de son étourderie. Bien plus, depuis ce jour, Joseph est devenu rusé comme pas un, et c'est à son tour maintenant de faire des affaires les jours de marché.

La Mosquée de Bangoi-Kouni

(Archipel des Comores)



EUX qui, de nos jours, visitent l'île de la Grande Comore peuvent apercevoir, à l'extrémité nord, une petite mosquée blanche, de forme si parfaite qu'elle soulève d'emblée l'admiration. La construction de cet édifice religieux remonte au XV^e siècle, et son histoire est des plus curieuses.

En ce temps-là, les habitants de la petite ville de Bangoi-Kouni étaient tous très pieux et n'oubliaient jamais de réserver quelques instants de leur journée pour louer le nom de Dieu et invoquer Sa miséricorde. Ils avaient l'habitude de se réunir tous sur la grand-place de la ville pour célébrer la fête du Sacrifice.

La cérémonie allait commencer ce jour-là, quand l'un des habitants se leva et demanda la parole :

— Frères, voilà des années que nous nous réunissons ici pour prier ensemble. Cela est bien, et Dieu doit en être content. Cependant, il est à regretter que nous n'ayons pas encore de mosquée à Bangoi-Kouni.

— Une mosquée ! repartit son voisin. Crois-tu donc que Dieu ne nous écoute pas aussi bien quand nous prions sur la grand-place ?

— Je suis de ton avis, dit un autre, mais si nous avions une mosquée, nos prières auraient plus de recueillement, car les menues distractions de la ville ne viendraient pas troubler notre méditation.

— Voilà, en effet, qui est dit avec sagesse. Le recueillement est nécessaire pour bien prier. Aujourd'hui nous sommes interrompus par mille petits détails... jusqu'au chant des oiseaux qui se mêle à nos invocations, et nous n'avons que la fontaine publique de la place pour faire nos ablutions.

— Vous avez tous raison, dit alors un des notables. Il nous faudrait absolument une mosquée.

— Faire construire une mosquée ! Mais cela coûte très cher, et qui donc nous offrira l'argent nécessaire ?

Maintenant, tous discutaient la proposition, et le vacarme devenait de plus en plus grand. C'est alors que le chérif, un noble vieillard à barbe blanche, se leva et prit la parole :

— Frères, personne n'est assez riche à Bangoi-Kouni pour nous donner de l'argent en quantité suffisante. Personne, même pas le plus riche propriétaire, et cela, même si la récolte de vanille, de café ou de cacao a été bonne. Mais ce qu'un homme ne peut offrir tout seul, nous pourrions, nous tous, habitants de cette ville, le réaliser ensemble. Donnons chacun de l'argent selon nos moyens et, avec la somme récoltée, nous ferons construire notre mosquée.

Les sages paroles du chérif soulevèrent l'enthousiasme de tous. À l'unanimité, ils décidèrent de suivre son conseil et tous, dès le lendemain, lui apportèrent de l'argent. Les habitants de Bangoi-Kouni n'étaient pas riches, mais ils avaient un cœur si généreux qu'ils n'eurent pas de mal à réunir une assez forte somme.

Sous la conduite du chérif, ils choisirent et achetèrent, pour bâtir leur mosquée, un terrain ombragé, non loin de la ville et il ne restait plus qu'à commencer la construction. Mais avec quel argent payer les ouvriers ? Une fois de plus, le chérif prit la parole :

— Vous avez vu, mes amis, ce qu'on arrive à faire en réunissant la bonne volonté de chacun. Nous ne pouvons payer des ouvriers ? Voilà donc ce que je vous suggère : il y a parmi nous des ouvriers, terrassiers, maçons, charpentiers, dessinateurs, sculpteurs... Je vous propose de faire appel à l'habileté de tous ceux qui voudront bien nous prêter leur concours.

Tous approuvèrent les sages conseils du chérif et, sans hésitation, offrirent leur aide. Même ceux qui n'avaient jamais travaillé la pierre ou le bois offrirent leurs bras et leur bonne volonté.

La première tâche consistait à mettre le terrain en état, à le débarrasser des vieilles souches d'arbres, à couper buissons et arbustes, à le niveler et à préparer les fondations. Ainsi qu'il en avait été convenu, tous, le lendemain matin dès l'aube, se rassemblèrent sur la grand-place. Puis, sous la conduite des terrassiers, ils se rendirent à l'endroit choisi. Mais, ô surprise, quand ils arrivèrent sur place, le terrain était tout prêt : pas le moindre morceau de bois qui traînât. La terre fraîchement retournée les accueillait de sa bonne odeur saine et s'étendait, plate et rouge, aux rayons du soleil levant.

— Dieu soit loué ! C'est un miracle ! s'écria le vieux chérif à barbe blanche. Ceci est sans nul doute un signe divin pour nous encourager dans notre sainte entreprise. Prions mes amis et remercions Dieu Tout-Puissant ! Dès demain, nous apporterons tous les matériaux pour commencer la construction.

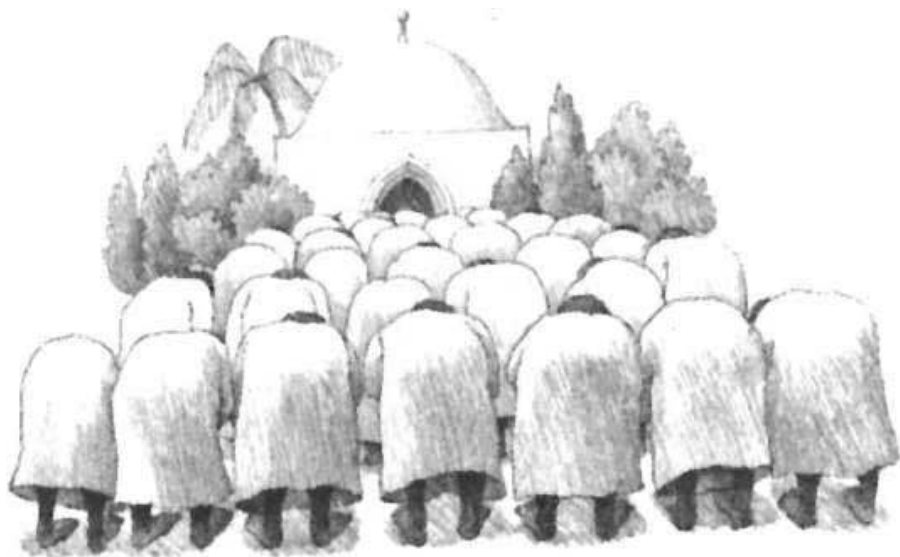
Mais le lendemain, quand ils arrivèrent sur le terrain, ils trouvèrent un énorme tas de chaux et une provision de bois.

Le surlendemain, ce fut une provision de briques et de tuiles qu'ils eurent la surprise de trouver.

— Remercions Dieu, dit le chérif, de nous avoir miraculeusement offert tous les matériaux qui nous étaient nécessaires. Il ne nous reste plus maintenant qu'à construire notre mosquée, et je vous propose de commencer dès demain.

Mais une surprise plus grande encore attendait les habitants de Bangoi-Kouni le lendemain : au lieu des tas de briques et de bois, une petite mosquée éclatante de blancheur et surpassant en beauté tout ce qu'ils avaient imaginé s'élevait au milieu d'un jardin verdoyant.

Pleins d'admiration pour cette œuvre où tous voyaient se manifester la puissance et la bonté divines, ils se prosternèrent. Puis, derrière le chérif, tous entrèrent dans la mosquée pour offrir leurs prières et rendre grâces à Dieu de leur avoir donné une petite mosquée, qui existe encore.



Le Martin et la Lentille

(Archipel des Comores)



RUTTT ! Frutt ! Depuis l'aurore, le martin furetait de branche en branche au bord de la rivière à la recherche de quelque poisson à pêcher. Le soleil était de plus en plus haut dans le ciel, la chaleur devenait étouffante et l'oiseau avait peine à remuer les ailes. Là-haut dans les branches légères, bulbuls et serins chantaient gaiement. Ils avaient vite fait d'être rassasiés, ceux-là, d'un brin d'herbe ou d'une mouche. Comme le martin les enviait ! Il se serait contenté du plus petit des poissons, mais l'eau coulait limpide, claire et vide...

Le martin, à bout de force et de patience, aperçut tout à coup, dans l'herbe, un gros grain de lentille. Ce n'était pas, hélas, sa nourriture préférée mais quand on a grand faim il ne faut pas faire le difficile. Et puis cette graine était bien tentante : dodue, la peau noire et luisante... Hop ! D'un bond il fut dans l'herbe et la saisit du bec !

Les apparences sont souvent trompeuses. Ce que notre compère avait cru être une graine tendre et juteuse était en fait une graine dure comme roc. Si coriace qu'il n'arrivait même pas à la fendre en deux.

« En vérité, se dit-il, voilà une vieille graine oubliée là depuis bien longtemps. »

Un instant, il fut tenté d'abandonner la lentille et de reprendre sa pêche, mais non ! Il aurait bien raison à la fin de cette méchante graine. Et il s'acharna sur la lentille de toute la force de son bec acéré. Rien n'y faisait ! Plus il frappait fort, plus la graine résistait et sautait dans l'herbe comme si elle cherchait à s'enfuir.

C'est alors que le martin pensa au meunier de la colline. Avec sa meule, ce serait chose aisée assurément que d'écraser la lentille ! Et il

décida d'aller le trouver.

Maître meunier était fort occupé et se moqua de l'oiseau :

— Crois-tu donc que je vais abandonner mon travail pour moudre une seule graine ?

— Puisque tu ne veux pas m'aider, lui dit l'oiseau, je vais demander au mécanicien de démolir ton moulin et cela te punira.

Hélas, le mécanicien ne voulut rien savoir. Le meunier était un de ses amis ; ce serait une bien vilaine action que de détruire son moulin.

Ulcéré, le martin alla voir le roi et lui demanda de punir le mécanicien :

— Que me chantes-tu là, vilain oiseau ? Ce mécanicien est l'un de mes sujets les plus honnêtes et les plus respectueux ; je n'ai aucune raison de le punir. Si tu ne peux pas manger ta lentille, mange de l'herbe et laisse-moi en paix.

L'oiseau alla voir la reine. Il lui expliqua que le roi n'avait pas bon cœur, qu'il refusait de rendre service à ses sujets, et qu'elle devrait l'abandonner. Mais la pauvre reine, toute surprise, s'écria :

— Pourquoi quitter le roi ? Je l'aime, il me rend heureuse et je n'ai qu'un désir, passer toute ma vie avec lui.

Le martin-pêcheur eut alors l'idée de demander au serpent de punir la reine en la piquant avec son venin. Mais par malchance le serpent venait de manger un gros lapin et pour le digérer il s'abandonnait à un profond sommeil. En entendant l'oiseau, il souleva sa lourde paupière, mais ne se donna même pas la peine de répondre.

« Alors c'est le bâton qui devra profiter de l'immobilité du serpent pour le frapper à mort », se dit l'oiseau.

Mais le bâton ne voulut pas se lever non plus :

— Je vais demander au feu de te brûler, méchant bâton, puisque tu ne veux pas m'écouter et m'aider.

Mais le feu n'obéit pas. Il n'y avait vraiment que la mer qui fût capable d'éteindre ce feu récalcitrant :

— Je ne peux pas me déranger. Ce n'est pas l'heure de ma marée et ton feu est beaucoup trop loin de mon rivage, répondit la mer.

De guerre lasse, l'oiseau alla demander à l'éléphant de pomper toute l'eau de la mer avec sa trompe :

— Je n'ai pas soif, dit l'éléphant, et puis l'eau de la mer est trop salée pour mon goût.

— Alors c'est la corde qui te punira, vilaine bête.

Mais la corde ne veut pas obéir ; elle ne se sent pas assez solide pour tirer une si lourde bête.

« Eh bien, se dit le martin-pêcheur, c'est le rat qui se chargera de ronger la corde. »

Le rat préfère se sauver.

L'oiseau n'a plus de recours que dans le chat. Par bonheur ce chat n'avait rien trouvé à se mettre sous la dent depuis deux jours, et l'idée de savourer un rat bien dodu lui fait accepter sans hésitation de plaire au martin-pêcheur.

Le chat court donc après le rat ; mais celui-ci implore pitié et accepte en revanche de ronger la corde. La corde pour se défendre se hâte d'attacher l'éléphant qui se sauve vers la mer pour en pomper l'eau. La mer préfère avancer sa marée pour éteindre le feu. Le feu crie au secours et lance sa flamme pour brûler le bâton. Celui-ci se dresse aussitôt pour assommer le serpent. Ce dernier se coule vers le palais pour piquer la reine. La princesse, effrayée à l'approche de la bête venimeuse, préfère quitter le roi pour conserver sa vie.

Mais le roi, désespéré à l'idée de perdre sa reine bien-aimée, se décide à faire droit à la demande du martin-pêcheur et condamne le mécanicien. Ce dernier, affolé à l'idée de passer sa vie en prison, accepte de démolir le moulin.

Le meunier, voyant qu'on allait détruire son beau moulin dont il avait eu tant de peine à devenir propriétaire, jugea qu'on lui demandait un bien petit effort pour écraser une graine de lentille. La plaçant sur sa meule, il en fit plusieurs morceaux que le martin se mit à déguster avec plaisir. C'est ainsi que tout le monde fut content : le meunier conserva son moulin, le mécanicien n'alla pas en prison, le roi conserva sa compagne bien-aimée, la reine ne quitta pas la cour, le serpent put continuer sa lente digestion, le bâton ne brûla pas, le feu ne cessa pas de flamber, la mer conserva le rythme de ses marées, l'éléphant put se désaltérer à une source pure, la corde ne fut pas rongée par le rat, le chat n'attrapa pas le rat.

Et finalement, c'est le chat qui fut la victime de l'histoire : au lieu de se régaler d'un rat bien dodu, il dut se contenter d'une toute petite souris avec seulement la peau sur les os.

Le Pouvoir magique

(Archipel des Comores)



Il était une fois un sultan, qui se désolait de n'avoir pas de fils. Il commençait à se sentir vieux : « Quand je mourrai, que deviendra mon beau royaume, si je n'ai pas d'héritier et si c'est un inconnu qui me remplace sur le trône ? » Il n'avait qu'une fille, Fatima, et celle-ci n'était pas pressée de se marier. On lui avait présenté beaucoup de prétendants, mais son cœur n'avait jamais parlé.

Un jour, le sultan dit à sa fille :

— Choisis donc un époux. Tu me donneras un beau petit-fils, et ainsi je mourrai content.

Quelques mois plus tard, Fatima rencontra Kamal, un prince très beau et distingué ; et subitement, elle en tomba amoureuse. Les fiançailles eurent lieu au milieu de la joie générale et de fêtes magnifiques.

Malheureusement, la beauté de la jeune princesse avait été remarquée par un riche marchand, de passage dans le royaume. Il tomba si amoureux qu'il devint jaloux de Kamal, et le tua. Puis il emmena Fatima en captivité dans son pays. Celle-ci fit tout son possible pour ne pas trop souffrir de son nouvel état. Elle feignit de répondre à l'amour du marchand pour gagner un peu plus de liberté. C'est ainsi qu'elle put écrire à son père, en plaçant sa missive sous l'aile d'un oiseau qui lui servit de messenger : « Mon cher père, sachez d'abord que je suis vivante et que je garde l'espérance de revenir près de vous. J'ai fait deux fois de suite un songe merveilleux : un pieux chérif me prédisait que je serais sauvée, grâce au pouvoir magique de trois fils d'une veuve. Je pense sans cesse à ce rêve, et j'espère qu'il se

réalisera. »

Le sultan, de son côté, y pensa nuit et jour. Ayant réuni tous ses domestiques, il leur dit :

— Celui d'entre vous qui découvrira une veuve ayant trois fils doués de pouvoir magique, me rendra si heureux que je le récompenserai largement.

Chacun se mit en quête. Et au bout de quelques semaines, un jeune serviteur vint annoncer au sultan qu'il avait trouvé une veuve, mère de trois fils capables de faire des merveilles.

En effet, le premier fils réussit à libérer Fatima et à la ramener à son père. Malheureusement, le marchand la retrouva et voulut l'entraîner de nouveau dans son royaume. Mais en traversant une forêt sauvage, des bandits les tuèrent tous les deux.

Cependant, le second fils de la veuve ranima la belle princesse par son pouvoir magique et la ramena au sultan.

Et quant à Kamal, qui avait été tué par le marchand, c'est le troisième fils de la veuve qui réussit à lui rendre la vie, grâce à ses paroles magiques.

C'est ainsi que les deux jeunes fiancés purent enfin s'épouser et jouir d'une vie heureuse et prospère.

Le vieux sultan eut bientôt l'héritier qu'il désirait tant. Et il ne manqua pas à sa promesse de récompenser les trois fils de la veuve, ainsi que le jeune serviteur qui les avait découverts.

Les Trois Frères

(Archipel des Comores)



Il y avait une fois un sultan qui avait trois fils. Les deux aînés décidèrent d'entreprendre un grand voyage. Les voyant faire leurs préparatifs de départ, le dernier, qui était beaucoup plus jeune, supplia ses frères de l'emmener :

— Tu es trop jeune, lui dirent-ils, tu nous gêneras et tu nous retarderas.

Mais l'enfant, qui s'appelait Omar, insista si gentiment, que tous trois finirent par partir ensemble.

Omar, avec sa figure ronde et ses yeux noirs, paraissait un peu sot. Mais il avait si bon cœur qu'on oubliait sa naïveté.

Les trois princes, sur leur chemin, rencontrèrent une fourmilière. Les deux aînés s'apprêtèrent aussitôt à y donner un coup de pied, pour voir les fourmis se sauver de tous côtés. Mais Omar prévint leur geste :

— Laissez-les en paix. Ces fourmis ne vous ont rien fait ; elles ont le droit de vivre.

Plus loin, ils côtoyèrent un étang où nageaient deux jolis canards blancs. Les deux aînés sortaient déjà leurs armes pour les tuer, quand Omar leur dit :

— Laissez-les en paix ; vous n'avez pas le droit de leur enlever la vie.

Plus loin encore, les princes aperçurent un essaim d'abeilles sur la branche basse d'un manguiier. Et les deux aînés eurent envie d'y mettre le feu. Encore une fois, Omar intervint :

— Laissez-les en paix ; vous serez bien contents de manger leur

bon miel si vous les laissez vivre.

Et le voyage continua ainsi longtemps, longtemps. Enfin, les trois frères arrivèrent devant un superbe château. Ils sonnèrent la petite cloche pendue au mur, appelèrent en vain, personne ne vint leur ouvrir. Alors ils contournèrent le château et virent que la porte des écuries était ouverte. Ils entrèrent et furent bien surpris de voir que tous les chevaux étaient changés en pierre. De même, les vaches, les moutons, les chiens, les chats, tous étaient transformés en pierre.

De plus en plus surpris, les trois garçons parcoururent les salles du château, sans rencontrer personne. Cependant, en arrivant devant une porte verrouillée à triple serrure, ils aperçurent, à travers la petite grille, un vieillard qui paraissait bien vivant, assis devant une petite table. Les garçons l'appelèrent une fois, deux fois, trois fois, et enfin le petit homme vint ouvrir la porte et les fit entrer :

— Je suis heureux de votre venue, leur dit-il, car ce château est victime d'un sortilège. Toute vie a cessé, même celle de la princesse ma fille. Et j'espère toujours que quelqu'un saura rompre l'enchantement. Restaurez-vous et reposez-vous. Demain, je vous révélerai les trois épreuves qu'il vous faudra surmonter pour rendre la vie à tous les êtres du château.

Dès le lever du jour, le petit homme expliqua à l'aîné des frères qu'il aurait à chercher dans la mousse de la forêt les mille perles du collier de la princesse, et cela avant le coucher du soleil. Hélas, malgré toutes ses recherches, le garçon n'avait trouvé qu'une centaine de perles, et il fut changé en pierre, comme il était écrit sur le parchemin du sortilège.

Le second frère chercha les perles à son tour, mais il n'eut pas plus de chance que son aîné, et lui aussi fut changé en pierre à la tombée du jour.

Vint le tour de Omar. Mais il y avait tant de mousse dans la forêt qu'il désespéra d'y trouver toutes ces perles, et se mit à pleurer.

C'est alors qu'il vit à ses pieds la reine des fourmis, suivie de sa nombreuse famille :

— Tu m'as sauvé la vie, lui dit-elle, je ne l'ai pas oublié et je vais te sauver à mon tour.

En quelques minutes, toutes les fourmis eurent rassemblé les mille perles en un tas brillant. Et le soleil n'était pas couché !

Omar crut en avoir fini ; mais il se rappela soudain que le parchemin du sortilège parlait de trois épreuves.

Le vieillard lui expliqua qu'il fallait encore trouver la clé de la

chambre de la princesse ; cette clé avait été jetée au fond du lac qui entourait le château. Omar s'en approcha, mais fut pris de désespoir devant cette pièce d'eau immense et profonde, car il ne savait pas nager.

Il vit alors venir à lui deux canards blancs :

— Tu nous as sauvé la vie ; à notre tour, nous te sauverons.

Ils plongèrent au fond du lac et en ressortirent bientôt ; l'un d'eux tenait dans son bec la clé d'or de la chambre de la princesse. Et le soleil n'était pas encore couché !

Omar n'était pas au bout de ses peines, car le parchemin du sortilège parlait d'une troisième épreuve, plus subtile encore que les deux premières.

Trois jeunes filles étaient endormies dans le château. Elles avaient même visage, même chevelure, mêmes vêtements... Pour les réveiller, il fallait découvrir laquelle des trois était la princesse. On savait seulement que cette dernière était la seule à avoir mangé du miel, les autres n'ayant bu que du sirop de canne à sucre. Omar était bien embarrassé ; il les trouvait toutes les trois aussi belles dans leur sommeil, et restait plein de perplexité et d'inquiétude. C'est alors qu'il vit entrer par la fenêtre ouverte la reine des abeilles :

— Tu m'as sauvé la vie, je te sauverai moi aussi.

Elle se mit à voleter au-dessus des trois belles endormies et finit par se poser sur les lèvres de celle qui avait mangé du miel. Et le soleil n'était pas encore couché !

Omar ne fut donc pas changé en pierre. Tout au contraire, son geste aimable pour réveiller la princesse réveilla du même coup tous les êtres du château. Les deux autres jeunes filles ouvrirent les yeux, les domestiques emplirent les galeries ; toutes les bêtes, chevaux, vaches, moutons, chiens, chats chantèrent à leur manière leur joie de renaître à la vie.

Le roi, qui avait été métamorphosé en petit vieillard, reprit son allure majestueuse. Il était si heureux qu'en reconnaissance, il donna la main de sa fille à Omar. Ses deux frères épousèrent les deux autres belles jeunes filles et se félicitèrent d'avoir emmené avec eux leur cadet.

Plus tard, à la mort du roi, ce fut Omar qui lui succéda sur le trône.

Le Prince Ali

(Archipel des Comores)



Il y avait une fois un riche marchand qui avait trois filles. Avant de partir faire des achats dans un pays lointain, il leur fit ses adieux et les embrassa tendrement. Enfin, il prit congé d'elles en promettant de revenir le plus tôt possible. Puis, au moment de monter sur son éléphant, il s'aperçut qu'il avait oublié de demander à ses filles quel cadeau elles aimeraient qu'il leur rapporte de ce pays lointain. Sans descendre de l'éléphant, il envoya son domestique poser la question à ses filles. La première dit qu'elle aimerait un collier de rubis, la deuxième préférait une robe de satin vert et quant à la troisième, qui était plongée dans la lecture d'un grand livre, elle répondit étourdiment au domestique : Ali. C'était le nom de l'amoureux de l'histoire qu'elle lisait alors.

Le domestique rapporta exactement la réponse des trois filles, mais son maître, en entendant le nom d'Ali, ne comprit pas ce que sa fille désirait : « C'est peut-être, se dit-il, le nom d'un objet particulier au pays où je vais. »

Et il partit. Son voyage dura longtemps. Il parcourut des contrées inconnues, des vallées et des montagnes, il traversa des fleuves tranquilles et des torrents impétueux, il eut parfois très chaud et parfois très froid. Son fidèle éléphant le menait partout sans faillir. Au bout de plusieurs mois, le voyageur eut enfin acheté toutes les marchandises qu'il cherchait, car le pays était fabuleux et l'on pouvait y trouver les choses les plus rares. Ayant ficelé et amarré tous ses bagages, il remonta sur son fidèle éléphant et donna l'ordre du départ. Mais l'éléphant ne bougea pas plus que si ses lourdes pattes avaient été vissées au sol. Le marchand se dit alors que son éléphant, qui avait

une mémoire prodigieuse comme tous les éléphants, refusait d'obéir pour rappeler à son maître qu'il oubliait quelque chose.

Le marchand s'interrogea, se creusa la tête, et finit par découvrir quel était son oubli : c'était le cadeau promis à sa troisième fille. Il avait bien trouvé le collier de rubis et la robe de satin vert, mais personne n'avait pu lui dire ce qu'était un Ali. Et l'éléphant refusait toujours d'avancer. Le marchand, très ennuyé, ne savait plus que faire. À ce moment passa une vieille femme à l'allure de fée. Le marchand l'interrogea :

— Oui, je sais. C'est le fils du sultan, qui se nomme Ali.

Le marchand se décida à tenter sa chance. Il alla au palais et demanda à parler au prince Ali, non sans lui apporter de riches présents. Quand le jeune prince entendit le récit du marchand, il se mit à rire, tant la chose lui semblait bizarre :

— Est-elle jolie, au moins, votre fille ?

Le marchand tira de sa poche le portrait de sa jeune fille. Le prince resta émerveillé devant tant de grâce et de beauté. Il se sentit devenir amoureux de cette troublante inconnue :

— Je veux faire un cadeau à votre charmante fille. Voici une précieuse petite boîte ; donnez-la-lui de ma part en lui recommandant expressément de ne l'ouvrir que lorsqu'elle sera seule dans sa chambre.

Le marchand remercia le prince de son accueil, et sortit du palais. Il monta sur son éléphant, et cette fois-ci, le départ s'effectua sans plus tarder.

Le chemin du retour fut bien long, et c'est seulement après des mois que le marchand arriva chez lui. Ses filles l'attendaient avec impatience, non seulement parce qu'elles pensaient aux cadeaux qu'il leur avait promis, mais aussi parce qu'elles aimaient beaucoup leur père.

Le collier de rubis et la robe de satin vert furent reçus avec ravissement. Quant à la troisième fille, elle fut un peu intriguée par cette précieuse petite boîte d'argent, ornée d'une opale. Mais suivant la recommandation de son père, elle attendit d'être seule pour l'ouvrir.

C'était une boîte magique. Sitôt le couvercle soulevé, c'est le prince Ali en personne qui apparut. Il se jeta aux genoux de la jeune fille, lui embrassa les mains et lui demanda de l'épouser. C'était un superbe jeune homme, vêtu d'habits somptueux, et la jeune fille n'en crut pas son bonheur. Mais en personne respectueuse et obéissante, elle voulait l'assentiment de son père. Celui-ci ne vit aucune raison de refuser la

main de sa fille. Il était fier, au contraire, d'avoir pour gendre un fils de roi. Le mariage fut donc décidé et tout le monde parut heureux.

Tout le monde... sauf les deux filles aînées, jalouses de voir leur cadette se marier avant elles. Elles furent si dépitées qu'elles méditèrent une méchanceté pour détruire le bonheur de leur jeune sœur :

— Tu sais, lui dirent-elles, que la tradition veut que les sœurs de la mariée fassent elles-mêmes le lit de noce. Nous ne manquerons pas à cet usage.

Ces deux harpies tinrent parole. Elles firent le lit, mais disposèrent, à l'endroit qu'occuperait le jeune mari, les graines d'une plante vénéneuse dont le contact déclencherait une maladie mortelle.

Tout se passa comme prévu. Le soir de la noce, le prince se déshabilla et se coucha le premier. Quelques minutes plus tard, pris de démangeaisons épouvantables, il voulut se lever. Mais ses forces le trahirent et il put seulement dire à sa jeune femme :

— Donne-moi vite la petite boîte en argent.

Il l'ouvrit, la referma d'un coup sec, et disparut lui-même comme un fantôme. La jeune épousée n'y comprenait rien, elle ne trouvait plus son mari, le lit restait vide. Les pleurs et les gémissements n'y pouvaient rien ; elle était seule désormais.

Des mois passèrent. La jeune femme était toujours aussi désespérée. Un jour, elle apprit par un colporteur que le prince Ali était très malade au palais de son père. Ses médecins n'arrivaient pas à le guérir, et le sultan, accablé, promettait la moitié de son royaume à celui qui sauverait son fils.

La jeune femme prit alors une décision : elle irait au palais du sultan et essaierait de voir son mari. Mais la route était très longue pour atteindre ce royaume ; elle marcha jour et nuit, anxieuse d'arriver le plus vite possible. Un jour, vaincue par la fatigue, elle s'endormit au pied d'un arbre. Et c'est une fée qui la réveilla d'un léger coup de baguette :

— Je connais ton histoire et ton souci, lui dit-elle, et je veux t'aider. Prends ce flacon d'élixir ; si ton mari le boit, il sera immédiatement guéri. Mais ne te présente pas à lui telle que tu es. Il faut le mettre à l'épreuve, pour savoir s'il pense toujours à toi. Déguise-toi en chérif pour l'égarer.

Après avoir chaleureusement remercié la fée, la jeune femme reprit sa route. Elle ne sentait plus sa fatigue et serrait avec précaution le petit flacon sur son cœur. Pour suivre le conseil de la fée, elle se

confectionna un turban et une lévite, comme les pieux chérifs en portent. Ajoutant une grande barbe, elle devint méconnaissable.

En arrivant au palais, elle se fit présenter au sultan, qui lui dit :

— Tu as la prétention de guérir mon fils, dis-tu. Si tu réussis, je te donnerai tout ce que tu me demanderas. Mais si mon fils meurt, je te ferai couper la tête.

— J'accepte vos conditions, Sire, répondit le faux chérif.

Quand la jeune femme pénétra dans la chambre du malade, elle faillit s'évanouir en reconnaissant son mari, pâle et décharné comme un cadavre. Elle lui fit boire l'élixir de la fée presque sans qu'il en eût conscience. Mais aussitôt, sa peau se colora, ses yeux reprirent de la vivacité et il se dressa sur sa couche, en s'écriant :

— Qu'est-ce qui m'arrive ? Je sors de ma torpeur, je me sens renaître ; il me semble que je suis guéri !

Le sultan, qui assistait à la scène, n'en croyait pas son bonheur, et prit le chérif dans ses bras pour le remercier :

— Demande-moi ce que tu voudras, et tu l'auras.

— J'ai une fille ; je veux que le prince Ali l'épouse.

— Je tiens ma promesse, foi de sultan. Va chercher ta fille.

Mais voilà qu'Ali, toute sa vigueur retrouvée, s'écria :

— Non, mon cher père. Donnez tout ce que vous voudrez à ce chérif, mais je n'épouserai jamais sa fille. Je m'y oppose absolument.

Le sultan fut si interdit qu'il ne sut que dire. Il injuria son fils et le traita d'ingrat. De son côté, le faux chérif feignit la colère :

— Si j'avais su que vous refuseriez ma fille, je vous aurais laissé mourir comme un chien.

Le prince ne savait comment se justifier et se tirer de cette malencontreuse situation.

Finalement, pressé par ses deux interlocuteurs qui le conjuraient de donner ses raisons, il se décida à parler :

— Père, pardonnez-moi. Si je ne peux épouser la fille de ce chérif, qui m'a pourtant sauvé la vie, c'est que je suis déjà marié. J'aime ma femme plus que tout au monde et je préférerais mourir que de l'abandonner pour en épouser une autre.

Le sultan, perplexe, ne savait plus où il en était. Mais voilà le faux chérif qui déroule son turban, quitte sa lévite et jette sa fausse barbe.

Et Ali, interdit, reconnaît sa femme bien-aimée, et tombe dans ses

bras. La jeune femme lui dit :

— Ali, mon bien cher époux, je suis heureuse de t'avoir rendu la vie. Mais je suis heureuse, également, d'avoir la preuve de ta fidélité. Pardonne-moi de t'avoir mis à l'épreuve, mais j'avais besoin de savoir que tu ne m'avais pas oubliée. Je conserverai toujours ta petite boîte d'argent en signe de notre amour.

Le sultan ordonna un grand festin pour célébrer sa joie. C'est toujours ainsi, chez les gens de qualité, que se terminent les événements heureux !



[1] Hégire : Ère des mahométans qui commence en 622 de l'ère chrétienne.

[2] séga : danse folklorique du pays.